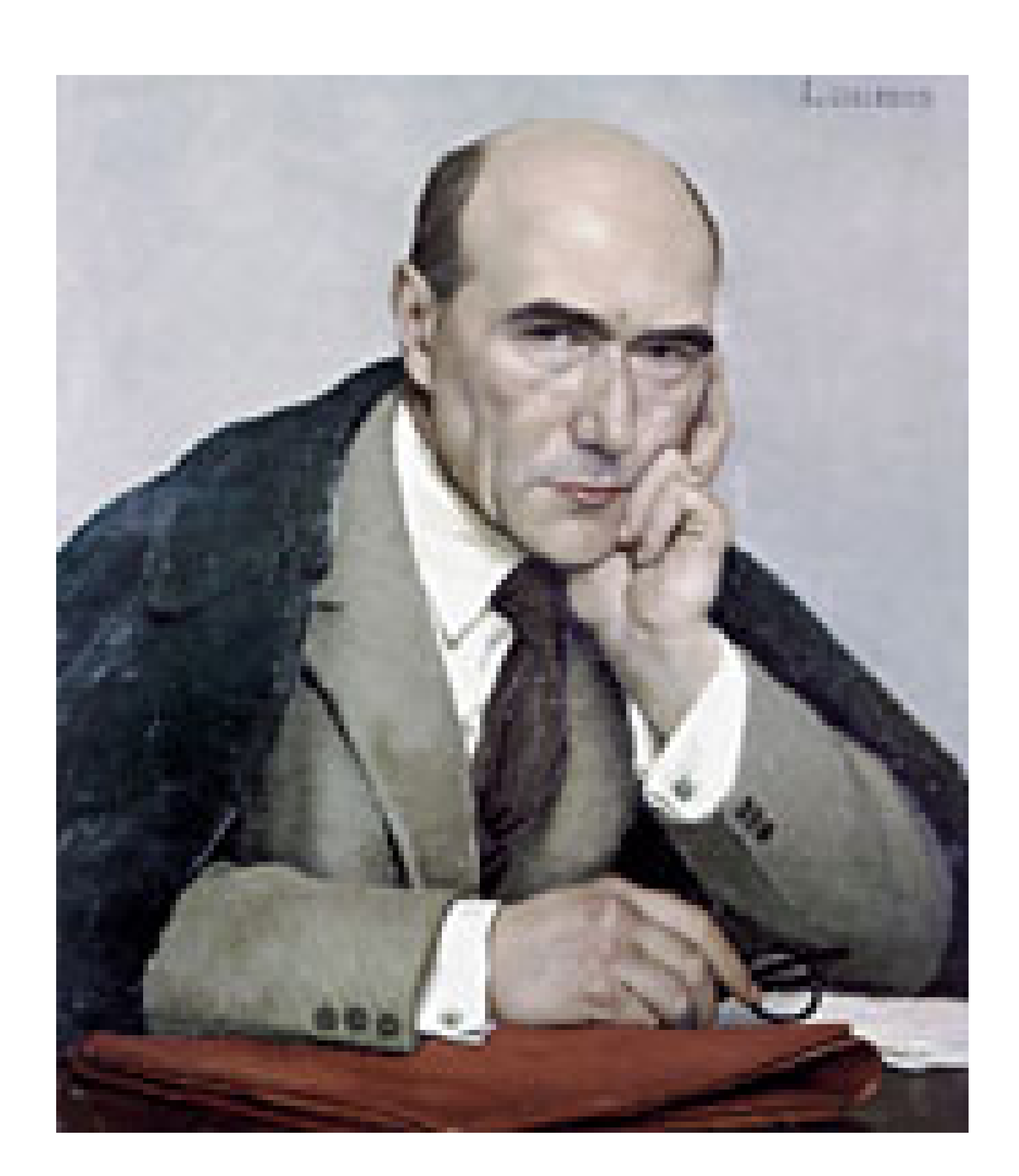
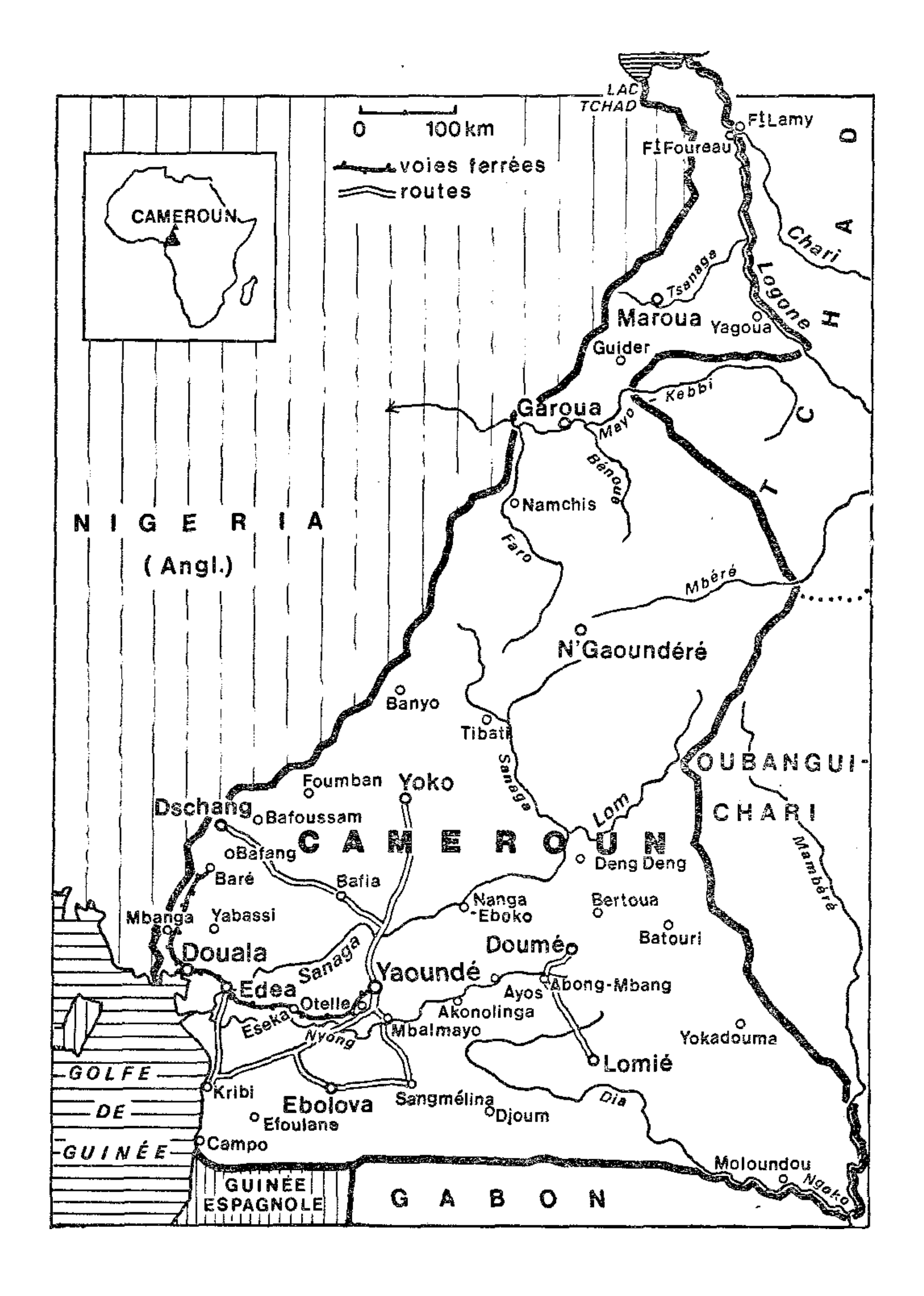


André Gide

LE RETOUR DU TCHAD

Carnets de route

(1928)



LAC
TCHAD
0
100 km
voies ferrées
routes
CAMEROUN
Ft Lamy
Ft Foureau
T C H A D
Chari
Tsanaga
Logone
Maroua
Yagoua
Guider
Garoua
Kebbi
Mayo
Bénoué
Namchis
Faro
N I G E R I A
(Angl.)
Mbéré
N'Gaoundéré
Banyo
Tibati
Sanaga
Lom
Foumban
Yoko
Dschang
Bafoussam
C A M E R O U N
oBafang
OUBANGUI-
CHARI
Mambéré
Baré
Bafia
Deng Deng
Nanga
Eboko
Bertoua
Mbanga
Yabassi
Batouri
Douala
Doumé
Sanaga
Yaoundé
Edea
Ayos
Abong-Mbang
Otelle
Akonolinga
Eseka
Nyong
Mbalmayo
Yokadouma
Lomié
GOLFE
DE
GUINÉE
Kribi
Ebolova
Sangmélina
Djoum
Dja
Efoulane
Campo
Moloundou
Ngoko
GUINÉE
ESPAGNOLE
G A B O N

CHAPITRE PREMIER – *Sur le Logone*

20 février.

Nous quittons Fort-Lamy dans trois baleinières{1}. C'est le retour. Lente remontée du Logone ; assez exactement de la largeur de la Seine, me semble-t-il. Les eaux sont basses et les indigènes préfèrent à la rame la propulsion des perches sur lesquelles ils pèsent, quatre à l'avant, quatre à l'arrière, se penchant puis se relevant en cadence : ceci nous prive de leurs chants, réservés au rythme plus régulier des pagaies, mais cette avancée presque silencieuse effarouche moins le gibier et nous permet d'approcher de plus près les oiseaux qui peuplent les rives.

Dans cet étroit tunnel que forme le shimbeck de la baleinière, il ne fait pas trop chaud, et, si lente que soit la marche, elle entretient un exquis courant d'air. Étendu sur une chaise de bord, qui, de jour, prend la place du lit de camp replié, je relis le *Barbier de Séville.* Plus d'esprit que d'intelligence profonde. De la paillette. Manque de gravité dans le comique.

21 février.

Partis avant le lever du soleil. Une légère brume argente les bords du Logone, de proportions plus humaines que les bords du Chari. Austérité souriante des berges sablonneuses ; aucune mollesse. Quantité d'arbustes vert cendré, semblables aux

saules et aux osiers de France. De même il y a, sur ces bords, des simili-cressons, des faux épilobes, des imitations de myosotis, des substituts de plantains. On dirait que les acteurs seuls ont changé, mais ni les rôles, ni la pièce. Qui tiendra l'emploi de la scrofulaire ?… Parfois c'est une plante de la même famille, une proche parente, comme il advient pour la balsamine. Mais c'est ce qui explique que l'on soit si peu dépaysé, encore que parfois les vedettes de nos contrées soient réduites ici au rang de comparses. Pour que le paysage prenne un aspect vraiment exotique, il faut l'intervention d'un de ces *végétaux axés et réguliers :* palmiers, cactus, euphorbes-candélabres, etc., dont nous n'avons pas d'autres équivalents dans nos contrées du Nord, que certains conifères.

L'inconvénient d'un voyage trop bien préparé, c'est de ne laisser plus assez de place à l'aventure. Pourtant nous approchons du lieu où le premier patron de notre boy Outhman (l'administrateur Noumira ?) trouva le moyen de se faire bousculer mortellement par les hippopotames. On nous signale précisément, non loin d'ici, une bande d'une trentaine de ces monstres, barrant le Logone, que les pirogues indigènes n'osent plus remonter. Allons toujours ; nous verrons bien.

Depuis que nous avons quitté Fort-Lamy, nous vivons de gibier, canards ou pintades. Selon mon habitude d'inviter imaginairement un ami, un inconnu parfois, à partager ma joie, ce matin je chasse avec Pesquidoux qui ne se doute guère, assurément, que je fus des premiers à m'éprendre de ses écrits. Des premiers avec Marcel de Coppet ; et nous nous amusions à Fort-Archambault, à nous remémorer ses anciens articles, qu'alors personne ou presque ne remarquait. – Oui, j'invite Pesquidoux à savourer avec nous ce canard « à la rouennaise », pour qu'il me dise s'il en a jamais mangé de meilleur.

Les hautes herbes du bord dissimulent le brusque

effondrement des rives. Bosquets d'un vert plus sombre, peuplés de singes qui s'enfuient à notre approche. Grands arbres penchés sur l'eau ; leurs racines, déchaussées par le cours du fleuve, forment grotte. Avance somnolente. Ravissante paresse. Scintillement tendre de l'eau… Des appels de pintades. Au loin un troupeau de katambours{2}… Nous abordons et nous nous lançons au hasard des pistes, bientôt ne songeant plus à la chasse, tout à l'attrait de tant de nouveauté.

Certains arbres atteignent des dimensions stupéfiantes ; pourtant leur cime n'échappe plus aux regards comme celle des géants de la forêt équatoriale ; c'est une énormité trapue ; et, tout autour du tronc, s'étend un vaste espace ombreux, que l'arbre investit, sur lequel il règne, étalant ses branches colossales comme pour repousser toute autre végétation. Ces branches s'arquent, se voûtent et, de leur extrémité au loin retombée, touchent le sol. L'on respire un instant dans ces belles clairières couvertes ; mais, sitôt qu'on en sort, on est tout empêtré dans l'enchevêtrement confus des ramures ; on se courbe, on se glisse à genoux, on rampe ; au bout d'un quart d'heure de reptation on a complètement perdu le sens de la direction, et, dans l'absence de points de repère, jamais nous ne pourrions retrouver les baleinières, sans les indigènes qui nous accompagnent et qui, eux, ne s'égarent jamais.

Quelle erreur de s'imaginer les oiseaux et les insectes des pays tropicaux toujours parés de couleurs vives. Même les martins-pêcheurs, ici, sont noirs et blancs et ne rappellent que par la forme les martins-pêcheurs de Normandie, ces cris d'azur que jetait parfois le petit ruisseau de la Roque, jadis, à quoi répondait un cri d'émerveillement dans mon cœur.

Les tsé-tsés nous harcellent. On ne peut ni les tuer, ni les chasser. À peine parvient-on à les voir. Leur piqûre, sans être très douloureuse, devient à la longue extrêmement énervante.

Vers quatre heures, entrée en scène des hippopotames. Leur mufle énorme vient crever la surface de l'eau. Nous en comptons sept, mais sans doute y en a-t-il davantage. Ils respirent à peu près tous en même temps. Nos baleinières s'arrêtent. Marc tire sur eux quelques balles, puis, espérant les approcher, se fait mener sur l'autre rive. Presque en face de lui, je m'assieds sur un tronc d'arbre au bord du fleuve. Un grand singe qui vient boire, s'approche de moi.

J'entraîne Outhman dans la campagne. Une prodigieuse quantité de sauterelles couvre les arbres, les taillis ; lorsqu'on s'approche d'un buisson bas, elles partent en un vol épais, à grand bruit. Sous l'arbre, où elles sont trop haut perchées pour me craindre, une pluie continue de petits projectiles allongés : ce sont leurs crottes.

Hautes herbes sèches, sillonnées de sentes. Arbustes épineux. Traces d'animaux de toutes sortes, de lion en particulier ; mais nous ne voyons rien que des singes ou des pintades. Si : une troupe de katambours – on dirait de loin de petits chevaux – qui viennent s'abreuver dans le fleuve. Admirable coucher de soleil ; les herbes, le ciel, le fleuve se dorent. Nous sommes à l'endroit où le Logone fait un grand coude : en face de nous s'étend un banc de sable où nous allons passer la nuit. Immédiatement après le coucher du soleil, le ciel s'obscurcit : c'est la horde des sauterelles qui repart vers l'est. Leur passage n'a pas duré moins de cinq minutes.

Le paysage est moins vaste et moins vague : il se tempère et s'organise.

22 février.

Sur les bords du fleuve (côté Tchad) {3}, bords assez abrupts. Des norias nous attirent – ou quel autre nom donner à ces appareils élévateurs, simple fléau, porteur à l'une de ses extrémités d'un récipient, à l'autre d'un contrepoids, qui balance le poids de l'eau qu'on prend au fleuve et l'élève sans peine à hauteur du champ qu'il faut irriguer. Rien de plus primitif et de plus ingénieux que cette élémentaire machine d'une élégance virgilienne. Une grande calebasse sert de récipient.

Un indigène s'occupe à faire monter l'eau ; un autre à la répartir, ouvrant et fermant tour à tour, d'un coup de houe, de petites écluses de terre. L'eau, d'abord, est précipitée de la calebasse, sur une claie, de manière que la terre ne soit pas creusée par la chute de l'eau, mais garde sa pente. Le champ tout entier est en pente légère. Ce sont des aubergines qu'on y cultive. Il y a pour ce seul champ, pas très grand, six norias à une vingtaine de mètres l'une de l'autre. Je note longuement ceci, car je n'ai vu parler de ces machines dans aucune relation de voyage au Tchad.

Arrêt à Logone-Birni{4} (autrefois Carnak). Le sultan vient à notre rencontre en pirogue. Boubou bleu, lunettes bleues : à la main une queue de vache teintée d'indigo, en manière de chasse-mouches. On est reçu par un concert de quatre instruments : deux tambours, une sorte de clarinette et une trompette extrêmement longue et mince, qui se démonte : elle rend des beuglements pleins d'harmoniques.

Un hôpital, avec 60 malades, dirigé, en l'absence du docteur, chef du secteur de prophylaxie, par trois indigènes. Ils prétendent arriver à guérir la trypanosomiase même à la troisième période. Excellente impression ; ordre, propreté, décence ; quatre microscopes ; registres bien tenus. Visible désir d'être à hauteur, de suffire et de satisfaire.

Divers arrêts le long du fleuve. Vaine recherche des hippopotames. Nous passons la nuit sur un vaste îlot de sable,

à l'abri des lions, très nombreux, nous dit-on, dans la brousse avoisinante.

23 février.

Chose étrange : le Logone, tandis qu'on le remonte, s'élargit sans devenir apparemment moins profond, ni moins rapide. Les bords s'écartent, s'abaissent et le pays tout à l'entour semble s'enfoncer. Que j'aimerais le voir durant la crue qui, nous dit-on, le transforme en un lac immense semé, de loin en loin, de petits îlots de verdure où tous les animaux viennent se réfugier. Nous nous sommes arrêtés vers midi à Logone-Gana (sur la rive orientale). Je quitte la baleinière et m'y rends à pied. Important village, en terrasse au bord du fleuve, entouré de murs crénelés, assez hauts. On y entre en passant par une petite poterne. Sur les créneaux, des marabouts semblables à des sentinelles. J'en compte sept sur sept créneaux successifs. Immobiles, énormes, on les croirait empaillés. Les eaux, durant la crue, viennent battre le pied des murs, paraît-il. Maisons assez hautes ; tantôt rondes, tantôt cubiques, entassées sans ordre aucun ; ruelles tortueuses, petites places irrégulières, et tout à coup un arbre énorme abritant un petit marché. À travers tout le village circule une intolérable odeur de poisson. C'est le principal commerce du pays ; dans chaque courette, on en voit de petits et de gros, à moitié secs, étendus sur des claies.

J'achète un mark (qui vaut trois jetons de cinquante centimes) ; il en circule encore quelques-uns dans le pays – mais les indigènes ne les apprécient guère, car ils ne peuvent servir pour le paiement de l'impôt{5}.

Oublié de noter la rencontre d'une bande de pélicans – les premiers. J'en compte quinze, qui voguent tranquillement comme des cygnes et ne s'envolent à notre approche que pour

se reposer une cinquantaine de mètres plus loin. Ils sont moins beaux que ceux que j'ai pu voir au Jardin des Plantes (de quel pays ?), que ceux dont parlait si bien La Fontaine{6}. Ceux-ci sont gris ou blancs (je pense que les gris sont les jeunes) mais ont les ailes bordées de noir. Il me semble me souvenir que les autres sont tout blancs, avec des tons carnés et soufrés.

Mais cet après-midi, après la sieste, sur un tout petit îlot de sable au milieu du fleuve, j'en vois tout un peuple. Entre 100 et 150. Nous mettons pied à terre pour les cinématographier de la rive. Très peu farouches, ils reviennent après qu'on les a chassés. Marc, un quart d'heure auparavant, en avait tué un. Pas à faire. Animal trop sympathique, et trop peu défiant. Nos hommes le dépèceront ce soir, et de la peau tout emplumée se feront des toques.

Arrêt au soir à un autre village. Douboul (Divel, sur la carte allemande).

Le village flotte dans une vaste enceinte qu'entoure une forêt de rôniers. Très pittoresque, un bras mort du Logone vient l'affleurer. Marécages, fièvre, moustiques.

24 février.

Nuit presque blanche. De brusques clapotis, des claques d'eau. On dirait, tout à côté de ma baleinière, des gens qui se baignent ou des oiseaux pêcheurs pillant la rivière. À la fin la curiosité l'emporte et je me lève. Il fait humide et froid. Les feux du campement, sur la rive, sont presque éteints. Parfois un des Sara tousse, se soulève et souffle sur des tisons mourants, puis se rendort. La lune à demi pleine est au milieu du ciel. Ai-je dit que nos baleinières étaient entrées assez avant dans un bras mort du Logone ? un peu plus loin il s'achève en marais sous les murs du village. Le bruit qui me tenait en éveil, c'est celui des ébats des poissons. Ils sont si

nombreux, que, par places et par instants, l'eau semble bouillir ; on les distingue au clair de lune, à demi sortis de l'eau, qui se poursuivent ou chassent les insectes, jaillissent et retombent dans un éclaboussement sonore. Tout au ras de l'eau, de grands oiseaux bizarres, que je ne reconnais point, au vol fantasque et silencieux, passent et repassent. Quatre grands échassiers, grues royales, marabouts ou jabirus, traversent le ciel, le cou tendu, les pattes allongées, en poussant un long cri rauque. Et soudain je comprends que les autres, ceux qui rasent l'eau, sont des chauves-souris.

Ce matin le Logone rejoint assez exactement l'image que je m'en faisais. Les rayons du soleil levant dorent le sable et la glaise de la rive camerounienne, formant une petite falaise abrupte que surmonte une crête de roseaux. De-ci, de-là, quelques rôniers ; le ciel et l'eau d'un bleu parfait. Sur la rive orientale, plus basse, une herbe verte, qui fait un bruissement soyeux lorsque la baleinière la frôle.

Dans un grand banc de vanneaux (?) deux coups de fusil en tuent et blessent onze, que poursuit, rattrape et rapporte un des noirs de notre équipage ; tandis que le reste s'enfuit en un nuage épais.

Nous nous arrêtons près d'un groupe de pêcheurs. Deux enfants en pirogue vont rechercher dans la campagne des paquets d'hameçons qu'ils avaient été cacher à notre approche, dans la crainte qu'on ne s'en emparât. Et, de l'autre côté du Logone, nous rejoignons un autre groupe de pêcheurs. Ils sont d'une complaisance, d'une gentillesse extrême, et d'une reconnaissance émue lorsque je leur tends un billet de cent sous pour un gros poisson qu'ils nous offrent.

Un village extrêmement misérable (Cameroun) où vivent accidentellement les gens engagés ou venus de Moosgoum pour la saison de pêche. Toutes les femmes, même les plus

jeunes, ont des plateaux aux deux lèvres – non de bois, mais d'argent (ou métal blanc) – ainsi qu'aux oreilles. Encore que ces plateaux ne soient pas plus larges qu'un cul de bouteille, l'aspect est hideux.

Arrivée à Kolem vers trois heures. Pourquoi marqué si grand sur la carte ? Pas plus important que le village d'hier soir. Extrêmement pittoresque. Étangs d'eau croupissante, à quatre places, dans la ville ; l'un recouvert d'une épaisse crème verte, et de bois flottants. Et, ceinturant à demi la ville, mais en deçà des remparts, une très large pièce d'eau, qui, à la saison des pluies, doit être reliée au Logone. Ce large étang, parallèle au fleuve, entre dans la ville, et la ville reprend par-delà, comme il advient aux Martigues ; et plus loin encore, au-dessus de l'étang et de la reprise de la ville on revoit le Logone, puis l'autre rive. Nous n'avons rien vu de plus étonnant depuis Goulfeï.

J'insiste néanmoins pour que nous ne couchions pas à Kolem. Le voisinage de ces eaux croupissantes me fait peur. Nous repartons au soleil couchant, puis voguons à la clarté de la lune. Voici bientôt le banc de sable où nous allons pouvoir dîner et camper – où j'écris ceci avant de regagner mon lit dans la baleinière.

Sur le banc de sable, nos rameurs s'organisent pour la nuit qui s'annonce froide. Vingt degrés de différence entre le jour et la nuit. Et je parle de la température à l'ombre ; mais eux travaillent et peinent en plein soleil et toujours complètement nus. Je ne comprends pas comment ils résistent. (Mais certains ne résistent pas.) Des feux sont allumés, autour desquels ils se groupent. Ils s'étalent ou se recroquevillent, le ventre à la flamme. Une même natte en couvre deux, dos à dos, chacun faisant face à un foyer. Ils creusent le sable pour s'y étendre et en recouvrent les bords de la natte, pour être mieux à l'abri du vent – qui, Dieu merci, n'est pas très fort. S'il se mettait à

souffler, ils attraperaient la crève. Jamais on ne me fera croire que ces gens, « qui n'ont besoin de rien », n'achèteraient pas des couvertures si quelque « magasin » leur en présentait. Je cherche si je n'ai rien à leur prêter et leur apporte la toile de mon lit (que nous avons fait remplacer par du cuir, à Fort-Archambault). L'un d'eux l'accepte avec empressement. Mais ils sont vingt-sept et je n'ai pu satisfaire qu'un.

Tâcher de faire *sentir* en quelques mots{7} la beauté surhumaine de la nuit sur ce petit banc de sable d'or, entouré d'eau, de ciel, de solitude et d'étrangeté. Parfois un vol de grands échassiers passe en sifflant comme un rapide de nuit : on entend le bruit de leurs ailes.

25 ou 26 février.

Plus un arbre, durant des lieues ; des rives à peine sorties des eaux. Paysage de plus en plus paludéen et tel que je le dépeignais dans la deuxième partie du *Voyage d'Urien.* Sur des bancs de sable, des compagnies de canards ; assez difficiles à approcher. Il y en a parfois tout un peuple ; quelques coups de fusil jetés au milieu du rassemblement en abattent une douzaine. Certains qui ne sont que blessés regagnent l'eau en voletant et plongent lorsque la baleinière approche. Il en est un en particulier sur lequel nous tirons par cinq fois ; il plonge, il nage entre deux eaux, reparaît plus loin. On voudrait l'achever. À la fin ce n'est plus qu'une épave, mais qui plonge encore et que trois nègres, qui nagent à sa poursuite, ont le plus grand mal à retrouver dans les roseaux. À chaque coup de fusil, s'il a porté, ils s'élancent de la baleinière, courant, nageant, se bousculant vers le gibier. Quels braves gens ! Que je voudrais comprendre ce qu'ils disent ! Peut-être qu'ils se fichent de nous, des coups que nous manquons ; mais leur joie est charmante, leur rire est si franc, si clair ; et leur sourire de jour en jour devient plus confiant,

plus affectueux, j'allais presque dire : plus tendre. Et je m'attache à eux toujours plus. Marc a poursuivi longtemps, dans une lande incendiée, un troupeau d'am'raïs, mais n'a pu en abattre que deux. Un peu plus grands, mais de forme et de pelage moins charmants que l'antilope-Robert qu'il avait tuée l'autre jour. Un seul eût suffi pour tout notre équipage ; mais ils ne laisseront pas un morceau et sauront faire disparaître aussi les dix-huit canards que nous avons tués aujourd'hui. Ceux-ci ne sont pas tous de même espèce. Certains, gros comme des oies, portent une crête noire au-dessus du bec. Tous sont de chair succulente et même je ne sais si j'ai jamais rien mangé de meilleur.

Je tue également, au vol, un curieux oiseau gris à fine aigrette blanche, bec très long, gros œil de rubis, pattes jaunes presque échassières ; de la grosseur d'une corneille.

Kaséré ; village peut-être pas très pauvre, mais d'une saleté indicible. Le sol est fait par endroits d'une poussière de détritus. Pourtant les habitants ont l'air sain et heureux. Plus de pian, plus de gale ; enfin des peaux nettes.

Quelques arbres très beaux dans les cours et sur de petites places, – en particulier d'énormes palmiers doums, très ramifiés, d'aspect violemment exotique. Depuis deux ou trois jours, plus de tsé-tsés ; partant, plus de trypanosomiase (et alors pourquoi pas de bétail ?). Très peu de cultures. Les habitants vivent de leur pêche, que viennent acheter les gens de Maroua, apportant du mil en échange. Beaucoup de moustiques au bord du fleuve, où nous campons. Ce n'est qu'un bras du Logone. Nous avons quitté ce matin et ne retrouverons que demain soir l'autre bras, plus important, trop profond pour que l'on puisse avancer avec les perches. À mesure qu'on le remonte, chose paradoxale, le Logone semble avoir de plus en plus d'eau.

Mazéra ; dernier village Kotoko. Ce soir, tandis que Marc charge ses appareils, je m'approche d'un groupe d'enfants qui dansent au son d'un tambour. Apprivoisement difficile de

quelques petits. Mais, comme la question d'argent s'en mêle, les mères traînent de force leurs rejetons vers nous, dans l'espoir d'une pièce de dix sous. La plupart du temps, les petits hurlent. Il faut ensuite les reconquérir très lentement.

26 ou 27 février.

On se lève dès 5 heures 1/2 ; mais vers 7 heures, quel breakfast ! Porridge, canard froid, rognons d'am'raï, flan, fromage, le tout arrosé d'un thé excellent.

Adoum continue à traîner la jambe ; sa plaie au-dessus du pied ne se cicatrise pas ; elle semble empirer au contraire. Après s'être entendu dire par des médecins français qu'il avait la vérole, alors qu'il ne l'avait pas, il a perdu confiance et ne veut plus recourir qu'à la médecine indigène. Un vieux noir (assez sympathique, ma foi) lui vend pour deux francs une poudre d'herbes, qu'il sort d'un petit sachet. Adoum répand sur le vif de la plaie cette sale poussière. Le lendemain le pied ne va pas mieux, et hier soir, descendus à terre, nous voyons le pauvre garçon assis sur le sable, la jambe malade ensevelie sous une épaisse couche de boue et de crottin. Ce matin, le tirailleur qui nous accompagne obtient qu'Adoum use de certain jus végétal qu'il préconise. C'est un latex visqueux dont le tirailleur apporte quelques gouttes sur une pierre. Adoum en badigeonne sa plaie et cela le cuit affreusement.

Le pays devient toujours plus morne. L'incendie ajoute à l'aridité sa désolation. À perte de vue, on ne voit que du roux et du noir. Un peu de vert, au bord du fleuve sur une rive, et sur l'autre une marge de sable d'or. L'azur du ciel est presque tendre et l'eau, participant du vert, de l'azur et de l'or, prend un ton d'une exquise délicatesse.

Petit village en formation, sans nom encore sur aucune carte. Une cinquantaine d'indigènes, souriants, accueillants, et qui, dès qu'ils nous voient, font tam-tam sous le plein soleil de midi. Des femmes qui ne seraient pas laides, sans ces terribles plateaux qui distendent leurs lèvres. C'est bien une des plus déconcertantes aberrations, et que rien n'excuse ou n'explique – car les théories qu'on sort à ce sujet (dépréciation des femmes pour leur permettre d'échapper aux razzias) – ne tiennent pas debout. Ces pauvres femmes, aux lèvres toujours ruisselantes, ont l'air stupides, mais nullement malheureuses ; elles rient, chantent, se trémoussent et ne semblent pas se douter qu'on puisse ne pas les trouver ravissantes. Il n'en est pas une seule au-dessus de quatorze ou quinze ans qui ne soit ainsi défigurée{8}.

Nous arrivons vers le soir à Gamsi devant les premières cases en obus. C'est un tout petit village de la tribu des Massa, après le confluent des deux bras du Logone. Le soleil est près de disparaître ; tout est rose et bleu, vaporeux, irréel. Devant le village, un banc de sable.

Au milieu du fleuve, un curieux îlot allongé, une étroite bande de buissons sur lesquels va bientôt percher une prodigieuse quantité d'échassiers, blancs, noirs et gris. D'instant en instant de nouveaux arrivants, qui d'abord hésitent : tout est « complet ». Bah ! en se tassant un peu on finira bien par trouver place.

Un peu en aval, une grande île s'achève en angle obtus, à l'extrémité de laquelle un peuple de canards, de sarcelles et de grues va gîter pour la nuit.

À l'horizon une rampe de flammes ; c'est la prairie incendiée dont l'embrasement rougit un côté de la nuit. Immense plaine, très rares arbrisseaux de loin en loin ; ce dénuement magnifie encore les trois grands arbres du village. Parmi nombre de cases rondes, les premières en forme d'obus paraissent plus belles encore que je ne pouvais supposer.

D'une perfection de forme qui fait penser à quelque travail d'insectes, ou à un fruit : pomme de conifère ou ananas. Dans l'intérieur des cases rondes, bétail, volailles et gens couchent ; mais non point pêle-mêle ; chacun a sa place attitrée ; tout est en ordre et tout est propre. Le toit, parfois, est soutenu par trois ou quatre grands troncs ou branches d'arbres, obliquement posés, et comme emportés dans un vortex ; presque à leur pied, le foyer, qui donne à la fois chaleur et ce qu'il faut de lumière pour distinguer, contre le mur circulaire, le troupeau de vaches ou de chèvres, séparé du reste de la case par un petit mur très bas, qui semble une margelle ; de sorte que le fumier et le purin ne viennent pas souiller le sol très net et propre de la case. Dans un petit coin à part, les poules. Et tout cela si exact, si bien agencé, proportionné, si net, si « cosy » que ce qui domine, c'est peut-être l'impression de confort.

Moosgoum.

Je m'étonne que les quelques rares voyageurs qui ont déjà parlé de ce pays, de ces villages et de ces cases, n'aient cru devoir signaler que leur « étrangeté ». La case des Massa ne ressemble à aucune autre, il est vrai ; mais elle n'est pas seulement « étrange » ; elle est *belle :* et ce n'est pas tant son étrangeté que sa beauté, qui m'émeut. Une beauté si parfaite, si accomplie, qu'elle paraît toute naturelle. Nul ornement, nulle surcharge. Sa pure ligne courbe, qui ne s'interrompt point de la base au faîte, est comme mathématiquement ou fatalement obtenue ; on y suppute intuitivement la résistance exacte de la matière. Un peu plus au Nord, ou au Sud, l'argile, mêlée à trop de sable, ne permettra plus cet élan souple, qui s'achève sur une ouverture circulaire, par où seulement l'intérieur de la case prend jour, à la manière du panthéon d'Agrippa. À l'extérieur, quantité de cannelures régulières, où

le pied puisse trouver appui, donnent accent et vie à ces formes géométriques ; elles permettent d'atteindre le sommet de la case, souvent haut de sept à huit mètres ; elles ont permis de la construire sans l'aide d'échafaudages ; cette case est faite à la main, comme un vase ; c'est un travail non de maçon, mais de potier. Sa couleur est celle même de la terre, une argile gris-rose, semblable à celle des murs du vieux Biskra. Les fientes des oiseaux souvent blanchissent les sommets des cannelures et rehaussent inopinément leur relief.

À l'intérieur de la case règne une fraîcheur qui paraît délicieuse lorsqu'on vient du dehors embrasé. Au-dessus de la porte, semblable à quelque énorme trou de serrure, une sorte de columbarium-étagère, où sont disposés des vases et des objets de ménage. Les murs sont lisses, lustrés, vernissés. Face à l'entrée, une sorte de tambour haut, en terre, très joliment orné de motifs géométriques en relief et en creux, peints en blanc, en rouge et en noir : ce sont des coffres à riz. Leur couvercle de terre est luté avec de l'argile ; le dessus, complètement lisse, semble une peau de tambour. Des instruments de pêche, des cordes et des outils, pendent à des patères ; parfois un faisceau de sagaies, un bouclier en jonc tressé. Dans un demi-jour de tombe étrusque, la famille vit là, durant les plus chaudes heures du jour ; la nuit, le bétail vient la rejoindre : bœufs, chèvres et poules ; chaque bête a son coin réservé, et tout reste à sa place, tout est propre, exact, ordonné. Aucune communication avec le dehors, aussitôt que la porte est close. On est chez soi. « Je suis réellement d'outre-tombe. Et pas de commissions. »

En plus des humains et du bétail, ces cases abritent une faune particulière : des hirondelles à queue semi-blanche ont construit leur nid au sommet de la voûte ; des chauves-souris volettent autour du rayon unique qui fait transparaître leurs ailes ; de petits lézards courent le long des murs où les nids des mouches-maçonnes posent des sortes de verrues.

Qu'on imagine une vache pénétrant dans un de ces obus où

elle couche. Elle a tout juste la place de passer en baissant la tête. La porte épouse exactement sa forme ; et ceci explique son élargissement à hauteur du ventre. Le cadre de la porte est en relief, souvent ornementé. En cet endroit seulement le mur est si épais que l'embrasure forme presque un couloir ; on dirait l'ouverture d'une conque marine. Certainement depuis des siècles ces courbes, ces arêtes, ces ébrasements sont les mêmes. Oui, vraiment, cela est beau comme un produit naturel. Ah ! pourvu qu'un administrateur trop zélé ne vienne pas, au nom des principes de l'hygiène, percer ces murs, ouvrir des fenêtres, réduire à je ne sais quel commun diviseur, ces purs nombres premiers !

Ces obus, de taille inégale, sont réunis par petits groupes. Souvent ils se touchent à leur base, mais sans s'entre-pénétrer toutefois, car toujours leur élan part du soi et les cercles tangents que tracerait leur plan sont parfaits. Le dessus du couloir qui les relie alors à mi-flanc forme terrasse. Parfois une tour ronde complète l'ensemble et rompt l'uniformité de l'aspect. Un mur très bas va d'une case à l'autre et rattache dans un embrassement circulaire toutes les constructions d'une même communauté.

Devant certaines de ces cases s'étend une aire de terre battue et lisse où les Massa arrosent le mil qui doit germer et fermenter pour la préparation du « pipi » (sorte de bière). Et cette aire elle-même, comme tout ce qui appartient aux Massa, est nettement dessinée, de forme parfaite.

En plus des obus et des tours rondes qui servent de lieu d'habitation aux indigènes et à leurs troupeaux, l'on voit, dans l'enclos, d'autres obus, sensiblement plus petits, sans cannelures en relief, mais parfois ornés de vermiculures et de quadrillages. Ces obus mineurs ne reposent pas directement sur le sol, mais sur un treillis de branches. Ce sont des greniers à mil, qu'il importe de mettre à l'abri des rats, des insectes et de l'humidité. Une double ceinture d'herbes tressées permet d'atteindre leur goulot pour puiser dans la provision.

À noter encore, de-ci, de-là, près des demeures, une sorte d'ampoule lisse, sur le sol, de soulèvement arrondi : c'est une tombe.

Le village, ce premier jour, est à peu près désert. Les gens travaillent aux champs. Nous décidons de gagner Pouss, où nous attendent les porteurs réquisitionnés pour nous accompagner bientôt à Maroua.

Le poste de Pouss, sur l'autre rive (camerounienne) du Logone, où nous arrivons à la tombée du jour, est très décevant ; dans un site assez morne, loin de toute case indigène. Assez sale, au surplus. Nous retournerons donc gîter à Mala.

Car, désireux de choisir le meilleur emplacement où filmer, nous avons voulu comparer à Moosgoum le plus important village suivant (après quantité de groupements de moindre importance), Mala, où nous ont conduits aussitôt nos baleinières. Le chef de canton est venu à notre rencontre, à cheval. Nous avons abordé pour le saluer. Il est énorme, ventripotent. Au demeurant, très aimable, souriant, déférent, manifestement désireux de nous prouver son bon vouloir. Grand boubou blanc, ceinture noire. Auprès de lui son vizir, ou je ne sais quel dignitaire, porte par-dessus le boubou une sorte de gilet tunisien caroubier. Les quatre chevaux du sultan et de sa suite s'impatientent. Nous repartons après échange de compliments.

Mala, vu du fleuve, est très beau. Quelques arbres, dans le pays alentour, aux abords immédiats du village et dans le village même ; des arbres énormes. Celui qui ombrage notre lieu d'abordage en particulier est monstrueux. Ce doit être un ficus. Le tronc, on ne peut plus bizarre, et d'une complication comme intentionnelle, semble un faisceau de lianes emmêlées{9}.

La race des Massa est une des plus belles de l'Afrique centrale. On ne rencontre point parmi les indigènes de ce pays, de ces hideuses maladies de peau dont souffrent à peu

près tous les indigènes dans les régions voisines du Congo. Non seulement les gens d'ici sont robustes, bien découplés et sveltes, mais propres, grâce à la proximité du fleuve, où ils se baignent plusieurs fois par jour. Les hommes portent le plus souvent une simple peau de cabri qu'ils laissent flotter par-derrière et qui, par-devant, les laisse complètement découverts. Parfois pourtant ils se vêtent d'étoffe qu'ils achètent à des nomades, car ils ne savent pas tisser, ou la matière textile leur manque. Les femmes vivent nues, quel que soit leur âge ; car je ne peux appeler vêtements les colliers de perles dont elles se parent. Il n'est pas une d'elles dont les lèvres ne soient affreusement distendues par des disques de métal. Les vieilles ont presque toutes une pipe à la bouche, là où le permettent les plateaux, c'est-à-dire à la commissure des lèvres. Ajoutons que le port des plateaux entraîne un continuel ruissellement de salive.

Mala.

Un vieillard impudique, à barbe blanche, couverture sur l'épaule, bâton à la main, très rhapsode, nous raconte, à travers notre interprète, l'arrivée dans le pays du premier blanc (l'explorateur Gentil).

« À l'arrivée du blanc, nous dit-il, tous les gens du village traversent le Logone et fichent le camp dans la brousse. Seul le chef du village ose rester et reçoit les colliers que le blanc lui donne. Les gens reviennent dans la nuit, mais restent terrifiés par cette arrivée d'un être surnaturel qui s'amène sur un bateau marchant tout seul, et qui le lendemain matin a déjà disparu… »

Nous écoutons ce récit sous le grand arbre dont j'ai parlé. À son ombre, qui s'étend jusqu'à l'eau, une centaine de personnes sont assises ; dont quarante-cinq que nous venons de choisir parmi les gens du village, pour composer notre troupe. Tous sont groupés autour de nous en cercles

concentriques. Trois vieilles sorcières, trois vieux, qui ont perdu toute pudeur. Ils sont nus comme des Sara, mais sans plus le geste décent et ridicule de ceux-ci pour dissimuler leur sexe entre leurs jambes. Certains jeunes, charmants, dont un vêtu d'une peau de cabri, viennent s'asseoir à nos côtés, appuyés contre nos fauteuils.

Hier soir, sur notre demande, il y avait eu un vaste tam-tam. L'affluence croissait d'instant en instant. D'abord rien que des enfants ; puis bientôt tous s'en sont mêlés. Cela commença dès notre retour de Pouss, et, du train dont ils y vont, on comprend que ça ne pourra pas durer longtemps. Plus rien de commun avec le lent et morne monôme ou ronde, où certains coloniaux prétendent voir mimer des gestes sexuels, et qui, affirment-ils, se termine toujours en orgie. C'est net, précis, rythmé, comme leurs demeures, comme tout ce que je connais des Massa. Et varié. D'abord une marche très accentuée, un pied, puis l'autre, le talon frappant le sol d'une attaque brève qui secoue très fort les crotales que les femmes attachent au-dessus du mollet. Aucune mollesse. Filles et garçons forment deux monômes séparés évoluant l'un en reflet de l'autre.

J'ai dit « crotale » par simplicité ; en réalité ce sont des cornets de jonc treillissé, fermés à la pointe par une natte de fil. La base du cornet est relié à un disque de bois mince et sonore sur lequel retombent à chaque secousse une poignée de petits graviers encagés. Ce cornet est de proportions à épouser exactement le gras du mollet sur lequel il s'applique. C'est d'un travail charmant, aussi net que de la vannerie japonaise. La danse s'est animée, en changeant d'air. Au clair de lune ce lyrisme devient frénétique, démoniaque. Certaines femmes ont l'air possédées. Une vieille exécute de son côté un solo dans une petite cour. Elle se démène, gesticule, selon le rythme du tam-tam ; un instant se joint à la ronde, puis, tout à coup, cédant au transport, repart dans un espace vide, tombe et continue à danser sur ses genoux. Une toute jeune fille se sépare presque au même moment de la ronde, comme une pierre échappe à la fronde, fait trois bonds en arrière et roule

dans la poussière comme un sac. J'attends les secousses, la crise d'hystérie ; mais non : ce n'est plus qu'une masse insensible, sur laquelle je me penche, doutant même si le cœur bat encore, car on ne la voit plus respirer. Un petit cercle se forme ; deux vieux se penchent et font des passes au-dessus d'elle en hurlant je ne sais quels appels ; auxquels elle ne répond point. Mais le tam-tam semble la réveiller ; la voici soudain qui se ranime ; pourtant elle est sans forces, elle se traîne et danse en se traînant, puis retombe définitivement sur le flanc, les bras étendus, les jambes à demi repliées, dans une pose exquise – d'où plus rien ne peut la tirer. Depuis la scène d'exorcisme chez les juives de Biskra que j'ai racontée dans mes feuilles de route{10}, je n'ai rien vu de plus bizarre ni de plus terrifiant.

28 février.

J'ai vu travailler à la confection d'un de ces cornets dont je parlais hier. Un homme assujettissait les extrémités des joncs et fermait la pointe du cornet dans un travail de fil natté. Il procédait avec un poinçon qui soulevait légèrement les autres fils et permettait d'insinuer le fil qui devait relier l'ensemble. Celui-ci était enfilé à une longue aiguille.

Je n'imaginais pas qu'il y eût plusieurs façons d'enfiler une aiguille. Mais celle-ci n'a pas de chas. C'est seulement un éclat très fin et long d'une plante textile très résistante. L'extrémité opposée à la pointe est assouplie, décomposée en filaments, qui tressés avec le fil, l'entraînent à la suite de l'aiguille.

Toute la nuit les vols et cris d'oiseaux ; un vacarme extraordinaire. Nos pagayeurs ont dormi dans des obus ; enfin au chaud. Nous, dans nos baleinières, au pied de la petite falaise de trois mètres sur laquelle la ville est assise. Cette

falaise n'est, à l'endroit où nous amarrons, qu'une pente douce, à cause de l'amoncellement d'immondices dont le rejet permet la propreté de la ville.
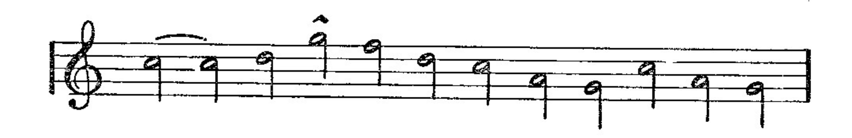
Le coup de fusil, qu'on tire du milieu du fleuve, le cri que l'on pousse, se heurtant aux courtes falaises des rives, ont un retentissement prolongé ; renvoyé de bord en bord il remonte ou redescend au loin le fleuve, rumeur durable, qui fait lever tout un peuple d'oiseaux.

Chasse au canard, en pirogue, au coucher du soleil. Après l'accablante chaleur et l'aveuglante lumière du jour, quel repos, quelle sérénité ! Le soleil disparaît cramoisi derrière un voile de brume. Le ciel se dore et l'eau reflète sa splendeur. Le Logone, large de trois cents mètres je pense, on le traverse sans perdre pied. Pas un défaut, pas une égratignure, pas une ride, rien que le mol plissement que fait l'esquif où je suis monté avec Outhman et un garde, et que dirigent avec des perches deux grands noirs, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière.

En prenant les noms des figurants de notre troupe, ce matin, nous sommes étonnés de la quantité de garçons et de filles qui portent le nom de Zigla. C'est aussi le nom d'un démon familier de la brousse que vont invoquer (et auquel vont sacrifier un cabri) les femmes qui attendent en vain un enfant. Si elles obtiennent enfin une grossesse, elles font vœu de donner à l'enfant le nom du génie{11}.

Très importantes cultures de tabac, à fleurs blanches, larges et belles feuilles. Quantité de champs très petits mais d'autant mieux entretenus, enclos de claies ou de petits murs de terre dont les Massa vendent la récolte aux Bornouans ou aux Haoussas de la Nigeria qui circulent dans le pays en commis voyageurs.
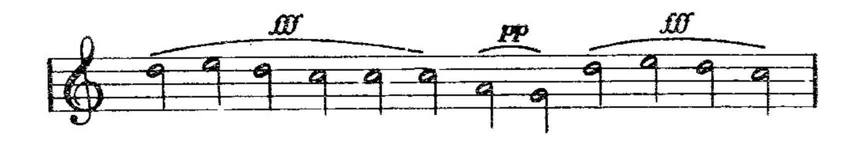
Le groupe musical est de douze temps, la première note compte pour deux : les autres sont égales :



Le premier sol est très accentué, presque crié.

Une autre danse, sur une mélodie qui prend un autre caractère de ce seul fait que le la est remplacé par un si bémol. Seul le sol supérieur est *pur*.

Un autre :



et, encore ici, le si bémol vient remplacer le la, à la seconde partie de la danse – à ce moment le do lui-même est remplacé par un indistinct son intermédiaire ou composé du si bémol et du sol.

1er mars.

Hier soir, de nouveaux tam-tams. Moins nombreux que la veille ; danses aussi étonnantes. Cela dure deux heures, puis en un instant la place se vide et chacun va se coucher. On dirait une séance de gymnastique rythmique.

En y repensant cette nuit, il me semble que j’ai mal noté l’air d’hier et que les intervalles sont plus larges que nos tons, de sorte qu’entre le do et la dominante d’en dessous, il n’y ait *qu’une note.* Il peut paraître monstrueux que je n’en sois pas certain. Mais qu’on s’imagine cet air gueulé par cent personnes dont *aucune ne donne la note exacte.* C’est comme une ligne principale qu’on tâche de discerner entre maints petits traits.

L'effet est prodigieux et donne une impression polyphonique, de richesse harmonique. Le même besoin leur fait mettre des perles aux griffes de métal de leurs petits « pianos » *:* horreur du son net, besoin de le troubler et de noyer son contour.

Une courte promenade à l'intérieur du pays m'amène inopinément devant une très large route dont j'ignorais l'existence. De retour à Moosgoum, je m'informe. Cette route irait jusqu'à Laï. Mais, annuellement inondée et recouverte trois mois par an d'une nappe d'eau qui mesure jusqu'à quatre mètres dans les dépressions et cinquante centimètres dans les parties hautes, on craint qu'elle ne demeure à jamais impraticable. Chaque année, après que les eaux se sont retirées, les indigènes doivent procéder aux remblais et aux désherbements. Tous les hommes valides sont réquisitionnés pour ce travail, qui ne dure pas moins d'un mois. Ils sont très raisonnablement payés, il est vrai. Le travail n'a rien d'excessif, et comme il ne les éloigne pas de leur village, ils y peuvent rentrer coucher chaque soir. Ils ne se plaignent pas. Mais quant à comprendre la nécessité de cette route précaire, parallèle à un fleuve qui déjà suffit à rendre inutile le portage…

Les renseignements que voici, je les obtiens d'un sultan gigantesque, en boubou bleu sombre, turban blanc ; quantité invraisemblable de grigris pendus à son côté, à une lanière de cuir (versets du Coran dans des sachets de cuir rouge) ; venu d'un village voisin, avec des gens de sa suite et un interprète pour nous présenter ses hommages. Charmant, courtois, souriant et de bonnes manières. Il se déclare très satisfait et dit qu'il n'a jamais eu à se plaindre d'aucun blanc français.

Las de coucher (à Mala) au pied du tas d'ordures, dépotoir de tout le village (j'avais annoncé à Marc que nous prendrions mal – et ce matin il se lève, fiévreux, avec un fort mal de gorge), je décide que nous retournerons au très agréable poste de Mirebeddine. Deux de nos pagayeurs ont pris une sorte de fluxion de poitrine. Rien d'étonnant. Ce qui m'étonne c'est

qu'il y en ait qui puissent résister à ces sauts de température ; ce matin l'air s'est un peu réchauffé, mais hier, *après le lever du soleil,* le thermomètre que j'avais retrouvé ne marquait encore que dix degrés. Il avait dû descendre jusqu'à six. Puis, vers dix heures, la température *bondit* de 15° à 25° ou 30° et atteint un peu plus tard 35° et même 37°. (Température d'hiver.) On nous dit que, dans la belle saison, on a jusqu'à 50°.

Départ sitôt après déjeuner.

Nos pagayeurs répandent de l'eau sur la plaque de métal brûlante où ils devront poser leurs pieds nus. Ils toussent et crachent à qui mieux mieux. Quelques-uns sont partis ce matin au marché de Pouss ; des adolescents de Mala les remplacent.

Nous arrivons au poste de Mirebeddine (à 2 km de Moosgoum) vers deux heures. Marc se couche aussitôt. Il a plus de 39°. Après une sieste, je pousse une reconnaissance vers les obus voisins, particulièrement bien formés. Dans une des cours principales (on y accède par une poterne) un gigantesque pot-grenier fait penser à quelque décor pour Chantecler.

Je dispose ma baleinière de manière à pouvoir y laisser Dindiki la nuit. Tout le jour il repose, appliqué comme une compresse sur mon estomac, ou cramponné à mon cou, et pousse des cris de putois si je cherche à le déloger. J'ai renoncé depuis longtemps à l'attacher par la patte ; il faisait tant de tours que je le trouvais au matin parfois presque étranglé par sa ficelle. Je l'ai enfermé dans des boîtes, dans des cages à poulets, dans des sacs ; mais il y était trop malheureux. Si, la nuit, je le laissais libre, dans la baleinière où j'étais couché, île d'où il ne pouvait sortir, c'en était fait du dormir, car c'est sur ma moustiquaire qu'il prenait de préférence ses ébats, s'amusant de l'élasticité de ce tremplin, bondissant, gambadant, cabriolant, menant un train d'enfer. À Fort-Lamy, de ma chambre à coucher il pouvait gagner une

terrasse de derrière sans issue. Il avait là beaucoup d'espace ; mais c'est toujours à mon lit qu'il revenait ; c'est mon lit dont il faisait le siège, cherchant à pénétrer sous la moustiquaire et, s'il y parvenait, me faisant mille agaceries, cherchant à me forcer à jouer avec lui. Excédé, je me relevais et l'envoyais dans la chambre de Marc, qu'il importunait à son tour. Une nuit que Marc avait laissé sa porte ouverte, Dindiki avait pris la poudre d'escampette. Il avait descendu l'escalier, sans doute en suivant la rampe. Les boys des bureaux du rez-de-chaussée l'avaient retrouvé le matin, fort loin, dans les branches d'un petit arbre. Et ces nuits dernières je l'avais relégué dans la baleinière de Zézé, qu'une perche maintenait écartée de la mienne ; mais Dindiki, trouvant moyen de se servir de cette perche comme d'une passerelle, trois fois de suite était venu me rejoindre ; j'avais fini, de guerre lasse, par le boucler dans le sac au linge sale. Et le matin, lorsque je viens le délivrer, quelle joie ! enfin ! ! ! Il se cramponne à ma main, à mon bras et ne veut plus lâcher prise, même lorsque je fais ma toilette, même lorsque je suis dans le tub.

2 mars.

Hier soir Marc avait 40°. Angoisse abominable. Hanté par le spectre de la fièvre récurrente qui sévit tout à l'entour. Nous prenons toutes précautions pour pouvoir gagner en vitesse l'hôpital de Logone-Birni, si cela se gâte. Provision de boules pour nos pagayeurs. Je m'assure au surplus d'une double équipe, de manière que l'on puisse brûler les étapes et ne pas arrêter la nuit. J'avais bien averti Marc de l'imprudence qu'il y avait à coucher au pied de cette montagne d'immondices ; à pénétrer comme il faisait dans toutes les cases (mais combien me plaît sa curiosité), serrant toutes les mains, prodiguant les caresses et, le soir, restant longtemps au milieu du nuage épais de poussière soulevé par les danses. L'angine cependant

semble à peu près calmée. Je lui fais prendre de l'aconit. La nuit n'est pas mauvaise (dérangés pourtant par un peuple de chauves-souris criailleuses) et, ce matin, il n'a plus que 38°6. Il reste couché, mais avec l'espoir de pouvoir reprendre demain son travail.

Les pagayeurs, dans la grande cour devant le poste, n'ont guère arrêté de tousser cette nuit. Il ne fait pas très froid ; mais le vent s'est élevé. Le sentiment de leur gêne, dont je suis indirectement responsable, me tient éveillé. Combien je me félicite d'avoir acheté à Fort-Lamy une couverture de laine supplémentaire pour chacun de nos boys. Mais que ces pauvres gens, à côté, soient tous nus, le dos glacé par la bise tandis que le ventre rôtit à la flamme, et n'osent s'abandonner au sommeil de peur de se réveiller à demi-cuits (l'un d'eux nous montrait ce matin la peau de son ventre complètement rissolée et couverte de cloques) après qu'ils ont peiné tout le jour – cela est proprement monstrueux.

Bain dans le Logone, assez loin du poste, sur un banc de sable, en compagnie de deux aigrettes, d'un aigle-pêcheur et de menus vanneaux (?). Ce serait parfait sans la nécessité de garder son casque. Immense bien-être ensuite.

Des edlen Körpers holde Lebensflamme

Kühlt sich im schwiegsamen Krystall der Welle.

La température de Marc ne baisse pas au-dessous de 38°5. Si ce soir elle s'élève encore, nous partirons pour Logone-Birni. Il a de nouveau très mal à la tête.

3 mars

Vers onze heures j'ai moi-même été pris, hier, d'un assez

bizarre malaise. Tandis que je lisais *Faust* sous la véranda, une brusque somnolence. Je regagne mon lit pour m'y étendre un instant, et, sitôt couché, des vertiges violents ; sueurs froides et nausées. Bientôt après, crise de vomissements. Le malaise a duré jusqu'à la nuit. Sans fièvre.

Marc cependant avait de nouveau 40°. Suées très abondantes et assez fort mal de tête.

Par instant je trébuche dans des gouffres d'horreur. Je crois même que ma violente inquiétude pour Marc a pu déterminer mon malaise… À moins que le bain de ce matin ?…

J'écris ceci couché dans la baleinière que j'ai regagnée avec peine, car le moindre mouvement provoque des nausées. J'ai pu éprouver de nouveaux que les répits entre les vomissements sont presque voluptueux. Tout proche de la défaillance le corps peut goûter presque suavement *l'être*. Oasis parfois ravissantes entre deux reprises d'angoisse.

Nous avons envoyé une pirogue plus rapide encore pour prévenir l'hôpital de Logone. Les soins et le dévouement d'Adoum sont parfaits.

CHAPITRE II – *Retour en arrière*

Il me semble que je vais mieux. Des vertiges encore, mais j'ai pu manger un peu, au chevet du lit de Marc, et avec lui. Porridge et riz à l'eau, avec une délicieuse compote d'abricots (nous sortons de nos cantines ce que nous avons de meilleur) arrosés d'eau de Vichy et de Moët.

Après ce court repas, je me recouche. Et, tandis que j'essaie de dormir, mes pagayeurs d'arrière – six Sara que nous avions déjà à l'aller (ceux d'avant, cinq, sont des gens de Moosgoum) commencent un chant des paroles que me traduit Adoum,

Le Gouverneur{12}*, il est malade.*

Ramons, ramons pour aller plus vite que la maladie,

L'amener jusqu'au médecin de Logone.

qui est bien le chant le plus extraordinaire que j'aie entendu dans ce pays. Ah ! que Stravinsky ne pût-il l'entendre ! C'est une longue phrase, gueulée d'abord et qui s'achève presque en pianissimo, mais chantée comme en canon, de manière que le fortissimo de certains coïncide avec le pianissimo des autres, celui-ci formant comme une basse murmurée. – Les notes ne sont jamais *exactement* données (ce qui fait qu'il est extrêmement difficile de noter l'air) ; pas plus qu'en anglais il n'est de voyelles *pures*. Très difficile à comprendre pour nos oreilles septentrionales qui attachent tant de prix à la *justesse* du son. Ici la voix n'est jamais juste. De plus, lorsque l'un chante do ré, l'autre chante ré do. Certains font des variantes. Sur six, chacun chante une chose un peu différente, sans qu'il y ait précisément des « parties ». Mais cela fait une sorte d'épaisseur harmonique des plus étranges. La même phrase – presque la même (avec le petit changement parfois, à la Péguy) se répète inlassablement un quart d'heure durant, une demi-heure. Parfois ils semblent se griser de ce chant, à tue-tête ; ils rament alors avec

emportement, fureur. (Nous avons pris cette fois le bras profond du Logone.) Comment ai-je pu dire que les Sara ne chantaient pas ? (À noter pourtant qu'ils ne chantent jamais lorsqu'ils se servent de la perche, mais seulement pour accompagner le mouvement *régulier* des rames.)

Nos chants populaires, près de ceux-ci, paraissent grossiers, pauvres, simplets, rudimentaires. Ce matin, dans la baleinière de Marc, j'écoute le chœur de ses Sara – très différent de celui que chantaient les miens hier. Cela ne rappelle rien. Aussi bouleversant, plus peut-être, que les chants des bateliers russes. Cela commence pianissimo, un murmure, comme pour s'essayer – et assez longtemps ils ne chantent qu'à demi-voix – particulièrement le soliste. Comme toujours en A. E. F., le chœur n'attend pas que la phrase du soliste soit achevée, mais broche sur la dernière et même parfois l'avant-dernière note. L'effet est saisissant. Peu à peu, comme pris de confiance ; ils s'animent. Le soliste a une voix admirable, de qualité toute différente de celle que nous exigeons au Conservatoire ; une voix qui parfois semble étranglée par les larmes – et parfois plus près du sanglot que du chant – avec de brusques accents *rauques et comme désaccordés.* Puis, soudain, ensuite, quelques notes très douces, d'une suavité déconcertante.

La phrase du chœur (traduction d'Adoum) :

Nous ne sommes plus emmenés comme captifs

Nous sommes libres de circuler dans le pays

D'acheter des boubous et des fardas.

Les blancs commandent le pays et ils sont bons.

Le reste est improvisé au fur et à mesure par le soliste.

L'invention rythmique et mélodique est prodigieuse – (et comme naïve) mais que dire de l'harmonique ! car c'est ici surtout qu'est ma surprise. Je croyais tous ces chants monophoniques. Et on leur a fait cette réputation, car jamais de « chants à la tierce ou à la sixte ». Mais cette polyphonie

par élargissement et écrasement du son, est si désorientante pour nos oreilles septentrionales, que je doute qu'on la puisse noter avec nos moyens graphiques.

L'attaque du refrain se fait à la fois sur plusieurs notes. Certaines voix montent, d'autres descendent. On dirait des lianes autour de la tige principale, épousant sa courbe mais sans la suivre exactement. On dirait un tronc de ficus.

4 Mars

La fièvre de Marc est tombée, encore qu'il se soit senti très souffrant hier soir, il va certainement beaucoup mieux. Faut-il néanmoins persister dans ce retour en arrière ?

Nous décidons d'aller tout au moins jusqu'à la rencontre de l'infirmier chef, qui aura dû être averti de notre venue par pirogue et venir vers nous avec des médicaments. Certainement Marc ne sera pas en état de se mettre en marche, ou même au travail de cinéma avant quatre ou cinq jours ; autant les employer ainsi ; au besoin pousser jusqu'à l'infirmerie et faire examiner notre sang. Presque penauds d'aller mieux. Il y a quelque respect humain ; le désir de ne pas avoir l'air girouette aux yeux des indigènes.

38° à l'ombre. Sans le courant d'air du shimbeck, on crèverait. Ma baleinière a perdu son gouvernail, et mes pagayeurs sont extrêmement maladroits à maintenir et surtout à retrouver la direction. L'esquif va donner du nez dans les roseaux de la rive, toupille sur elle-même, et l'on perd ainsi un temps considérable. Nous arrivons pourtant, ce second jour, à Logone-Gana, vers midi.

Une dizaine de kilomètres avant ce village, nous avons été retardés par un lugubre spectacle. Un arabe de la brousse, qui

regagnait avec quelques autres la route de Fort-Archambault pour y travailler, s'est noyé presque sous nos yeux. Le fleuve est guéable en maint endroit. Je ne sais comment, à l'endroit même où ses camarades venaient de passer, il a perdu pied. Un crocodile ? Ils affirment que non. Simplement, « il ne savait pas nager ». On l'a vu par trois fois lever les bras au-dessus de l'eau, pousser un cri d'appel – et Adoum, qui le regardait de la baleinière, a pu croire qu'il pêchait. « Viens vite voir un pêcheur », me crie-t-il. Je cherche un instant mes lunettes, car j'étais occupé à lire. Puis Adoum me dit : « Non ; c'est quelqu'un qui fait des blagues. » C'était quelqu'un qui se noyait. Quand, un instant plus tard, nous avons voulu porter secours, il était déjà trop tard. Et l'on imagine mon impatience devant la maladresse des gens de ma baleinière, qui la font valser à contre-courant, enlevant le dernier espoir, si tant est qu'il en restât encore. Les Arabes, ses compagnons, sur la rive, parlèrent avec volubilité, commentant l'accident, mais ne paraissant du reste pas trop affectés{13}. Un instant j'hésitai à faire chercher le corps… Mais à quoi bon ? Ils ne l'enterreraient pas – et entre les caïmans et les hyènes…

Un assez gros poisson bondit de l'eau, entre les rames de nos pagayeurs et retombe dans la baleinière.

Des bandes de pélicans. Bruneau de Laborie dit que « certaines comptent certainement plus d'un millier d'individus ». La bande la plus nombreuse, que je m'amuse à dénombrer, en compte 160. C'est déjà beaucoup. Bruneau de Laborie compte deux espèces, les gris et les blancs ; mais si je ne m'abuse les gris sont les jeunes – de même que pour les cygnes.

Inoubliables heures. Captivité en baleinière. J'avance avec ravissement dans le *Second Faust*. Je ne puis relire le dialogue avec le Centaure, sans réentendre la voix de Pierre Louÿs me le lisant pour la première fois. (Nous sortions à peine de

rhétorique.) Je ne sais s'il avait découvert lui-même ces vers admirables ; je crois plutôt que Georges Louis, son frère, les lui avait d'abord montrés. Mais peu importe.

Flaubert connaissait-il ces vers lorsqu'il écrivait dans la *Tentation :*

« Ici, chimère ; arrête-toi…

– Non, jamais. »

Avec quel *Schaudern* sacré nous écoutions, Pierre et moi, Chiron répondre :

… *Du stehst am Ufer hier,*

Ich bin bereit dich durch den Flusz zu tragen.

Et les lèvres et la voix de Pierre tremblaient d'une dévotion véritable lorsque, parlant d'Hélène, il s'écriait avec Faust :

Sie ist mein einziges Begehren…

mots qui devaient dominer sa vie. Et c'est ainsi que je veux le revoir, à présent que la distance efface bien des taches et l'imperfection de certains traits ; c'est ainsi que je peux l'aimer.

Longues leçons de lecture à Adoum. Je vais mieux. Il a fait terriblement chaud.

Calme du soir. C'est l'heure où Dindiki se réveille. Sens de la volupté des animaux nocturnes.

… *Now is the pleasant time,*

The cool, the silent…

5 Mars.

Campé hier où, à l'aller, nous avions campé le troisième

jour. Une prodigieuse quantité d'insectes de toute espèce (mais pas de moustiques), viennent assiéger notre repas du soir. De tout petits forment feutre sur le verre du photophore ; ils entrent dans les oreilles, les yeux, se collent sur le front, le crâne en sueur, tombent dans les œufs brouillés, dans les verres. On en est excédé. Parmi eux, de plus gros, des perce-oreilles ailés, des coccinelles, une petite courtilière, une mante énorme. J'en fourre une quantité dans le flacon de cyanure.

Nous sommes repartis vers trois heures du matin. Moi dans un état de malaise assez bizarre. Vers huit heures, pirogue de l'infirmier venu de Logone-Birni à notre rencontre ; on fait, séance tenante, un prélèvement de notre sang. Une demi-heure après nous arrivons devant le dispensaire et la maison du docteur absent, où nous nous installons.

On ne trouve rien dans le sang de Marc ; non plus que dans le mien. Un peu confus de ne pas être plus malades, nous écrivons aussitôt à Marcel de Coppet une lettre rassurante qu'un courrier à cheval va porter.

Temps pénible. Le ciel est blafard, l'horizon bouché. Un vent assez fort soulève des nuages de sable ; il semble que l'air en soit chargé.

Le chef vient à nous, très aimable, Depuis que nous sommes passés à Birni, il a perdu sa mère.

Je revois avec plaisir les trois infirmiers pleins d'attentions, de zèle et de prévenances ; demande à revoir le petit sommeilleux qu'ils espéraient sauver, bien qu'à la troisième période ; mais nous apprenons qu'il est mort le lendemain de notre départ.

Après la compresse de bouse de vache, Adoum a posé sur ses plaies la bouillie d'herbes tièdes extraite de l'estomac d'un cabri qu'on vient de tuer. C'est, dit-il ensuite, la première

chose qui lui ait fait vraiment du bien. Je consens à le croire. Et ce matin, en effet, ses plaies (il en a une à mi-jambe et l'autre à la cheville) ont un peu meilleur aspect. Le bol alimentaire du cabri a formé croûte, préservant des fâcheux contacts. Je lui propose d'aller se faire panser à l'infirmerie ; mais il n'en veut rien savoir. Aucune confiance dans notre médecine de blancs. Il sort de son mouchoir une poudre infecte (c'est ce qu'est devenu le bol alimentaire, séché) qu'il avait en réserve, se saupoudre les plaies après les avoir lavées à l'eau chaude, sous les yeux de notre garde et d'un vieil Arabe qui le conseillent.

Deux de nos pagayeurs sont tombés malades.

Logone-Birni.

Très grand village ceinturant le poste sanitaire au bord du fleuve. Sordide. Quantité de maisons effondrées ; les cours de ces maisons ruinées sont remplies de toutes sortes d'immondices. Saleté des rues.

Comme tous les villages de cette région, Logone-Birni est entouré de murs (à présent effondrés en partie, en particulier du côté du fleuve) mais le curieux, c'est l'énorme espace vague qui s'étend entre les murs et le village. Celui-ci semble flotter dans son enceinte{14}. Des oiseaux énormes, charognards, marabouts, aigles, se posent sur le haut des remparts ; parfois des marais dans ce terrain vague, de grands arbres.

6 mars.

Rien à noter de tout hier. Jour d'attente. Dépression. Très

affaiblis, Marc et moi. Nous apprenons que de nouveau la fièvre récurrente sévit dans tous les villages de la région de Maroua que nous devons bientôt traverser. L'assistant sanitaire nous propose d'emmener avec nous un infirmier appelé précisément par une tournée d'inspection dans ces régions, et qui saurait, en cas de besoin, faire les piqûres intraveineuses préconisées contre la récurrente. J'écris à l'administrateur de Kousseri pour l'avertir et demander son autorisation.

Désireux de nous renseigner sur les coutumes des Massa, nous interrogeons le très intelligent Zigla qui nous accompagne depuis Moosgoum. Mais l'on n'est jamais certain de bien comprendre un indigène, qui, dans son désir de se mettre à votre portée, ou tout au contraire de demeurer hors de prise, apprête ses propos à votre usage et les incline au gré de votre interrogation, si prudente et souple et retorse soit-elle.

Les gens de ces peuplades primitives, je m'en persuade de plus en plus, n'ont pas notre façon de raisonner ; et c'est pourquoi si souvent ils nous paraissent bêtes. Leurs actes échappent au contrôle de la logique dont, depuis notre plus tendre enfance, nous avons appris, et par les formes mêmes de notre langage, à ne pouvoir point nous passer{15}.

Hier soir, nouvelle visite du sultan ; en grande tenue. Étonnant boubou de soie blanche brochée, semé de portraits d'Édouard VII. Sur l'épaule, une grande écharpe de soie cramoisie, lamée de noir. Sous le boubou blanc, un épais vêtement de soie canarie. Il a le chef couvert d'une sorte de bonnet grec, légèrement conique, brodé, à la manière des toques de tapisserie du temps d'Henri Monnier, avec des laines de toutes les couleurs. Tandis que l'assistant nous envoie un canard et un quartier de bœuf, le sultan nous fait apporter des pigeonneaux pris au nid, un cabri, et de la nourriture pour

tous nos porteurs. Il se montre extrêmement désireux de nous plaire (et je pense que je lui fais le même effet). Nous cherchions l'un et l'autre le plus agréable à nous dire et, lorsque Adoum qui sert d'interprète lui transmet quelque phrase à laquelle il soit particulièrement sensible, pour marquer sa satisfaction émue, il applaudit doucement, silencieusement. Parfois les deux gardes du corps qui l'accompagnent imitent ce geste ; ainsi, lorsque, après, photographie prise, je lui dis que, non content de lui en envoyer une épreuve, je suis désireux d'en garder une en souvenir de son excellent accueil et de la gentillesse extrême de tous les gens de Logone-Birni, on voit les trois paires de mains s'ouvrir et se fermer cinq ou six fois de suite, en cadence, de bas en haut, de haut en bas.

La ville de Logone-Birni a été longtemps la plus importante de la région ; dévastée par la maladie du sommeil. De plus, en 1915 et surtout 17, lors de la guerre avec l'Allemagne, grand exode des habitants pour Divel et Gofa. La quantité de maisons abandonnées et en ruines s'explique en outre par le fait que les Kotoko enterrent les morts dans les cours des cases ; puis, craignant le mauvais sort, abandonnent la maison. On a le plus grand mal à leur faire accepter des cimetières.

Il est souvent question chez eux de « massâs », c'est-à-dire de mangeurs de morts – partie légende et partie réalité, semble-t-il, car on a des exemples de violation de sépultures, incompréhensibles autrement.

Tous ces renseignements{16} nous sont donnés par le jeune lieutenant H… – qui vient d'arriver ce soir, à cheval – quittant définitivement Kousseri pour une autre subdivision.

7 mars.

Départ. Décrochage assez difficile. Quatre autres de nos pagayeurs (en plus des deux précédents) sont tombés malades (congestions pulmonaires), – dont trois assez gravement, que nous sommes forcés de laisser. Je leur remets un mot pour Marcel de Coppet, qui les aide à se faire payer, une fois de retour à Lamy. Grâce aux douze Massa supplémentaires recrutés par nous à Moosgoum, nous n'aurons, je l'espère, pas trop à souffrir de ces défections.

Tsé-tsés en assez grand nombre. Outhman prodigieusement habile à les tuer, ainsi que les mouches ordinaires, leur fauchant ou coinçant les pattes avec une lame de couteau qu'il approche d'elles très doucement, comme pour se raser.

CHAPITRE III – *Seconde remontée du Logone*

7 mars.

Quitté Logone-Birni ce matin, emmenant avec nous l'aide-infirmier Gabriel Loko, métis d'Allemand, jeune, intelligent et très sympathique, que son service appelait précisément vers le Sud. L'air est de nouveau pur et léger ; la lumière splendide. Il ne fait pas trop chaud. Mais ma baleinière a de nouveau perdu son gouvernail ; le capita qui devait diriger mes dix pagayeurs, est insondablement bête ; et nous avançons avec une désespérante lenteur, louvoyant constamment d'un bord à l'autre de la rivière, les hommes ne cherchant même pas à rectifier la fausse direction. Je ne pense pas que nous fassions plus de trois kilomètres à l'heure. Les deux autres baleinières ont pris une avance considérable et vont s'impatienter à m'attendre. J'accepte sans protester ; mais, de ce train, nous mettrons bien huit jours à regagner Moosgoum.

Je lis *La Steppe* de Tchekhov, dans la traduction que m'a envoyée Charles Du Bos ; ou du moins les nouvelles qui font suite à ce très beau récit que j'avais déjà lu en anglais. Certaines sont excellentes.

Nouveau groupement des pagayeurs. On mélange les équipes ; on dépose mon capita incapable, etc.… Bref, on gagne un peu.

Après déjeuner, je lisais sous ma moustiquaire quand je fus distrait du *Samson Agonistes* par un bruit étrange de cascade. La baleinière s'arrête. Je sors de dessous le shimbeck. Ce bruit d'eaux clapotante est produit par le vent dans les palmes-

éventails de quatre grands rôniers, au-dessus de nos têtes. La baleinière de Marc est également arrêtée. À ce moment Adoum me dit que des hippopotames sont en vue. Marc, arrivé quelque temps avant nous, les guettait, et notre venue interrompt un instant son affût. Mais bientôt les mufles monstrueux reparaissent en aval ; ils sont quatre tout près de nous et la rivière est à cet endroit très peu large. Nous gravissons la berge à pic. On canarde ces pauvres animaux qui, toutes les cinq minutes, laissent paraître un bout de museau pour respirer. Aucun résultat apparent, encore que quelques balles semblent porter, Mais voici que brusquement paraît en amont, à cinquante mètres de nous, un nouveau mufle, plus énorme qu'aucun des autres – et, tout à côté, le mufle d'un petit, qu'Adoum affirme être sur le dos de sa mère. Quel monstre qu'un chasseur ! Marc tire et cette fois on voit un grand remous. Certainement l'hippopotame culbute ; c'est un de ses pieds, non plus le mufle, qui paraît et fait jaillir l'eau. Nouvelle balle ; nouvelle culbute ; tous nos pagayeurs, sur la rive et dans les baleinières trépignent d'enthousiasme. Puis, plus rien. On attend.

Nous avons attendu jusqu'au soir, sur l'assurance que nous donnent nos gens que le monstre est tué, que, dans quelques heures, il va reparaître, ventre en l'air, et que s'il ne revient plus respirer, c'est bien la preuve qu'il est mort. L'étrange, c'est que les autres, les quatre autres, restent obstinément à la même place, tout près de nous, malgré les quelques décharges qu'ils reçoivent encore, comme ignorants du danger, ou peut-être à la manière des am'raïs et des canards, pour n'abandonner point le compagnon blessé.

Je voudrais savoir quand peuvent bien dormir les hippopotames ? Durant toute la nuit, ils pâturent. Le jour ils vivent dans l'eau, d'où ils sont forcés de sortir la tête, toutes les cinq minutes pour respirer{17}.

Le soir tombe. Il faut trouver un endroit où puissent coucher nos pagayeurs. Mais, désireux cette fois de

n’abandonner point la partie, c’est en aval que nous camperons, avec l’espoir que le courant ramènera vers nous le cadavre de l’hippopotame. Nous voici donc redéfaisant encore une fois notre route.

Nous n’avions pas fait cinq cent mètres longeant l’autre rive (Tchad) que Gabriel se précipitait vers moi, très excité : « Un lion, un lion ! »

Je bondis à l’avant, mais ne vois rien.

« Là, tout près de nous. Couché dans les herbes. Il dort. » Et son doigt désigne, à une vingtaine de mètres, ce qu’il s’impatiente que je ne parvienne pas à distinguer. Et, si le fauve est aussi près qu’il le dit, je m’étonne qu’il ne déloge point, car pour grimper sur le caisson de la baleinière, j’ai culbuté bruyamment une cantine. La baleinière de Marc est tout près. Armé du *Holland*, il se hisse sur le shimbeck ; et lui non plus ne distingue rien d’abord ; mais soudain, tout près de nous en effet, un lion, qui me paraît de belle taille, se dresse. Trois coups de feu partent à la fois. Aucun n’a porté. Mais tandis que je suivais des yeux le lion qui disparaît en un instant, il a dû se passer je ne sais pas quoi de peu ordinaire, car aussitôt après je vois quatre, cinq, dix hommes sauter de la baleinière dans le Logone, plonger à qui mieux mieux. Même Gabriel, tout vêtu, se jette à l’eau. Un instant je crains un accident, une noyade… Je ne comprends qu’un peu plus tard, ceci : Marc, fort incertainement perché sur le toit du shimbeck, avait perdu l’équilibre, par suite du recul du *Holland*. Il n’avait pu se raccrocher au toit, qu’en lâchant son fusil qui venait de disparaître dans le Logone ; d’où la précipitation des hommes.

Cinq minutes de recherche au fond de l’eau, et le *Holland* est retrouvé.

Nous voici campés sur la rive du Cameroun, exactement en

face de l'endroit où nous avons vu le lion. C'est une extrémité d'île très étroite ; on est presque dans l'eau. Je crains que la nuit ne soit froide. Presque tous nos pagayeurs toussent déjà, Le bois qu'ils ont apporté pour les feux sera-t-il suffisant ? Que faire ? S'il y avait de la lune, nous repartirions presque aussitôt ; mais le dernier quartier se lèvera très tard. Du reste ils auraient plus froid encore sur la baleinière, même en pagayant – et ils préfèrent, nous disent-ils, ne quitter leurs maigres feux que le matin. Et pas un d'eux ne se plaint, ne proteste… Au contraire, même toussant affreusement d'une grosse toux rauque, ils sourient encore. Comme je comprends que Coppet se soit attaché à ces braves Sara ![18]

8 mars.

Le thermomètre marque ce matin 8°. Les Sara ont toussé, craché, râlé fort avant dans la nuit. Malgré les « boules Quies » j'entendais les sifflements, les gargouillements de leurs souffles. Encore deux nuits pareilles et c'en serait fait d'eux. Il faut que nous trouvions le moyen de coucher dans un village, et qu'ils y puissent trouver un abri.

Ce matin, en dédommagement de la mauvaise nuit, grande joie : l'hippopotame mort est en vue. Cela semble un tas d'herbes, une motte, près de la rive escarpée, formant îlot. Nous envoyons une des baleinières en reconnaissance. C'est lui ! Trépignements et hurlements de joie des hommes.

Nous interrompons le breakfast, et montés sur une autre baleinière, rejoignons le monstre. Il est échoué sur un bas-fond, d'où l'on a le plus grand mal à le déloger. On le pousse avec des perches, mais sans ensemble aucun ; les efforts s'éparpillent et tous nos hommes parlent à la fois. Ces indigènes, si près de la nature et qu'on pourrait croire fort habiles pour ces simples travaux, sont d'une maladresse et

d'une sottise incroyables, dès qu'il s'agit d'inventer un geste nouveau. Tandis que tous prennent l'animal d'un côté, l'un d'entre eux, de la baleinière, fichant sa perche en travers, contrarie les efforts des autres. Malheureusement, les quelques-uns d'entre nous qui pourraient les commander ne parlent pas leur langue. Pourtant, une chaîne à la patte, l'hippopotame finit par se laisser haler par la baleinière de Zézé. Nous remontons dans l'autre baleinière et apprêtons le cinéma. La lumière hélas ! n'est pas bonne. – Assez loin de la rive, l'hippopotame échoue de nouveau. C'est à présent seulement que je vois sa tête, que je comprends l'énormité de tout le corps. Ils se mettent à vingt pour le faire rouler sur lui-même, exposant tour à tour le dos, le flanc, puis le ventre rosâtre sur lequel se replient mignonnement des pattes toutes courtes.

Le voici enfin sur la rive et l'on procède au dépeçage. Trente-quatre hommes pleins d'enthousiasme y travaillent à la fois, avec trois machettes et quelques coutelas, ridiculement petits pour une telle besogne. Les autres tiennent les membres ou tirent sur la peau qu'on entaille. Tous crient, se démènent, gesticulent ; mais pas la moindre dispute. Chacun s'amuse et rit. Le lent morcelage, l'émiettement progressif de cette masse dure deux bonnes heures. Morceau par morceau, tout est enlevé. Les tripes qu'on vidange, l'estomac qu'on ouvre dégagent des odeurs épouvantables. Un vent assez fort heureusement les balaie. Lorsqu'on arrache les poumons le sang caillé s'échappe de la veine cave, comme un long serpent pourpré ; je crois que je vais me trouver mal. Rien n'est rejeté, négligé. Les vautours et les aigles qui tournoient au-dessus de nous seront déçus. Ils deviennent d'instant en instant plus audacieux ; certains, d'une brusque plongée, nous frôlent presque d'un coup d'aile. Je rentre dans la baleinière prendre un coup de cognac pour me remettre le cœur en place. Il est tout chaviré de dégoût.

Si gros soit l'animal, Zigla me dit en avoir vu de plus gros encore. Je voudrais connaître son âge. Peut-être pourra-t-on le

présumer à l'examen des dents, que je rapporte. Je voudrais voir la cervelle. Je vaincrais mon dégoût pour examiner s'il ne s'y trouve pas ces douves hideuses que Ruyters me disait avoir vues dans les boîtes crâniennes des hippopotames d'Abyssinie.

L'on ne peut pourtant pas tout emporter. Nous laissons sur la rive le crâne qu'on a renoncé à ouvrir, une patte de devant, une de derrière et le bassin. Mais voici des Kotoko en pirogue que seront fort contents de disputer ces morceaux aux vautours.

Nous mangeons à déjeuner un bifteck d'hippopotame, fort bon ma foi ! Puis nous repartons dans des baleinières bardées de chair. L'odeur infecte ; mais sera pire dans quelques jours. Pour regagner mon lit, j'escalade un pied, passe par-dessus un maxillaire et un gros rouleau de peau plus épaisse qu'un tapis. Sur le shimbeck, un amoncellement de débris sanguinolents, de viscères, d'innommables lambeaux empestés que le soleil a pour mission de boucaner ; et, suspendus aux flancs des baleinière par de longues cordes de palmes, des festons de lanières violacées. Horreur ! à travers le toit du shimbeck il pleut du sang : c'est de la sanie. Je contemple, comme le roi Kanut, les gouttes rouges et jaunâtres étoiler le plancher, les cantines, mon sac, le ciel de ma moustiquaire sous laquelle je m'abrite. Mais qu'est ceci en regard de la joie des Sara, de leurs rires, de leur reconnaissance ?

Vers le soir, une sorte de tornade sèche ; presque pas de vent ; le soleil se voile ; le ciel blanchit, ternit ; l'atmosphère se fait oppressante et l'air paraît irrespirable.

Logone-Gana, 9 mars.

Si agréable que soit pour nous le campement sur banc de sable au bord du Logone, il est trop redoutable pour nos pagayeurs, et nous nous résignons à passer la nuit à Gana.

Nous abandonnerons le poste à nos gens et coucherons dans ces charniers que sont devenues nos baleinières. Encore Adoum a-t-il soin de faire débarrasser la mienne des plus nauséabonds morceaux. Le plancher est gluant de sang, ou plus exactement de ce liquide sanguinolent qui s'écoule, non des quartiers de viande, mais des plaques de peau tapissant le dessus du shimbeck. Il faudra presque du courage pour se dévêtir. Partout règne une odeur fade et puissante où se mêle parfois, lorsque le vent s'y prête, des relents aigres très peu mystérieux ; car, comme il advient souvent dans ces villages, l'on jette l'ancre, près du poste, au pied du monticule formé de détritus divers et d'excréments. C'est le dépotoir et la sentine du village. L'on ne sait trop, pour descendre à terre, où poser le pied. Encore quand il fait clair peut-on choisir ; mais la nuit est sans lune et notre dernier photophore vient de claquer{19}. Depuis longtemps les lampes-phares, de notre système trop perfectionné pour la brousse, sont hors d'usage, et Zézé, pour la cuisine, a besoin de la lampe-tempête. Aussi, lorsqu'un peu plus tard, je veux sortir de ma baleinière, je m'empoicre dans une immonde fondrière. Forcé de changer de souliers, de pantalons, de chaussettes. Tout ceci, tâtonnant dans le noir.

J'admire que nous trouvions, malgré tous ces dégoûts, un peu d'appétit pour faire honneur au dîner qui nous attend sur la rive, un peu à l'écart des odeurs. Sitôt ensuite, aidés de l'infirmier, nous faisons subir à deux de nos Sara, les plus malades, un énergique traitement de ventouses scarifiées. La confiance avec laquelle ces pauvres gens s'abandonnent à nous est émouvante. Faute de mieux, nous devons nous servir de nos gobelets de table comme ventouses. En quittant le poste, après les pansements, je trouve le moyen de me précipiter du haut de la terrasse, m'avançant où je n'avais pas vu que je n'avais plus pied. Mais les détritus font une couche pleine de mollesse. Je n'ose me tâter, mais renifle… Je n'ai rien.

Grande difficulté d'obtenir quelques calebasses de mil pour

le repas du soir de nos hommes. « Il n’y en a pas », répond le chef, un vieux birbe à l’air abruti. Même réponse lorsque nous parlons d’envoyer au village suivant un homme à cheval pour avertir que, demain soir, l’on tienne tout prêts des gâteaux de mil. « En pirogue, alors ? » Le chef explique que la pirogue n’arriverait pas avant nous – ce dont je reste peu convaincu. Mais le garde qui nous accompagne nous explique, après que le birbe s’est éloigné, que nous avons affaire à un chef qui n’a aucune autorité sur ses hommes, craint de se faire mal voir et n’ose rien leur demander. Puis, comme il craint également de nous déplaire, le voici qui nous apporte trois poulets et quelques œufs – que nous payons il va sans dire, et plutôt trop. La quantité de mil apportée est manifestement insuffisante, mais nos hommes mangeront d’autant plus de viande. Il en restera toujours assez pour empester.

Je n’ai pas dit que nous avions mis à pied à terre peu avant d’arriver au village. Campagne monotone, ex-champs de mil semés de palmiers doums ; chaque palme-éventail porte un vautour ou un marabout. Parfois le palmier n’est plus qu’un squelette, tout en haut duquel, sur les palmes séchées, quelques grands marabouts dégingandés vous reluquent de haut en bas.

Sitôt après avoir quitté la baleinière, je retrouve, échoué sur la rive, le cadavre du pauvre noyé de l’autre jour, pâle, gonflé et la peau crevée par endroits.

Je n’aurai pas dressé le bilan exact de ce jour si j’omets Browning et Milton. Relu avec ravissement, transport, quelques sonnets, le début de *Samson* et de longs passages du *Paradise lost ;* avec moins d’enthousiasme *In a balcony* de Browning, qui m’avait laissé meilleur souvenir. Il y a souvent avantage à ne point parfaitement comprendre. Mon imagination prêtait au mirage et diaprait généreusement mes incertitudes. À présent que j’y vois plus net, je suis un peu déçu.

Étendu sous ma moustiquaire, j’ai lu avec une sorte de

frénésie (qui a fini par me donner un fort mal de tête). Je ne me souviens pas avoir jamais porté sur un texte un regard plus perspicace, plus avide et plus frémissant, ni chargé de plus d'appétit.

C'est sans doute pour Jules Romains{20} que Milton écrivait :

… *Why was the sith*

To such a tender ball as th'eye confin'd ?

So obvious and so easy to be quenched,

And not as feeling through all parts diffus'd,

That she (the soul) might look at will through every pore ?

Grand désir de marche ; à ceci je reconnais que je vais mieux. La baleinière me dépose, avec Adoum, l'interprète Zigla et un garde, devant le village de Divel. Nous devons nous retrouver devant Gofa, où il y a de grandes chances que nous arrivions avant la baleinière, marchant aussi vite qu'elle et coupant les détours du fleuve. 10 heures. Il fait chaud déjà, mais l'air est léger, presque vif. J'ai pris mon fusil ; le garde a le Moser. Au sortir du village, quelques petits canards bruns, les meilleurs{21} – que je manque misérablement. Du moins celui que je blesse d'abord réussit à s'enfuir tandis que la seconde détente percute la cartouche sans la faire partir. Ces ratés sont exaspérants. Tout à l'heure le Moser percutera vainement six cartouches ; mais du moins quand nous les avons achetés à Brazzaville, l'on nous a prévenus de la mauvaise qualité de la marchandise, reliquat du stock allemand. C'est contre une troupe d'am'raïs que s'exerce notre impuissance. Au sortir d'un interminable champ de hautes herbes, où l'on avance, suivant l'étroit sentier, les mains en avant faisant chasse-chaume, sans rien voir que l'endroit où l'on doit mettre le pas suivant – un vaste espace qu'a dévasté l'incendie annuel, où déjà repousse, au pied des chaumes brûlés, l'herbe verte. En se dressant on aperçoit, à deux cents mètres de nous, les am'raïs qui déjà, nous ayant senti venir,

lèvent tous la tête. Et d'abord, je n'en distingue que deux ; mais quand, à l'approche du garde, ils commencent à fuir, tous en file, l'un suivant l'autre à la manière des indigènes, j'en compte quarante-huit ou cinquante. Ils parcourent quelques mètres, puis s'arrêtent et se retournent ; la curiosité semble l'emporter sur la peur. Un coup part ; tous bondissent en avant ; un peu de désordre rompt la disposition de la troupe. Certains font, au-dessus des chaumes, de grands bonds en hauteur, sans doute pour dominer la situation. Mais ils ne vont pas loin, et de nouveau tous se retournent. Ils semblent attendre, vous inviter à les poursuivre. De loin nous assistons à ce manège, qui se répète plusieurs fois – qui va se répéter encore si nous ne rappelons le garde à grands cris. Le soleil commence à taper ferme et nous ne voulons pas risquer de laisser passer la baleinière.

Un peu plus loin, deux gros canards noirs. Confus de mon premier échec, je passe à l'interprète mon fusil ; mais il n'est pas plus heureux que moi. Les canards s'envolent avant d'être à portée.

Un peu plus tard, nouvelle troupe d'am'raïs ; ils ne sont cette fois qu'une douzaine, mais tout près. C'est au tour d'Adoum de les manquer.

Nous ramassons en cours de route, sous des arbres buissonneux, de petits fruits de la couleur, forme et grosseur des dattes sèches. Une mince enveloppe fragile protège un noyau qu'enveloppe un millimètre de pulpe sèche, sucrée et savoureuse jusqu'à l'âpreté. La dent s'y agace, car cette chair adhère au noyau. Cela occupe agréablement la soif.

J'attends patiemment la baleinière, sur ce même banc de sable où Marc photographiait les petits enfants pêcheurs. L'odeur de la viande est à présent si forte que peu s'en faut qu'on ne sente les baleinières avant de les voir. Je comprends pourquoi j'avais si grande envie de faire la route à pied, tout à l'heure.

Zigla qui m'avait un instant quitté pour parlementer avec le chef de Gofa et tâcher d'obtenir du mil, revient sans, les boules, et avec mon fusil brisé. Que de reproches je me fais de le lui avoir confié ! Adoum avait oublié de me dire que, l'attache de la bretelle ayant cédé, on avait remplacé la virole d'acier par une insuffisante clavette de bois. Non avertis, nous n'y avions pas pris garde. Il eût fallu ne porter l'arme en bandoulière qu'avec précaution ; elle s'était brusquement détachée de l'épaule de Zigla. Mais je n'aurais point cru que la crosse d'un fusil, tombant de si peu haut, dût se briser. « On va pouvoir le rafistoler avec des ficelles », m'affirme Zigla, qui pourrait être un peu plus confus, me semble-t-il. Mais, ne possédant rien, l'indigène…

C'est maintenant aussi le capita de ma baleinière, du moins celui qui d'abord commandait la baleinière de Marc – et qu'on a fait passer sur la mienne, en remplacement de l'incapable – qui tombe malade. Il grelotte de fièvre au chevet de mon lit, à côté du petit Sara à qui nous avons mis des ventouses. Tous deux s'endorment bientôt ; moi aussi sous ma moustiquaire, après un petit coup de Milton.

À 4 heures, arrêt au village de Karsé (Cameroun). Je monte dans la baleinière de Marc pour le thé. C'est à ce village que nous avions vu les premières femmes à lèvres ornées de plateaux. Ce sont, paraît-il, les compagnes des Massa qui se sont enfuis de leurs villages, naguère, pour se soustraire aux travaux de la route de Moosgoum. Ils s'apprêtent à revenir, nous dit-on.

Les indigènes, d'après ce que nous dit Zigla (un des noirs les plus intelligents que nous ayons rencontrés), auraient un plus grand nombre de femmes aujourd'hui, parce que, en cas de contestation, répudiation, ils trouvent facilement appui

auprès du juge blanc pour se faire rendre la dot ; que d'autre part ils n'ont plus à craindre les razzias ; et qu'enfin et surtout, si, pour payer l'impôt, le chef du village va trouver un indigène et lui dit : tu as plusieurs bœufs ; on va en vendre pour parfaire la capitation, il ne peut opérer ainsi avec les femmes. Alors, mieux vaut acheter une femme qu'un bœuf. (Ajouter que l'indigène fait travailler la femme et ne fait pas travailler le bœuf.)

Les Kotoko se plaignent qu'à notre dernier passage, nos pagayeurs aient fait main basse sur deux perches. Ceux-ci avouent. Nous proposons deux francs par perche. Les Kotoko haussent les épaules : ils ont besoin de ces perches et demandent qu'on les leur rende. Rien n'est plus difficile à trouver, dans ce pays, que des tiges d'arbre de près de 5 mètres de long.

10 mars.

Kolem, où nous avons passé la nuit par grand dévouement pour nos hommes. Ils ont pu dormir à l'abri. La nuit a du reste été moins froide. Mais on n'imagine pas village plus sordide. En plus de l'indicible saleté des cours des maisons et des rues, les étangs (dont j'ai parlé, je crois), ces flaques d'eau stagnante au milieu des places, ces vieux dépotoir où le village déverse les déjections et déchets, donnent à Kolem son pittoresque et sa particulière hideur.

Pour ne point dématiner trop tôt nos malades, nous acceptons de n'arriver à Moosgoum que demain. Nous coucherons à Mazéra. On prend son parti de cette lenteur. Qu'importe un jour de plus ? Je n'ai jamais mieux lu, ni plus amoureusement. Le paysage monotone berce la pensée sans la distraire. Parfois pourtant, une troupe d'antilopes est signalée ;

on aborde ; on gravit la berge ; l’immense plaine (ah ! que je voudrais voir ce pays couvert d’eau !) tournoie et vibre sous l’ardent soleil. Je laisse Marc poursuivre les am’raïs, et contemple le cours de l’eau glauque et sa bordure de roseaux.

J’ai appris à me défier de ces roseaux. Dans ce pays, les herbes coupent, les arbres griffent, les lianes déchirent. Pour avoir voulu m’aider de ces roseaux, en ayant pris à pleine main une touffe pour me hisser sur la berge, j’ai depuis quinze jours, au médius de la main droite, deux panaris qui se refusent à guérir. Ce sont d’abord de presque invisibles poils de velours que le roseau vous laisse au doigt. Ces dards soyeux, il faut se hâter de les extraire, sous peine de voir se former un petit abcès, qui grossit, suppure, devient mal blanc, panaris, je ne sais quoi d’absurde et d’affreux qui fait qu’on ne peut plus que gauchement se servir d’un couteau, d’une fourchette, d’un stylo – et d’un fusil plus mal encore.

Marc me rejoint à Maggière (Mazéra{22}) que je gagne à pied. Il a longtemps attendu sur la rive sa baleinière, au retour d’une longue poursuite d’am’raïs, assez fatigué de cette course en plein soleil ; mais du moins a-t-il tué un assez beau mâle. Quant aux canards, ils demeurent à peu près invulnérables lorsqu’on tire sur eux de face ; les plumes forment carapace sur laquelle le petit plomb glisse.

Innombrables bandes d’am’raïs, de tous côtés. Tout près de ma baleinière, j’en vois trois qui descendent boire au fleuve. Gabriel, l’infirmier, part à leur poursuite.

Sur treize occupants de ma baleinière, quatre malades. Ils n’arrêtent pas de tousser, d’une toux affreusement rauque, et de cracher.

Il semble, d’après ce que dit le chef de ce village (très sympathique), que le chef de canton (celui-là même qui venait nous saluer en pirogue, à notre premier passage, et qui va venir demain matin réclamer le paiement de l’impôt : 11

francs par personne) exige la totalité de ce paiement en « pièces blanches » *(id est :* en marks).

Je sais que, le mark n'ayant plus cours, l'administration s'occupe à le « faire rentrer » ; et je comprends que l'on exige la moitié du paiement en monnaie blanche – ce que le chef de ce village dit pouvoir payer. La totalité… cela, dit-il, n'est pas possible. On n'en peut point trouver assez – et déjà le peu qu'il obtient, est coté ici le double du jeton jaune – c'est-à-dire qu'on achète chaque mark 2 francs (jetons). La capitation se trouverait ainsi doublée.

J'ai pris le nom de ce chef de canton et serais curieux de savoir s'il fait cela au su et avec l'approbation du chef de circonscription – que je vais prévenir ; ou si, comme on peut craindre, il garde par-devers lui le profit de cette majoration.

Nous décidons d'attendre demain l'arrivée de ce chef de canton et on le fait prévenir pour qu'il ne tarde pas trop. Le village où il s'attarde se trouve à une heure d'ici, mais le messager ne partira que demain à l'aube car, à cause des lions, il n'est pas prudent de circuler la nuit.

11 mars.

Par suite de l'abominable puanteur, la nuit dans la baleinière est une sérieuse épreuve. Le vexant, c'est que nos hommes ne profitent pas, du moins pas tous, de cette possibilité que nous leur donnons de coucher à l'abri dans les cases du village, à cent mètres de là. Au milieu de la nuit, je me rhabille, pour aller voir pourquoi ceux dont la toux m'empêche de dormir ont préféré camper au bord du fleuve ; ils sont là dix, autour de trois feux. Devant le premier se chauffent un des gardes, Zézé et notre marmiton. « Le village est trop loin », dit le garde. Autour du second feu somnolent trois Sara. Autour du troisième feu Gabriel, Adoum, Outhman

et Zigla sont profondément assoupis. Mais ces derniers du moins ont des couvertures. Je crois qu'ils ont horreur des campements, redoutant les poux qui s'y trouvent, et plus encore des cases Kotoko où sévissait naguère la récurrente. C'est ce que Gabriel finit par m'avouer. C'est par les poux{23} que se transmet la récurrente, il le sait – et que les poux, nés de ces poux contaminés, peuvent transmettre la maladie sans qu'il soit besoin qu'ils aient eux-mêmes pris contact avec des malades. Tout cela est peu rassurant, et, cette nuit, tourmenté par des démangeaisons bizarres, je prends de la rhoféine pour dormir. C'est aussi que mon lit perd l'équilibre et laisse déborder le mince matelas jusqu'à la natte du shimbeck ; il ne forme plus île et je ne me sens plus à l'abri.

Imagine-t-on bien ce que peut être la vie dans une baleinière, parmi les tonnelets, cantines, sacs, affaires de toilette, fusils, réchauds, vivres, etc., la mienne habitée, durant le jour, par treize hommes (moi compris) dont quatre malades. Si parfois quelque objet tombe et glisse entre les lattes du plancher mobile, on hésite à le rechercher dans le jus fétide qui clapote au fond – que l'on ne peut que difficilement laver, par défaut d'écoulement.

Oui, si parfaite que puissent être la méditation et la lecture dans la baleinière, je serai content de quitter celle-ci. Tout allait bien jusqu'à l'hippopotame ; mais depuis que les pagayeurs ont suspendu tout autour de nous ces festons puants, on n'ose plus respirer qu'à peine.

Je me lève avant le jour, et dans le petit matin grelottant (il fait 8 sous le shimbeck et 6 au-dehors) je vois venir à nous le chef de canton dont nous souhaitons la visite. Sept hommes l'accompagnent ; tous à cheval ; tous assez bien vêtus ; lui, particulièrement décoratif. La traversée de la rivière est belle ; les chevaux ne perdent point pied, mais ont de l'eau jusqu'au poitrail.

Nous précipitons un peu l'entrevue, car Marc voudrait aller

chasser l'am'raïs. Mais qu'y a-t-il à tant parler ? En quelques mots le chef nous rassure. Certainement il y a malentendu. Il n'a jamais été question d'exiger la totalité, ni même la moitié de l'impôt en marks. On donne en marks ce qu'on peut. Le reste en jetons.

Comme précisément voici le chef du village, je fais répéter devant lui ces affirmations rassurantes et nous partons chasser, espérant l'incident clos.

Mais après que nous sommes revenus bredouilles, que nous avons quitté Mazéra et depuis 2 heures avons repris notre remontée du Logone, le chef de Mazéra nous rejoint (ou du moins un notable du village envoyé par lui), nous n'étions pas plus tôt partis que le chef de canton a réitéré ses exigences : il n'acceptera que des marks.

Je lui fais aussitôt reporter le petit bouquet de plumes d'aigrettes qu'il m'avait donné (il m'en avait offert une quantité ; j'avais cru désobligeant de tout refuser, mais eu soin de choisir le plus petit bouquet « en bon souvenir de notre rencontre », lui faisais-je dire par l'interprète), « ne voulant pas garder le cadeau d'un menteur ». De plus, j'écris aussitôt à Thiébaut, chef de la circonscription de Kousseri (de qui dépendent ces villages) pour l'avertir.

Je serais bien curieux de connaître la suite de ce différend, nouveau chapitre de l'histoire des camouflages{24}. C'est un ennui de ce voyage, de toujours laisser en arrière les réponses aux points d'interrogation soulevés.

Et je me replonge dans *The flight of the Duchess,* qui m'amuse et me ravit encore bien plus qu'à ma première lecture où je ne le comprenais pas si bien.

Le pauvre capita de ma baleinière va mal. Une pneumonie, dit l'infirmier. Je ne le croyais pas si malade et suis resté quelque temps sans l'observer. Le voici tout glacé, bien qu'au soleil ardent, et mouillé de sueur. Il respire avec peine, et son

pouls bat très faiblement. Gabriel veut lui faire prendre de l'ipeca. Les vomissements vont le soulager peut-être, mais le fatiguer, et peut-être faudra-t-il lui faire une piqûre de caféine. Aussi je dis à la baleinière de Marc de rester derrière la nôtre, prête à répondre au moindre signe, car c'est là qu'est la pharmacie.

On déplace à grand-peine quelques cantines, les deux sacs de mil que je viens d'acheter à des commerçants de passage, les maxillaires de l'hippopotame, des nattes, des pagaies, deux caisses de films, le sac à linge sale, le gouvernail cassé, les bûches de bois à demi consumées que les hommes emportent (car le bois est rare) en vue du campement prochain, – pour permettre d'ouvrir, à l'avant de ma baleinière, une chaise de bord où installer le malade. Il n'a que 38°7. Comme nous espérons arriver ce soir à Moosgoum, où l'on pourra laver la baleinière, je lui dis de vomir sous lui, car il n'a guère la force de se pencher de côté par-dessus bord. Quelle confiance, quelle résignation, quel abandon chez ces pauvres noirs ! Mais jamais un mot, un signe de remerciement. J'ai demandé souvent comment on disait « merci » dans tel ou tel idiome indigène : « Il y a pas de mots. »

Et, chaque jour, de nouveaux malades. Le plus jeune de nos pagayeurs souffre d'une otite, à qui je glisse dans l'oreille une mèche imbibée de glycérine phéniquée (au moins notre pharmacie sert à quelque chose) dont il y a quelques jours j'usais moi-même. Et qu'on ne vienne pas parler de « tire-au-flanc », car ce petit n'en fait pas moins, et très vaillamment, son travail.

Les eaux ont dû baisser sensiblement depuis notre premier passage (au retour de Logone-Birni, nous avons « emprunté » le bras profond du Logone). Deux ou trois fois par heure la baleinière s'enlise ; tous les pagayeurs sautent dans la rivière et halent et poussent durant un long espace. On entend le crissement du métal sur le sable mouillé. Curieux mode de locomotion.

And quench its speed in the slushy sand.

12 mars.

Malgré les efforts des pagayeurs, nous ne pourrons dépasser Ghamsi aujourd'hui. La lettre à Thiébaut, l'administrateur de Kousseri, au sujet du trafic des marks, puis les constants enlisements, nous ont beaucoup retardés. Marc, renonçant peut-être un peu vite à arriver ce même soir à Moosgoum, a relâché sa surveillance, et le capita le mieux capable de diriger l'esquif entre les bancs de sable, est précisément le malade. J'ai dit que je l'avais laissé vomir tout son soûl dans ma baleinière, assuré que j'étais de ne plus avoir à y dormir. Cet arrêt forcé me consterne ; mais rien à faire : nos hommes, malgré leur bonne volonté (et les Massa de Mirebeddine se réjouissaient beaucoup de regagner ce même soir leurs foyers) sont fourbus. La nuit est close ; force est de s'arrêter précisément à l'endroit où nous campions voici quinze jours, près de cet îlot buissonnant hanté d'aigrettes (dont j'ai parlé), au pied d'une colline de coquilles de ces huîtres énormes et informes qu'on récolte sur les berges du fleuve (et dont je n'ai jamais parlé).

Nous gagnons le village afin de nous assurer d'un abri pour nos hommes. On va de case en case ; on déloge quelques vieilles femmes qu'on dédommage. Le capita, très chancelant, doit gagner au bras d'un de ses compagnons la meilleure de ces cases. Il a le regard perdu d'un mourant.

Nous prenons notre repas du soir sur la berge, à la clarté des étoiles et d'un feu qu'on entretient près de nous. Vraiment, ce soir, on se sent quelque peu désemparé. La chaleur m'a passablement éprouvé vers la fin du jour et j'ai un assez fort mal de tête. Mais Zézé nous sert un canard de la chasse d'Outhman, cuit à point, capable de faire oublier tout.

L'aspect et l'odeur de ma baleinière sont tels que j'hésite un instant si je ne vais pas faire dresser mon lit à terre (ajoutons à tout le reste des horreurs ceci : convaincu que nous allions coucher à Mirebeddine, j'ai fait prendre une purge à Dindiki constipé !) ; mais le vent s'élève… Résignons-nous. Du moins prends-je du sonéryl qui me procure un salutaire oubli.

Le capita est mort cette nuit. Vers 3 heures du matin, Gabriel vient nous l'annoncer. Il n'y a plus lieu d'essayer d'une piqûre : le cœur a cessé de battre. Je me doutais bien hier que, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, le peu de sédobrol que nous lui avons fait prendre (en bien faible dose pourtant) risquait de l'endormir à jamais ; mais du moins aura-t-il eu une agonie plus tranquille. Il ne semble pas, d'après ce que dit son frère qui le veillait, avoir beaucoup souffert, et s'être bien rendu compte qu'il trépassait. Une piqûre n'eût fait que l'exciter. On n'eût pu le sauver qu'à grands soins, que nous n'étions pas à même de lui donner.

Au petit matin, nous nous rendons dans la case où repose enfin ce pauvre homme. Quelle misérable existence aura-t-il connue ! Il est là, sur une natte, près d'un petit feu, complètement enveloppé, enlinceulé d'un boubou bleu, que dépassent un peu les pieds nus. Près de lui quatre « Boa » de son village accroupis près du feu. Le soleil se lève comme nous ressortons de la hutte (la porte est si basse qu'il faut beaucoup se courber). Le frère a choisi, non loin du village, un petit emplacement pour la tombe. Kara avait quarante ans environ. C'est le fils aîné d'une nombreuse famille. Il laisse une femme, mais pas d'enfants. Il quitte la vie sans espérance et durant toute sa vie n'a jamais eu l'espoir sans doute de pouvoir gagner plus de 1 F 50 par jour. C'est lui qui aurait mené au Tchad le chasseur anglais Powel Cotton. Il nous avait montré un papier l'attestant.

Les Sara et les Boa achèvent de creuser une fosse. La terre est très dure et l'on n'a comme instruments de travail que

deux petites houes, composées d'une feuille de métal trop mince, ajustée à une branche fourchue, formant angle aigu.

Le cadavre est bientôt apporté par quatre hommes et posé provisoirement près du trou. Il est complètement enveloppé et ficelé dans une toile. On cherche des branches sur lesquelles, paraît-il, doit reposer le corps et qui l'isoleront un peu du contact immédiat de la terre.

Nous quittons Ghamsi vers huit heures. Lecture assidue durant tout le trajet.

Arrivés à Moosgoum, nous descendons pour revoir le village et faire à pied les deux kilomètres qui le séparent du poste de Mirebeddine.

Dans le dénuement d'alentour et après cette longue remontée du Logone, le poste de Mirebeddine nous apparaît comme un havre de grâce. Un nouveau cas de pneumonie s'est déclaré parmi nos pagayeurs. Cette fois du moins nous prenons toutes nos précautions pour tâcher d'enrayer le mal ; mais le pauvre garçon, si vigoureux d'aspect et tout jeune, a une forte fièvre et semble bien gravement atteint. Nous lui posons des ventouses, que Gabriel scarifie, mais elles prennent très mal ; nous recourons aux applications d'iode.

Nous apprenons par le malade que, cette avant-dernière nuit, à Mazéra, si froide – où je me suis relevé pour voir ceux qui s'obstinaient à dormir en plein air – le capita qui vient de mourir s'était senti trop faible et fatigué pour gagner le village (distant de cent mètres à peine) et était resté près d'un feu, à grelotter toute la nuit. Et lui, le nouveau malade, avait pris froid, ne consentant pas à quitter son ami. Il eût été si simple de faire porter le capita jusqu'au village, si seulement nous avions pu savoir ; si seulement il avait parlé. Mais ces pauvres gens attendent la dernière extrémité pour se plaindre. Indifférence, apathie, résignation, accoutumance à la misère, et peut-être la crainte d'une rebuffade, d'être considérés

comme geignants, douillets, ou « tire-au-flanc ». Et l'exemple de ce dévouement amical, si simple, si modeste, et que le pauvre garçon va peut-être payer de sa vie…

Une excellente sieste achève de me remettre d'aplomb. Je ne suis pas plutôt relevé que s'amène le sultan de Mala avec une importante suite. Le sultan est un homme énorme, qui n'entrerait pas dans un fiacre. On frémit à l'idée de lui offrir un siège. Chaises de bord, fauteuil anglais, vont sûrement s'effondrer sous son poids. On est bien soulagé lorsqu'on voit un de ses serviteurs avancer vers lui un meuble robuste à son usage particulier.

Après les premiers compliments, échangés par voie de double interprète, je m'informe de la valeur des marks dans le pays et de leur plus ou moins d'abondance. Ici nous sommes sur le territoire du Tchad. Le mark, nous est-il répondu, circule ainsi que la monnaie jaune, mais n'a pas plus de valeur, et les paiements se font indifféremment en pièces blanches ou en jetons. Mais chez les Fellata (Cameroun) le mark fait prime, lorsqu'ils vont commercer de l'autre côté du fleuve, les Fellata leur réclament dix centimes en plus du jeton jaune, pour un mark. Quel trafic les Fellata doivent faire ! Ce mark, qui vaut ici 1 fr 10, vaut deux francs, à deux jours de marche d'ici.

Désireux de voir si je peux amener un sourire sur les lèvres du sultan, je fais raconter par Adoum la chasse à l'hippopotame, puis le dépeçage de la bête et l'odeur épouvantable de nos baleinières transformées en boucaneries. L'histoire a grand succès. Toute la suite du sultan (quinze personnes) s'associe au rire de celui-ci.

– « C'est à cela, me fait-il dire, qu'on reconnaît que tu es vraiment un grand chef. Jamais un petit chef n'aurait supporté cela pour ses hommes. »

Comme je remarque qu'il tient à la main une chicotte, je

lui fais demander si quelques lanières de peau d'hippopotame pourraient lui plaire. Ma proposition semble lui faire un grand plaisir. Nouveaux rires et protestations amusées de toute sa suite lorsque j'ajoute que je lui propose ceci parce que je suis bien sûr qu'il ne se servira pas de ces chicottes pour frapper ses hommes. Et l'on sort des caissons de la baleinière un énorme pan de peau (que je ne savais pas y être) sur lequel on prélève de quoi satisfaire le sultan.

13 mars.

Indiscrétion des indigènes qu'explique sans doute leur *absence de réserve :* on leur offre une cigarette, ils prennent le paquet, on leur offre un gâteau sur un plat, ils prennent tout le plat.

Nous nous avisons un peu tard de faire vider les baleinières. Des débardeurs disposent tant bien que mal et sans beaucoup d'ordre les bagages sous la véranda : caisses à gauche, cantines à droite, tonnelets au milieu. À la lueur haletante de la bougie dans le photophore au verre plus qu'à demi brisé, l'aspect du poste est très « lendemain de naufrage ».

Le malade va mieux ; sa température a passé, durant la nuit, de 40° à 36° ; mais il est encore loin d'être guéri.

Un courrier vers Lamy emporte une lettre que j'écris pour la Compagnie de l'Ouham et Nana, afin d'annoncer la mort et de régler les affaires de Kara. J'écris également à Coppet pour être sûr que ce règlement soit bien fait. Après quoi, nous décidons de gagner Mala, dans une de nos baleinières. Grande difficulté pour le recrutement des pagayeurs. Le plus grand nombre se défile. Voici comment je m'explique la brusque (et

momentanée) défection de gens si complaisants d'ordinaire. La Compagnie de l'Ouham et Nana a coutume de les payer, non à la journée, mais au voyage. Ils doivent recevoir tant pour le trajet de Lamy à Moosgoum, puis Bangor. Ce que nous leur demandons est du rabiot, dont il ne leur sera pas tenu compte. Quelques mots d'explication eussent pu éviter le retard occasionné par la débandade de ce matin ; mais nous n'avons pu nous aviser de tout cela que plus tard. J'écris à Coppet également à ce sujet, afin que ces pauvres gens ne soient point frustrés ; de plus, quelques matabiches récompenseront les bons vouloirs.

CHAPITRE IV – *Second séjour chez les Massa*[25]

Je revois Mala avec le plaisir le plus vif. C'est bien un des points les plus étonnants de notre voyage, et même un des plus beaux *I ever saw.* Les habitants de Mala sont charmants ; ils semblent sincèrement heureux de nous revoir (il faut dire que nous avions fait pleuvoir sur eux pièces et piécettes).

La gravité des formes, la subtilité des couleurs, rappellent certains Corot d'Italie. (Je songe particulièrement à une vue du Forum.) Ce village l'aurait ravi. Les rapports des tons et des masses, le bleu très tendre du ciel, le gris-rose des murs des maisons, le peu de vert des quelques arbres énormes admirablement étalés sur les places, l'étendue d'eau du Logone vert-gris-bleu, aperçue dans l'effondrement du « carnak »[26], tout concourt au ravissement.

Lumière et chaleur très éprouvantes toutes les après-midi, ces derniers jours. Et le matin, ces jours derniers, le soleil ne sort des limbes que vers dix ou onze heures.

Le soir, la nuit, rampe de feu au loin, sur une immense étendue d'horizon. Et, sur l'horizon qui fait face, de-ci, de-là, de larges meurtrissures rouges dénoncent encore des incendies plus lointains.

14 mars.

En panne. Le soleil est sans rayons ; la terre sans ombres ; la lumière est délicate, une lumière argentée d'Écosse, parfaitement impropre au cinéma. Marc se désespère et je me désole avec lui.

Nos malades vont sensiblement mieux.

Des enfants (un en particulier, protégé de Marc, d'une douzaine d'années, d'une surprenante robustesse, d'admirables proportions, moins faune, malgré la peau de bouc autour des reins, qu'Hercule enfant) m'apportent des piécettes à changer. Le franc fait prime ; du moins, c'est contre des jetons d'un franc qu'ils viennent changer les pièces de deux francs et les piécettes de cinquante centimes. Ils en ont les joues pleines, la bouche servant couramment de porte-monnaie, de tirelire, d'où sont extraites, baignées de salive, les petites économies.

À Mala nous avons réquisitionné dix figurants qui, ainsi que convenu, s'amènent ce matin en pirogue. Mais la lumière est si mauvaise qu'on ne peut faire qu'une répétition. C'est dans la cour du père de Zigla (notre interprète), chef de Mirebeddine, que l'on fait exécuter diverses scènes de la vie courante. Certaines extrêmement réussies. Hercule enfant est admirable lorsqu'il monte, d'échelon en échelon, jusqu'au haut d'un obus. Un peu gênés par la soixantaine de notables et de curieux qui s'empressent dans la cour, autour de nous, font du zèle, donnent de la voix, s'interposent, et surtout crachent de tous côtés. Certains acteurs se montrent insuffisants ; il s'agit de les remplacer, et Marc demande des volontaires, parmi lesquels choisir. On lui amène trente-deux petits garçons et petites filles. Un vrai conseil de révision s'organise sous la véranda, derrière le poste. Il se dégage de tous ces corps nus, enduits d'huile, une odeur de poisson séché, presque intolérable.

Qu'on ne vienne pas dire que la coutume des lèvres percées va se perdant. À la seule exception de la sœur de Zigla, toutes les filles du pays, à peine nubiles, commencent à porter les plateaux. Le père de Zigla se refuse à laisser percer les lèvres de sa fille, mais c'est à la grande désolation de celle-ci qui déclare qu'elle ne pourra trouver à se marier avec des lèvres

« comme celles des garçons » et profitera d'une absence du père pour passer outre la prescription paternelle.

Que ces bandes de pélicans sont belles ! qui, chaque soir, dans le ciel pur, regagnent le banc de sable où ils vont passer la nuit. C'est une très longue ligne ondulant par inflexions molles ; chacun suit l'autre, à distances égales. De minute en minute on voit se déployer sur l'or du couchant une bande nouvelle. Je m'amuse à les dénombrer. J'en compte une fois quatre-vingt-six ; une autre fois, plus de cent.

15 mars.

Lumière un peu meilleure au réveil. Des nimbus se sont formés, aux dépens de ce voile confus qui s'opposait à la lumière.

Très attristés d'apprendre que notre principal malade va de nouveau moins bien ; reprise de fièvre. Hier on le croyait déjà presque guéri.

Tous les malades, ce matin, viennent se réfugier autour de l'unique feu de la cuisine ; ils crachent tant qu'ils peuvent. Ce n'est pas très appétissant. D'autre part, on ne peut les laisser sans feu. Nous parlons d'envoyer nos pagayeurs désœuvrés « faire du bois » dans la brousse ; mais on affirme qu'ils devront aller le chercher à plus de dix kilomètres. Pourtant l'on voit d'assez nombreux arbres dans la campagne environnante ; tabous sans doute. Les indigènes ne brûlent que des gâteaux de bouse sèche, et des tiges de mil.

Je tâche de me remettre à *Faust,* abandonné depuis huit jours pour Milton et Browning.

Le ciel s'est éclairci. Marc peut faire ce soir du bon travail.

Il fait terriblement chaud. Lorsque, après la sieste, on sort, vers trois heures, sur la véranda, lumière, température, qualité spéciale de l'atmosphère, un vertige vous prend, une sorte de brûlure à la nuque, de coup de chaleur. On regarde le thermomètre. Il ne marque que 36°. On songe avec terreur qu'il peut monter jusqu'à 45 (même 49°, disait Coppet). On se dit que, passé 40°, on crèverait. Tant l'air est sec, la reliure souple du *Concise Oxford dictionary*{27} commence à boucler.

Au coucher du soleil, je vais chasser la perdrix, dont Marc, hier soir, m'avait signalé une compagnie dans le voisinage. J'en rapporte deux ; mais c'est Outhman qui les a tuées. J'ai dû lui passer le fusil, n'y voyant plus assez.

Zigla a fort joliment réparé la crosse qu'il avait brisée, l'enveloppant étroitement dans un bracelet de peau de cabri.

Une curieuse espèce de libellule vole devant nos pas, avec une macule noire ou grenat à l'extrémité des ailes de tulle transparent (m'a-t-il semblé, pour autant que j'ai pu les distinguer). Ce qui m'a surpris, c'est de les voir commencer à voler à cette heure vespérale, car je ne pensais pas qu'aucune espèce de libellules fût crépusculaire.

16 mars.

Hier, un peu de rouspétance parmi nos gens. Certains refusent d'aller chercher, à défaut de bois, des tiges de mil pour les feux de nos malades. Il faut aller trop loin. Un des capitas déclare qu'il ne saurait toucher aux boules de mil qu'on nous apporte du village ; les femmes à plateaux qui les ont faites ont bavé dessus et ça le dégoûte. (Je le comprends{28}.) Il préfère piler le mil lui-même et le cuire comme il pourra. Enfin un des pagayeurs voudrait que nous mettions Zézé en mesure et en demeure de lui payer les dix-neuf francs qu'il lui doit encore sur trente-quatre qu'il lui

gagnait hier au jeu. Ce jeu est une sorte de pile ou face, qui se joue avec des petites coquilles. Je ne sais s'il est possible d'y tricher, mais ce pagayeur a, paraît-il, gagné sans cesse. Je me méfie. Pourtant Zézé n'avait qu'à s'arrêter après avoir perdu les 15 francs qu'il avait en poche (qu'il venait de nous demander de lui avancer sur son mois). Le pagayeur lui a prêté, puis a regagné ces 15 francs ; puis 4 francs encore, sur parole. Pourtant le jeu est interdit. Je le leur redis, et qu'à Fort-Lamy on se serait saisi de leurs enjeux, et qu'on les eût foutus en prison. Ils le savent. J'interdis désormais à nos pagayeurs de jouer avec nos boys. (Adoum, échaudé déjà, se retient.) Que Zézé donne cent sous encore, que je prélève de nouveau sur son mois, et que l'autre, qui n'a déjà que trop gagné, se tienne pour satisfait. L'incident se prolonge encore quelque temps ; le pagayeur nous sert une comédie de larmes, refuse de prendre le billet, etc.…

Un des traits dominants du caractère de l'indigène est son absence de « réserve ». Le peu qu'il a, il le dépense aussitôt, le boit, le mange ou le joue{29}. Lorsque je parlais au Gouverneur Lamblin de la possibilité d'introduire des caisses d'épargne dans sa colonie : « C'est, me disait-il, ou ce serait, un des premiers et des plus importants progrès auxquels je songe ; mais je crains que les indigènes ne soient pas encore mûrs pour m'aider à le réaliser. » Le mieux serait sans doute de leur permettre des achats, qui ne soient pas de simples dépenses.

Ce matin, le temps est splendide. Marc se donne beaucoup de mal pour obtenir un lever d'indigènes, une sortie de vaches, de chèvres ; mais l'un tire à hue, l'autre à dia ; et lorsque cela commence à marcher, le soleil est déjà trop haut ; les ombres sont trop courtes ; la lumière trop chaude ; l'atmosphère du premier matin n'y est plus.

Somme toute il me paraît que ce qu'il y aura de mieux dans ces vues prises (et sans doute il y aura de l'excellent), sera

plutôt obtenu par un heureux hasard ; des gestes, des attitudes sur lesquels précisément l'on ne comptait pas. Ce dont on convenait par avance restera, je le crains, un peu figé, retenu, factice. Il me semble que j'eusse procédé différemment, renonçant aux tableaux, aux scènes, mais gardant l'appareil tout prêt, et me contentant de prendre, par surprise et sans qu'ils s'en doutent, les indigènes occupés à leurs travaux ou à leurs jeux ; car toute la grâce est perdue de ce qu'on prétend leur faire refaire. Le plus souvent, c'est après que Marc a cessé de tourner, immédiatement après parfois, que le geste naïf, exquis, ininventable, irrefaisable est donné. On dit à cette mère d'abreuver son enfant ; elle le fait tant bien que mal ; on lui dit de pencher plus à droite ou plus à gauche la calebasse qu'elle incline vers la soif de l'enfant. Puis, sitôt après, je la vois, posant à terre la calebasse, prendre une poignée d'eau qui ruisselle par le pouce tendu en manière de tétine jusqu'à la bouche du poupon. C'est charmant ; un geste inconnu, je crois, de nos mères françaises, si paysannes qu'elles soient. Mais hélas ! Marc ne tournait plus. On veut le réobtenir. Mais l'enfant n'a plus soif ; il pleure, se rebiffe… Le poing de la femme vient devant la figure du mioche ; on ne comprend plus ; on ne s'explique plus le geste ; rien n'y est plus. Ah ! que n'a-t-il su saisir tout cela par surprise ! Tout ce que l'on dicte est contraint.

Je viens de trouver mon petit Dindiki, mentionné dans l'excellent livre de Cuthbert Christy : *Big Game and Pigmies,* p. 240.

« The Potto is very slow and deliberate in his movements. »

Le *deliberate* est parfait. « He is comparatively rare. »

Ai-je dit que le messager que j'avais envoyé de Fort-Archambault à Carnot avec mission de m'en rapporter un couple, était revenu bredouille.

Je lis ceci, dans le même livre, p. 281 :

« In Africa the forest natives are full of little items of observation that delight the field naturalist. »

Ceci m'encourage à tenir pour exact ce que les indigènes me disaient de Dindiki, concernant son habitude d'étrangler des singes, souvent beaucoup plus grands que lui ; ce qui s'explique, car les singes dorment aux heures où Dindiki vadrouille. Son étreinte est puissante et rien ne peut le faire lâcher prise. Le singe, surpris par-derrière et saisi par le cou, sur la branche où Dindiki s'aventure, est incapable de se défendre sans doute… Curieux de savoir si Dindiki suce leur sang ?…

Cette après-midi, tandis que Marc travaille dans la cour du chef de Mirebeddine, père de Zigla, un messager vient de Mala nous apprendre la mort du père d'un des interprètes, après six jours de maladie. Cette triste nouvelle entraîne le départ de l'interprète et de quelques autres figurants. Les renseignements pris sur la nature de la maladie ne permettent aucun doute : c'est la fièvre récurrente. Pourquoi ne nous ont-ils pas avertis, à notre passage à Mala ? L'infirmier eût fait au malade une piqûre qui fort probablement l'eût sauvé.

Nous apprenons d'autre part que la récurrente fait de grands ravages à Maroua. Je ne crois guère possible pourtant de modifier notre itinéraire.

Il me semble parfois qu'un gouffre plein de flammes me sépare de M., une géhenne, que je désespère de jamais franchir.

17 mars.

Hier, à la nuit tombée, les sons d'un tam-tam, à quelque 100 mètres du poste. Je m'y rends, tandis que, dans une

chambre noire improvisée, Marc remplit à neuf ses magasins. La lune à son premier quartier éclaire à peine, mais la terre battue du petit sentier que je suis luit faiblement entre les mottes d'un futur champ de mil.

La curiosité qui m'attire là-bas n'est pas bien forte. Si même le photophore éclairait mieux, je resterais à lire ; mais son verre est brisé et la flamme de la bougie s'affole au moindre souffle. Je m'invente un devoir professionnel d'observateur…

À présent, chacun me connaît dans le village et le tam-tam ne s'interrompt point à mon approche. Quelques enfants s'empressent vers moi ; mais il fait si sombre que je ne reconnais personne. C'est tout au plus si je puis distinguer dans la nuit le groupe des danseurs noirs. Ils ne sont qu'une quarantaine, qui chantent assez mal et se trémoussent un peu confusément, au son d'un unique tambour. Un petit tam-tam de famille. Se peut-il que cette médiocre excitation suffise à provoquer les spasmes, la frénésie, la crise de cinq personnes, durant le court temps que je suis demeuré spectateur ? Ah ! le triste, le hideux spectacle. Un tout jeune et frêle corps (au luisant des perles de ceinture je reconnais une fillette), se roule dans la poussière, avec des gémissements, une plainte d'animal blessé. Elle halète ; les jambes sont agitées de frémissements convulsifs ; puis, plus rien. On m'explique que c'est « le diable » qui l'agite. Je me penche sur elle ; on ne distingue même plus le léger soulèvement d'une poitrine qui respire. Le corps semble déshabité. Le démon l'a quitté. Un vieux s'agenouille auprès d'elle et l'exorcise. Un long temps s'écoule ; puis la fillette se relève ; elle semble sortir d'un songe. Mais bientôt la danse, qui ne s'est pas interrompue, la reprend ; et deux fois encore, dans l'espace d'une demi-heure, je la vois retomber à terre. C'est un démon tenace, décidément, et qui ne veut pas lâcher prise. D'autres démons agitent et malmènent d'autres femmes tout auprès. Une vieille s'échappe de la danse générale ; elle recule par petits bonds en arrière, au grand amusement des spectateurs qui l'excitent à

grands cris. La vieille tombe enfin, se tord sur le sol. Plus loin, c’en est une autre ; une autre encore. Puis un homme. On dirait qu’ils y mettent une sorte de complaisance, que cet état de transe est celui qu’ils souhaitent d’obtenir et qu’ils s’efforcent de provoquer. La danse n’a donc ici (et n’avait à Mala) nullement le caractère qu’elle avait ailleurs. Cela semble un exercice hygiénique, anti-démoniaque. Mais quoi ? Ces gens sont-ils tous des malades ? ou deviennent-ils épileptiques ou hystériques par persuasion ? La croyance au diable, ainsi que la croyance en Dieu, suffit-elle à déterminer sa présence ? Cette croyance semble jouer un grand rôle dans l’existence des Massa. De-ci, de-là, tantôt dans la campagne, tantôt aux abords d’un village, ou dans le village même, au pied d’un arbre, n’importe où, l’on s’étonne d’une petite éminence de terre le plus souvent peinte en blanc, de la taille et de la forme d’une ruche. On s’informe. – « C’est le diable », vous est-il répondu. Et je n’ai pu parvenir à comprendre s’ils pensaient qu’Eblis fût enclos là-dedans, si c’était là un autel propitiatoire, un piège à diable, un repoussoir ou pare-diable… Toujours est-il que, voit-on ces petits monuments, diable il y a.

Il ne m’a point paru que cette croyance en un pouvoir malfaisant soit balancée, dans l’esprit de ces pauvres gens, par la croyance en quelque pouvoir tutélaire. Le mieux qu’ils puissent espérer, c’est l’absence d’inimitié… Mais je puis faire erreur. Il est à peu près impossible, à celui qui ne parle point la langue et ne fait guère que passer, de pénétrer bien avant dans la psychologie d’un peuple, malgré la gentillesse et l’ouverture (je veux dire : la disposition à l’accueil) de celui-ci. Il m’a paru qu’hier soir ils ne me voyaient pas d’un très bon œil assister à la célébration de ces sortes de mystères. Je ne m’étais pas plus tôt écarté de la danse que les cris redoublaient, comme si la danse eût été quelque peu contrainte et la frénésie retenue par ma présence. De plus, à trois reprises, tandis que je m’attardais auprès d’eux, j’ai reçu un projectile. Ce n’était qu’une petite motte de terre, lancée

contre moi d'une main si molle que d'abord je pus m'y tromper ; je crus avoir été frappé au ventre, involontairement, par le bras d'un danseur en délire ; mais non ; le second projectile, cinq minutes plus tard, me fit comprendre le premier. Le troisième, que je reçus dans le dos, me fit presque mal. Je ne me retournai pas aussitôt, préférant ne pas marquer le coup, et je ne pus savoir d'où il venait. L'affabilité de ces jours derniers, d'autre part, était si grande, que Marc, à qui je racontai le fait, me dit que j'avais dû me tromper, que cette motte de terre jetée ne signifiait sans doute rien d'hostile ; qu'il fallait y voir peut-être même, au contraire, une provocation, un appel… Pour moi je n'y pus entendre autre chose, sans aucune intention de me blesser, désobliger ou nuire, qu'un anonyme et discret : « Va-t'en. » Je ne partis pourtant pas aussitôt, ce qui me permit d'assister aux trois dernières crises. Il m'est désagréable de céder la place. Je me dis bien, ensuite, qu'il n'était peut-être pas très prudent d'être venu seul, et de repartir, seul, en plein champ, dans la nuit. Dès l'instant que le diable s'en mêle, il n'y a plus de gentillesse qui tienne. On peut tout craindre… Je devrais peut-être avoir peur ; je n'y parviens pas. Deux robustes gaillards emboîtent le pas à ma suite. Le mieux, c'est de faire camarade. Je leur tends la main et marche quelque temps en gardant leurs mains dans les miennes. Si vous avez affaire aux diables, le mieux est de les apprivoiser. Massis sait que je m'y entends à merveille.

Longue conversation avec Adoum, truchement obligé, qui à son tour fait parler Zigla. Tout confirme ce que j'avançais plus haut. Les indigènes d'ici croient au diable, aux diables – et ne croient qu'à eux. Aucune autre puissance surnaturelle n'aide l'homme à se défendre d'eux. Tout au plus peut-on dire que certains objets, certains gestes, ont la propriété d'effrayer le diable et de traverser son mauvais vouloir ; mais cette propriété bienfaisante n'est empruntée à aucun principe suprême. Rien non plus qui puisse incliner la conduite de l'homme, dont toute la sagesse consiste à connaître ce qui peut

nuire et ce qui peut préserver.

De même, après la mort, il n'y a rien. « Après qu'un homme est mort » – me redit Adoum, qui lui est musulman et compte bien aller en paradis – « chez eux c'est comme après que le vent a passé ».

Je voudrais savoir dans quels cas leurs morts ne sont pas ensevelis, mais simplement jetés dans la rivière ?

Matinée extrêmement fatigante, à cause de la chaleur excessive, toute employée aux prises de vues.

Désireux d'éclairer l'intérieur d'une de ces cases si curieuses, pour permettre la photographie, nous achetons 50 francs la permission de la défoncer. Trois travailleurs s'y mettent, qui grimpent en douze enjambées au sommet de l'obus – avec deux machettes et un pilon. En peu de temps la paroi cède ; l'édifice est découronné. Un flot de lumière envahit l'intérieur, où Marc, lorsque la poussière est un peu retombée, fait travailler ses interprètes.

Retour au poste vers une heure p. m., crevés de chaleur ; 38° à l'endroit le plus obscur et le plus aéré de la véranda. La lumière est glorieuse, étourdissante, formidable.

Vers 3 heures, après la sieste, nous gagnons Mala en baleinière, avec Adoum, Zigla, Gabriel l'infirmier, son aide et cinq figurants de notre troupe, sans compter douze pagayeurs et un capita. Les figurants, qui, dans la baleinière, se couchent à nos pieds, répandent un parfum d'huile de poisson sec, à faire presque regretter celui de la viande d'hippopotame.

Sous l'éclatante lumière du soir, Mala me paraît encore plus charmant, plus splendide. Mais Gabriel, l'infirmier, qui fait un tour dans le village, revient consterné par le nombre des maladies : pneumonies, tuberculose et fièvre récurrente. Il nous déconseille vivement de coucher à Mala demain soir, ainsi que nous en avions l'intention. Même il n'est pas prudent

de s’attarder dans ce village. C’est pourtant là que nous voudrions travailler. Mala est incomparablement plus beau qu’aucun autre village Massa de notre connaissance.

Au retour, un heureux coup de fusil me réconcilie avec moi-même. D’une seule cartouche de « deux », j’abats quatre canards que j’ai la chance de pouvoir prendre de revers, je veux dire : à rebrousse-plumes, de ces gros canards aux ailes verdorées, au bec noir, casqué d’une protubérance. Je dis « abats », mais, comme presque toujours, lorsqu’un des pagayeurs s’approche pour les prendre, on s’aperçoit qu’ils ne sont pas tout à fait morts. Ils plongent au fond de l’eau et l’on ne les voit plus reparaître que très loin ou pas du tout. Ou bien ils s’enfuient à tire-d’aile, bien que blessés, et pour mourir se cachent dans des roseaux, dans des herbes. Mes pagayeurs, lancés à leur poursuite, ne peuvent m’en rapporter que trois.

Un peu plus loin, rencontre de deux cadavres (dont un déjà signalé à l’aller). – Noyés ? non pas. Des morts qu’on a jetés dans le fleuve, avec tout leur « bagage », enveloppés dans des feuilles de rônier.

Je descends sur la rive et achève la route à pied, heureux de marcher un peu, et surtout de me soustraire à l’odeur affreuse de la baleinière.

18 mars.

Quinine et rhoféine. Nuit assez bonne. Je craignais une fâcheuse suite à l’excessif éblouissement d’hier. L’air, ce matin, paraît caressant et frais, exquis à respirer. Nous quittons le poste de Mirebeddine vers 8 heures.

« En forêt ou en brousse, j’ai pu connaître par expérience que les jours ne sont pas assez longs pour étudier, ou seulement porter attention au quart du spectacle qui passe

devant le voyageur comme une vision cinématographique. L'on s'attache à un sujet ; on laisse échapper le reste, comptant sur une occasion future, qui, hélas ! ne s'offre jamais plus. » (Christy, p. 44.)

Je note dans Christy les passages *worth translating,* croissance des ficus (pp. 29 et 30) – décroissance de la forêt primitive (pp. 30 et 31).

Très médiocre séance de travail à Mala, cet après-midi. Rien de ce qu'on a commandé n'est prêt. Les gens fichent le camp lorsqu'on a besoin d'eux ; les ordres sont mal compris ou exécutés de travers. Le soleil est tapant. Nous avions, vers 2 heures, 41° sous la véranda. Mais, dès 4 heures, la lumière faiblit, pâlit, le soleil se voile, et nous voici forcés de remettre à demain la suite de la séance.

À mi-route, au retour, sur la rive camerounienne, des cavaliers qui manifestement nous attendent. Nous voguons vers eux. Ce sont des envoyés du chef de canton qui guettent notre retour à Pouss et nous font savoir que leur maître nous attend au poste. Effectivement, nous voyons, de loin déjà, sur la rive – sous un immense dais, une gigantesque ombrelle pareille à la tente déployée au-dessus d'un manège de chevaux de bois, où le vert, le jaune et le rouge alternent – un homme formidablement grand et gros, environné d'une nombreuse escorte. Tandis que nous descendons de baleinière, il se lève et s'avance vers nous. Puis, après les premières salutations à l'orientale, il nous fait signe de passer devant, et nous le précédons dans le poste ; des sièges sont apportés sous la véranda ; heureusement il a sa chaise à lui, ainsi que le sultan de l'autre rive. Aucun de nos fauteuils n'eût résisté.

Soixante familiers ou « clients » et serviteurs envahissent avec lui notre véranda, forment cercle autour de nous, assis à terre ou penchés au revers de la balustrade. C'est beau et étouffant. – « Qui sont ces gens, demandons-nous, et que font-ils ? – Ils ne font rien ; ce sont des clients du sultan, qui vivent

près de lui, venant souvent de très loin dès qu'ils sont assurés de trouver à sa cour abri, nourriture et le reste. » Il semble que chaque grand chef ait ainsi, dans ce pays, nombre de parasites-partisans qui paient en encens les privilèges et les faveurs qu'il dispense et le préservent d'un contact trop direct avec le bas peuple. Ceci reste vrai je pense pour toutes les cours, qui, dans ce modèle réduit, paraît d'une manière flagrante et exemplaire. Un souverain non entouré, chose insouhaitable, impossible. Le courtisan vaut ce que vaut le souverain.

X. va de nouveau très mal. Il se plaint de violentes douleurs de tête ; et de nouveau sa température monte. Ce répit de deux jours nous a trompés. Gabriel parle de le renvoyer à Logone-Birni. Je crains qu'il ne soit pas en état de supporter ces trois jours de pirogue ; avec qui ? soigné comment ? nourri comment ? couchant où ? Mais le laisser ici, sans aide, sans soins ?… Cette presque impossibilité où je me trouve de sauver ce pauvre homme me révolte, m'indigne, m'exaspère. Je fais revenir Gabriel, après avoir été voir le malade – et cause longuement avec lui. Il m'affirme que le sultan d'ici (celui dont nous venons de recevoir la visite) est très bon (on l'aurait proposé pour « la médaille » ! ?) et qu'il ne sera pas embarrassé pour trouver un garde qui accompagne jusqu'à Logone-Birni le malade et prenne constamment soin de lui.

Pouss 19 mars.

Nous gagnons Mala en baleinière, de bonne heure. Mais, comme je le prévoyais hier, la lumière est pâle, le ciel voilé. Très bon travail néanmoins, au début. Puis peu à peu cela se gâte. Certains des figurants choisis par nous se découvrent

stupides dès qu'on les sort de leur routine et font les éperdus. J'en reviens à ce que j'écrivais hier : Tout ce que l'on dicte et *veut* obtenir est contraint. Mieux eût valu, souvent, cueillir les heureux apports du hasard. Mais alors il faudrait disposer de plus de temps, et renoncer à tout enchaînement, toute suite.

Un petit crocodile vivant, qu'on nous apportait ce matin et que nous eussions voulu montrer dans le film, fait le mort et semble une loque. Le poisson vif, qu'on est censé voir prendre, crève dans la pirogue-réservoir malgré de constants renouvellements d'eau. La chaleur devient accablante.

Une grande complication vient de la double traduction du moindre ordre. Et l'on est rarement sûr que cet ordre soit bien compris déjà par le premier traducteur Adoum, qui redit en arabe à Zigla ce que Zigla redit en massa. L'ordre arrive à destination, complètement dénaturé. Adoum traduit toujours – et c'est souvent on ne sait quoi – car il comprend parfois tout de travers, mais ne reste jamais à court. Et parfois l'on est stupéfait, tout au contraire du Bourgeois Gentilhomme, de voir un ordre bref devenir une très longue phrase, tout un discours.

43° sous la véranda, 40° dans les pièces. Il en faisait bien 45° dans les cours du village de Mala, où nous avons travaillé cet après-midi. J'ai pensé me trouver mal. Je ne suis pas assuré que le résultat récompense notre dévouement.

Nous décidons de partir, si possible demain matin, et non l'après-midi comme convenu d'abord. On fait prévenir le *lamido*{30}. En vain je cherche à acheter une couverture pour notre malade, que nous envoyons à Logone-Birni en pirogue. Heureusement les nuits sont plus chaudes ; il va mieux et je donne au garde, chargé de l'accompagner et de le soigner en route, de quoi subvenir à ses besoins.

Que ces départs sont compliqués ! paiement des boules au chef de poste, certificats aux gardes, matabiches aux

pagayeurs. Il en est quelques-uns que je quitte avec un réel regret. Boïbossoum en particulier, le plus jeune d'entre eux, qui voudrait bien nous suivre et sourit très tristement en nous disant adieu. Qu'on ne croie pas que je m'aveugle : parmi nos gens nous avons eu quelques crapules – et même je tiens pour un farceur le charmant et très intelligent Zigla qui nous servait d'interprète. Je ne lui en veux pas beaucoup de nous avoir chipé celui des trois gros canards que je destinais à nos boys, mais bien d'avoir, sitôt ensuite, nié le fait. N'importe ; à quelques exceptions près, je dis qu'on chercherait longtemps, qu'on chercherait en vain, une équipe de quarante hommes, d'Angleterre, de France, d'Allemagne ou d'Italie, de contact aussi souriant, aussi aimable, aussi confiant.

Nous allons devoir quitter le pays sans avoir pu voir certain sorcier dont on nous parle, que nous tâchons de faire venir du village voisin où il habite présentement. Plusieurs ont vu ce magicien couper en deux d'un coup de sabre un poulet vif ; ont vu, de leurs yeux vu, les deux moitiés de poulet gisant à terre, se ranimer soudain lorsque le magicien jette un peu d'eau dessus, se rassembler, se recoudre, et le poulet reformé s'en aller picorer plus loin. Mais ceci n'est rien. Sur la place publique, on l'a vu froisser entre ses mains des feuilles d'arbre, les déchirer, en jeter les débris sur le sol, et, de ces débris, former, sous les regards d'une nombreuse assistance, d'authentiques petits enfants vivants, filles ou garçons, à volonté de spectateur. Nous promettons la forte somme pour assister à ce miracle. Mais sans doute le sorcier se défie de nous, craint d'éventer ses trucs et de compromettre son prestige. Nous devons nous contenter du récit de ses tours.

CHAPITRE V – *À travers la brousse. – Maroua, départ d'Adoum*

20 mars.

Nuit courte. Nous n'avons pas achevé hier soir l'emballage. On n'imagine pas ce que c'est gênant de ne plus avoir de luminaires. Levés dès que le ciel pâlit.

Quatre-vingts porteurs – quatre chevaux.

Traversée d'une immense lande complètement vide. Des grues royales, isolées, ou par petits groupes, ou par nombreuses compagnies (très Pontigny). Quelques rôniers, de-ci de-là, durant les premiers kilomètres. Le sultan va être décoré pour les avoir fait planter, paraît-il. Il aurait pu en planter davantage. Espèce beaucoup moins belle que celle de Bangassou. Quelques-uns ont le tronc percé de trous : rats de palmiers, je suppose. Une grosse araignée a tissé sa toile en travers de la route ; incompréhensible ; on ne voit à cette toile, pourtant verticale et tendue, aucun support.

Arrêt à 14 kilomètres environ. Quelques arbres isolés, sur un sol calciné (genre poterie, terre cuite). Il est 11 heures environ. Le soleil tape. Arrêt à l'ombre du plus grand de ces arbres. Le vent qui passe rôtit la peau. C'est une curieuse tresse de vents alternés, mêlés ; l'un qui sans doute vient du fleuve, à 37°, paraît frais ; l'autre, souffle de fournaise, haleine de l'enfer. Quelque objet que ce soit que l'on touche, sinon mouillé, est plus chaud que la main.

Oublié de parler hier de cette trombe parfaite, au-dessus du village de Mala, au retour de Pouss ; une colonne de vapeur

ou de sable, égale, semblable à un gigantesque fût de rônier, complètement verticale, sans renflure ni défaut du sol au ciel. Elle ne s'est défaite que très lentement, après avoir duré dix minutes peut-être (sûrement plus de cinq).

La seconde partie de la journée a été des plus éprouvantes. La plus fatigante de tout notre voyage, je crois bien. Le ciel s'est couvert, chargé de je ne sais quoi, qu'on savait, hélas ! ne pouvoir être de la pluie. À cheval, dans cette vaste plaine sans attrait, sans sourires, complètement calcinée ; couverte d'une herbe sèche et peu haute, d'un vilain jaune sale, qui laisse presque préférer les grands espaces où l'incendie a tout carbonisé.

Le poste de Guirebedic est furieusement loin. On n'arrivera jamais. Excédé, on descend de cheval, espérant un peu de repos dans la marche. On est recru.

Ce soir, après trois heures de repos, d'ombre, de nuit, il me semble que je n'ai pas encore éliminé l'excès de soleil. Je me sens semblable à ces espaliers, qui restent emplis d'ardeur encore longtemps après que le soleil a disparu. Complètement déshydraté en arrivant et sans plus de salive qu'une sorte de bave amère, j'ai bu depuis trois heures une quantité de liquide capable de noyer une Brinvilliers. Chose étrange, on accepte de ne plus boire frais ; on accepte une eau presque tiède ; par bonheur, aujourd'hui celle qu'on a fait bouillir en partant n'a pas l'affreux goût de caïman qu'avait l'eau du fleuve ces derniers jours.

Les fils du sultan absent se montrent d'une grande complaisance. Encore aucune prise de contact avec nos nouveaux porteurs. Les quelques sourires que nous leur adressons restent sans échos. Comme ils n'ont pu avoir de communication avec les pagayeurs que nous avons congédiés, nous ne pouvons bénéficier de la réputation de gentillesse qu'ils n'eussent pas manqué de nous faire. Tout est à recommencer.

Les cases en obus, si belles, ont disparu ; on demande

pourquoi, au premier village, encore Massa, qui n'offre plus que de vilaines cases à toit de chaume. La terre, ici, est mêlée à trop de sable ; une case en obus s'effondrerait dès les premières pluies.

Gingleï, 21 mars.

Couchés en plein air dans la vaste cour du bordj. Départ à 5 heures. Trop tard, hélas ! Grande route d'auto, large comme la route royale de Versailles. À quoi bon ? – Confection d'un tipoye avec la grande chaise longue de Coppet. Curieuse nouvelle espèce de termitières, s'achevant, à 50 centimètres du sol (environ) par une série d'ouvertures de tuyaux, évasés en forme de tromblons, où les termites travaillent *à découvert*. N'ont-ils donc pas à craindre les fourmis ? Ou de quel autre moyen de défense disposent ces termites de mœurs si différentes ? – Que je voudrais pouvoir les observer longuement !

Il n'a pas fait trop chaud d'abord ; guère plus de 35° ; mais 43° au gîte d'étape de Gingleï, tandis que j'écris ceci. On crève. Et quelle lumière ! Elle poignarde les yeux.

Nombreuses rencontres de charmantes petites biches, par groupes de deux, trois ou quatre. Guère plus farouches que des chèvres. Couleur café au lait, ventre crème. Sur chaque côté, large bande transversale couleur chocolat.

Rareté de l'eau. Des puits près des villages, pour les besoins domestiques. Des points d'eau où l'on mène abreuver les troupeaux. Une pauvre vieille femme défend un de ces réservoirs précaires, toute seule, contre la soif de nos porteurs.

Hier, deux passages de fausses rivières ; petits remblais à l'entour pour empêcher ou détourner l'inondation.

Un très beau mimosa, à fleurs blanches.

Arbre à saucisses ; bignoniée (?) ; larges fleurs ou grappes violacées.

Une gourde dans les fontes de ma selle. Dans la gourde du thé tiède. Il n'y en a qu'une gorgée, et je l'avale de travers…

Celui qui supporte le moins bien la chaleur, c'est mon petit Dindiki, habitué à la moiteur constante de la forêt équatoriale. Il halète, ne sait où ni comment se tenir ; ne mange plus. Purgations et lavements restent sans effets. Certainement, dans la forêt, il savait quelles écorces ronger, quels fruits grignoter, etc.… Je dispose autour de sa cage une serviette mouillée, couronnée d'une ruisselante éponge. Mais il s'impatiente, s'échappe et va se nicher à l'endroit le plus haut, et, partant, le plus chaud du toit pointu de la case où nous venons de déjeuner ; d'où il fait pleuvoir des brindilles, de la paille, un tas de débris poussiéreux.

Gingleï ; important et hideux village, agglomération hasardeuse de pagnotes sordides et délabrées. De-ci de-là, dans la campagne avoisinante, d'assez beaux arbres – certains à feuilles persistantes – s'élevant d'une brousse monotone, mais assez boisée. Un hiver torride{31}.

Quand nous voulons repartir, Outhman grimpe à la poutre centrale de la case, pour se ressaisir de Dindiki, que nous avions vu s'élever petit à petit à travers l'embroussaillement des solives, des brindilles et du paillis. Outhman ne redescend de là-haut qu'une pauvre petite masse molle et flétrie. Sans doute, comme dans sa forêt natale, avait-il pensé trouver plus d'air et de fraîcheur en montant (il devait faire là-haut plus de 50°) ; peut-être aussi quelque scorpion, quelque araignée l'avait-elle piqué ?… Je m'étais attaché à ce petit animal comme à pas un chien ; compagnon constant. Le cœur bat encore faiblement. Les pattes et le museau sont brûlants. Je le

prends sur mes genoux et, comme l'on fait aux noyés… respiration artificielle et frictions – tout en humectant son poil. Au bout d'une heure j'ai la joie de le voir recommencer à respirer très faiblement. Marc m'aidait. Nous avons fait courir Adoum après les porteurs déjà repartis, pour rattraper la cantine 4 où se trouvait la pharmacie. Gabriel a injecté trois gouttes de caféine. Nous ne sommes repartis qu'après que Dindiki s'est un peu ranimé. Il a vomi. J'ai repris espoir. Je l'ai nettoyé, couché dans un casque et pris avec moi dans le tipoye.

Étrange tipoye, improvisé en attachant une grande chaise longue sur deux longues traverses que quatre énormes porteurs ont hissé sur leurs têtes. J'étais suspendu à plus de deux mètres du sol. Nous n'arrivons qu'à la tombée du jour au campement.

Le sultan est venu à notre rencontre, avec musique et une douzaine de cavaliers. Selon l'usage, ils foncent sur vous, sagaies et fusils dirigés vers vous à bras tendus comme pour une attaque, soulevant une poussière effroyable. Le vieux sultan, extrêmement sympathique, fait tuer un bœuf pour nos porteurs, que ceux-ci dépècent et cuisent aussitôt devant de grands feux. Nous dressons nos lits en plein air, près d'un arbre gigantesque au milieu de la cour du poste. Dindiki boit un peu de thé. Pour la première fois j'ai traité d'imbécile Zézé, à qui je demande de faire cuire des pruneaux pour Dindiki, et qui deux fois de suite les rate absurdement.

L'eau du poste a la couleur du café-crème ; mais pas le goût hélas ! Nous dormons deux ou trois heures, puis donnons le signal du départ.

La demi-lune n'est pas encore couchée, il s'en fallait d'une heure ; il devait être une ou deux heures du matin. (À minuit – 28° – sentiment d'exquise fraîcheur.)

23 mars.

Prodigieuse marche de nuit ; d'abord à travers le village de Bogo, qui paraît immense ; puis dans une indistincte plaine ; je ne regarde que le ciel, fixé sur ma chaise longue, et si secoué que je confie Dindiki encagé au marmiton. Marc, avec tous les autres, est parti de l'avant, emporté sur un cheval fougueux. Je ne le retrouve qu'à la première étape, un peu avant le lever du jour, à Balasa – dernière halte avant Maroua. Nous avions fait avertir le chef de circonscription, Marc Chadourne, qui a la gentillesse d'envoyer à notre rencontre sa « charrette anglaise » chargée de légumes pour notre déjeuner, car il ne nous attendait que plus tard. Nous montons dans la voiture et laissons galoper tout son soûl le petit cheval qui la traîne. Nous voici devant les murs de la ville. Il faut laisser le temps au lamido d'organiser la réception traditionnelle. Tant que je n'aurai pas vu celle de Réï Bouba je n'imaginerai rien de mieux. Une trentaine de cavaliers. Beauté des selles et des costumes. Mais nous sommes si joyeux d'arriver enfin, que nous regardons à peine. Il n'est pas encore 9 heures. Chadourne nous prépare un breakfast monstre – café au lait, œufs, confiture, papaye, bananes – suivi d'une sieste profonde.

Nous avons installé Dindiki près d'une serviette mouillée, au haut d'un petit buffet triangulaire, sous une énorme calebasse, dans l'endroit le plus frais de la maison – où il ne fait que 37°.

Maroua.

Terrible chaleur depuis trois jours. Curieuse épidémie incompréhensible. Ce n'est pas la fièvre récurrente, et le traitement préconisé pour celle-ci reste sans effet. Des gens,

des femmes surtout, tombent, pris d'un mal subit et succombent presque aussitôt. Cela dure depuis un mois et semble à présent décroître ; mais le nombre des décès a été formidable. Je n'ose donner les chiffres.

24 mars.

Nous étions montés au poste sans nous retourner. Ce n'est qu'un peu plus tard que, débouchant sur la terrasse, ou du moins sur la véranda qui entoure la maison, nous avons découvert l'immense pays qui se déployait devant nous. Chadourne a fait aménager le poste avec mieux que du goût ; avec intelligence ; une entente parfaite de ce qui convient au pays. La grande pièce centrale, aux murs terre de Sienne, le plafond en nattes maïs, encadrées largement, et coupées, à l'endroit qu'occuperaient les solives, de nattes semblables couleur caroubier. Sur un des murs, une sorte de tapis-natte de Reï Bouba en mosaïque de joncs, noir, ocre et blanc. Sur le mur en face, formant coin, une bibliothèque ou du moins un rayon de livres, et, au-dessus, des objets de vannerie et sparterie indigènes ; puis une autre natte, plus sombre, de Reï Bouba également. La proportion et la couleur de tout cela, des grands divans de jonc, des quelques meubles, sont parfaites. Deux grandes portes-volets et quatre larges baies se font face. Toutes soigneusement closes pour ne pas laisser entrer la géhenne enflammée du dehors. Mais, quand le soleil baisse, on ouvre tout. La galerie circulaire autour de la maison (sur trois côtés du moins) est bordée de grandes et belles ogives ; on dirait une galerie de cloître ; les murs et les piliers sont passés au lait de chaux. Chadourne a fait abattre les balustrades, ce qui permet au regard de plonger aussitôt jusqu'au fleuve, suivant le dévalement abrupt et rocheux. Le fleuve ? Le lit du fleuve. Un large fleuve de sable d'or, qui contourne les roches du poste. L'agglomération des cases indigènes entre le fleuve

et la montagne, repoussée par les roches du poste, franchit le fleuve d'or, puis le refranchit à nouveau, pour reparaître beaucoup plus loin. Le poste lui-même est dominé par une montagne pelée, de couleur cendreuse, très belle. De loin en loin, d'autres impatiences du sol ; brusques sursauts dans la plaine immense. Un des paysages les plus nobles qui se puissent voir ; l'un des plus éloquents, des plus désolés.

25 mars.

Hier je me suis efforcé bien absurdement de décrire ce paysage. Rien ne donne une idée des proportions. La montagne au-dessus du poste doit être de la hauteur de l'Esterel. La colline du poste est très peu haute ; pas même le premier étage de la tour Eiffel ; mais l'étendue qu'elle domine est immense.

Il fait chaud. On ne peut penser à rien d'autre… et qu'à partir.

Pour gagner du temps, nous renonçons à la course en montagne que Chadourne nous proposait. Tout ce qui reste de faculté, de puissance, reste tendu vers le retour.

Dindiki ne prend aucune nourriture. Je m'étonne qu'il puisse vivre encore.

Nous dormons en plein air, sur la terrasse. La température, après minuit, baisse un peu et devient exquise. On sent qu'au-dessous de 30° on prendrait froid. Les draps sur lesquels on s'étend paraissent brûlants comme si l'on venait de les bassiner. Tout ce qu'on touche, les vêtements, le linge, les coussins sur lesquels on s'assied, sur lesquels on pose sa tête,

tout est chaud. Chadourne, fort éprouvé lui-même par la chaleur, ne se soutient depuis quelque temps que grâce à des piqûres de cacodylate.

Je relis le *Cœur des Ténèbres* pour la quatrième fois. C'est seulement après avoir vu le pays dont il parle que j'en sens toute l'excellence.

Il va falloir nous séparer d'Adoum. Il serait inhumain de l'entraîner plus loin à notre suite. Lorsque nous l'avons emmené de Brazzaville où l'aventure l'avait fait échouer, c'était pour le ramener près du Ouaddaï, sa patrie, dont chaque jour l'écarte à présent davantage, depuis que nous redescendons vers le Sud. Il doit retourner à Fort-Lamy, où Coppet lui procurera toutes facilités pour aller retrouver à Abécher sa vieille mère qui ne l'a pas revu depuis plus de deux ans. Gabriel Loko, l'infirmier métis qui nous accompagne, et qui doit également regagner son poste, fera route avec lui jusqu'à Logone-Birni{32}. Occasion qui ne se retrouverait plus, qu'il faut saisir. Oui, depuis quelque temps je me répète cela chaque jour ; et je le lui répète, et il le sait. Mais le cœur me manque à l'idée de me séparer de ce brave garçon, qui volontiers nous accompagnerait jusqu'à N'Gaoundéré, jusqu'à Douala, jusqu'en France, car il n'a rien sur terre désormais, je le sens bien, qui lui soit plus cher que cette confiance, cette amitié que nous lui témoignons, et dont je mesure la profondeur à ma tristesse.

Tant de dévouement, d'humble noblesse, d'enfantin désir de bien faire, tant de possibilité d'amour, qui ne rencontrent le plus souvent que rebuffades… Adoum assurément n'est pas très différent de ses frères ; aucun trait ne lui est bien particulier. À travers lui, je sens toute une humanité souffrante, une pauvre race opprimée, dont nous avons mal su comprendre la beauté, la valeur… que je voudrais pouvoir ne plus quitter. Et la mort d'un ami ne m'attristerait pas davantage, car je sais que je ne le reverrai jamais. Il s'était

agenouillé près de moi, pour marquer mieux sa déférence, et détournant son front pour que je ne le visse pas pleurer, comme aussi je lui cachais mes larmes. Il était tout glacé, tout tremblant, quand j'ai posé ma main sur son épaule. Ne sachant pas de mots pour exprimer sa tristesse ou sa reconnaissance, il murmurait simplement, d'une voix comme dolente : « Merci… merci… » lorsque je lui disais que j'avais écrit au gouverneur pour qu'il me donnât des nouvelles de son retour à Lamy, et qu'il l'aidât à regagner Abécher, où déjà j'avais envoyé de sa part quelque argent à sa vieille mère.

X. me dit : « Dans quelques jours, il ne pensera plus à vous. » Eh parbleu ! c'est bien ce que je souhaite. La belle avance que d'assombrir de regrets cette vie ! Pourtant combien d'exemples de fidélité chez les nègres m'ont été rapportés, par Marcel de Coppet, et d'autres, de boy faisant jusqu'à vingt jours de marche (le sien par exemple) pour retrouver un maître dont il avait gardé bon souvenir.

J'avais tenté cette expérience : Lui remettre onze patas{33} en liasse en lui disant : « Voici 50 francs », pour une commission. Je faisais cela pour tâcher de convaincre un sceptique ; car, pour moi, je ne doutais pas un instant qu'Adoum ne m'avertisse de l'erreur, aussitôt qu'il aurait compté les billets ; ce qu'il n'a fait que le lendemain.

– « J'ai acheté pour 10 francs de tabac, m'a-t-il dit.

– Alors il doit te rester 40 francs.

– Non. 45, parce que hier tu m'avais donné 5 francs de trop. » Et ceci le plus simplement du monde.

Je ne vois rien en lui que d'enfantin, de noble, de pur et d'honnête. Les blancs qui trouvent le moyen de faire de ces êtres-là des coquins sont de pires coquins eux-mêmes, ou de bien tristes maladroits. Je ne doute pas qu'Adoum, pour me

protéger, ne se fût jeté au-devant d'un coup, fût-il mortel. Je n'ai jamais douté de lui ; c'est de là surtout que vient sa reconnaissance.

Mais partout et toujours c'est de la bêtise des nègres que l'on parle. Quant à sa propre incompréhension, comment le « blanc » en aurait-il conscience ? Et je ne veux point faire le noir plus intelligent qu'il n'est ; mais sa bêtise, quand elle serait, ne saurait être, comme celle de l'animal, que naturelle. Celle du blanc à son égard, et plus il lui est supérieur, a quelque chose de monstrueux.

26 mars.

Nuit sans sommeil, malgré sédobrol et sonéryl. Angoisse ; crainte de n'avoir pas la résistance nécessaire pour traverser ces trois semaines de brasier qui nous séparent encore de N'Gaoundéré. Vertiges hier, en cherchant à refaire ma cantine ; j'ai dû y renoncer et laisser ce soin à Marc. Dindiki continue à ne plus se nourrir.

On ne peut penser à rien qu'à la chaleur.

Je n'ai rien vu de plus pathétique que la tristesse de ce pauvre garçon. Peut-être était-il surpris de me voir si triste moi-même. Son front, tout son visage était couvert de sueur et glacé. Il était pareil à celui qui sent ses muscles fléchir, dont tout le corps défaille. Quand je lui pris le bras, ce fut comme lorsque je ramassai Dindiki l'autre jour, tout évanoui, du haut du toit.

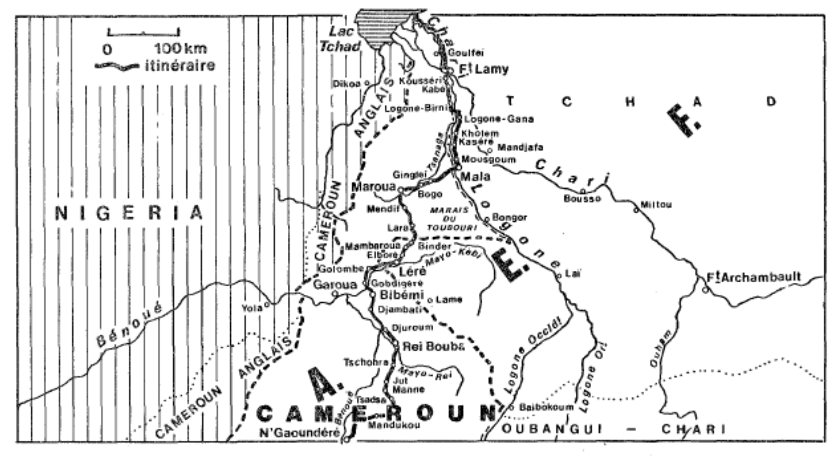
Je voudrais peindre ses qualités, montrer que, précisément, elles n'avaient rien de particulièrement personnel. Je suis bien certain qu'Adoum n'est pas un être d'exception. Il me paraissait au contraire parfaitement représentatif de son peuple, de sa race – et c'est pourquoi me bouleversait à ce

point sa modeste reconnaissance.

Cet abominable crime, de repousser, d'empêcher l'amour.

Sa déférence était telle que jamais, lorsque je lui donnais mes quotidiennes leçons de lecture, il ne s'asseyait près de moi, sur une chaise, ou même sur une caisse. Il avait ce sentiment, que du reste je ne cherchais pas à modifier, que cela « ne serait pas convenable » – et ne s'installait, avec son livre, qu'à genoux, ou qu'assis à terre.

À toute heure du jour, il s'isolait, se cachait avec un livre de classe ou le cahier d'écriture sur lequel, chaque jour, je transcrivais de courtes phrases qu'il apprenait par cœur – si vif était son désir de s'instruire, et par là de se rapprocher de nous.



LE NORD-CAMEROUN

CHAPITRE VI – *Léré, Binder, Bibémi*

Mindif, 27 mars.

Sortis de la fournaise. 5 heures du matin, l'air est *suave.* Je supporte deux sweaters au petit lever. Plus que 24°. On reprend espoir. Dindiki lui-même semble aller mieux.

Fait en voiture, hier soir, les 25 kilomètres qui nous séparent de Maroua. Partis peu avant le coucher de soleil, arrivés tard dans la nuit. À longs intervalles, le frère du sultan, puis son tout jeune fils (un enfant d'une douzaine d'années, très entouré) puis le sultan lui-même (lamido) sont venus à notre rencontre. Ce dernier avec une importante escorte – protégé par un grand parasol comme ceux que l'on voit sur la plage de Deauville, monté sur une tige extrêmement longue car le sultan est à cheval et le parasolier le suit à pied – d'un curieux effet sous la pleine lune.

Mindif est couché entre trois soulèvements de terrain, on ne peut plus surprenants. L'un, le plus important de beaucoup, ressemble au gros piton de Rio de Janeiro. Il paraît énorme. C'est un bloc abrupt, d'apparence inaccessible, et je ne parviens à m'expliquer cette soudaine formation géologique, ni par soulèvement volcanique, ni par plissement du sol, ni par érosion. Le sol tout alentour est uniformément sablonneux. Les deux autres soulèvements sont granitiques. Énormes verrues monolithes.

Passages de mayos{34}. Le lit de la rivière, en cette saison, n'est qu'une arène sèche. On gratte le sol ; l'eau affleure aussitôt.

Marc saigne du nez. Il donne son mouchoir à laver. Un

charognard passe au-dessus de la cuvette et emporte le mouchoir ensanglanté.

J’ai fait l’ascension de l’énorme boulder qui domine le campement. Je m’aperçois qu’il y en a, de-ci, de-là, dans le pays, quantité d’autres – (tous les 3 km environ), plus ou moins gros. Celui que je gravissais était des plus remarquables. D’une seule pièce – granit à très gros grain et de couleur violâtre assez vilaine. À sa base et sur ses flancs, de gros éclats, des débris aux arêtes vives, sous lesquels s’ébattent et se cachent des sortes de marmottes.

Dans les fissures de la roche, des essaims d’abeilles.

Le lamido nous envoie du lait, du riz, des dattes, du miel.

Marc saigne du nez, régulièrement, matin et soir.

28 mars.

Arrivés exténués, excédés à Lara, vers 10 heures du soir. Chaleur effrayante, effarante. On voudrait se mettre à l’abri d’on ne sait quoi. L’air est si sec qu’il flétrit paupières et tempes. Nous dînons à la clarté de la lune, ne songeant déjà qu’à dormir. Nos lits sont dressés tout auprès ; mais avant que nous ayons pu nous endormir le vent se lève si violent qu’il risque de déchirer nos moustiquaires. Il faut rentrer, étouffer dans le campement.

Lara – (il y a sans doute un village mais nous ne le voyons pas) est abrité par un demi-cercle de petites montagnes, de ces élévations subites dont j’ai parlé, qui rabattent sur nous la chaleur thésaurisée pendant le jour. Le poste est un groupement de huttes ; une sorte d’esplanade ; et, devant la case principale, un de ces arbres énormes que je ne me lasse

pas d'admirer. Soleïman, notre nouvel interprète, nous prie instamment de ne point nous écarter, par crainte des très nombreux serpents qui infestent ce pays. – « De gros serpents ? – Non, de très petits serpents, mais très venimeux. »

Le vent devient féroce. Deux fois je me relève, croyant une trombe. On dirait qu'il commence sur place et ne va pas plus loin. Le toit de la case va partir. Souffle de l'enfer. Imagine-t-on ce que peut être un vent féroce, plus chaud que le corps. Plus il est violent et plus sa brûlure est profonde ; il fait se fendre la terre ; il flétrit tout.

La route avait été extrêmement fatigante. Partis sans doute trop tôt de Mindif où nous avait accompagnés Chadourne (reparti sur Maroua sitôt après le breakfast) il semblait que le soleil ne se coucherait jamais. J'avais fait arroser la toile de bâche qui recouvrait mon tipoye ; malgré quoi j'étouffais, au point que j'ai cru tourner de l'œil. Fait à pied et à cheval la fin du trajet. La nuit vient et n'apporte aucune fraîcheur.

Repartis de Lara vers 4 heures du matin.

Arrivés à Domourou avant la grande chaleur. À partir de 6 heures, on halète. On se demande avec inquiétude, angoisse presque : Vais-je tenir ? On vit au ralenti, dans le campement. Grâce à des arrosements qui, sur la couverture du lit dressé, forment aussitôt des rivières et des lacs où vient s'abreuver Dindiki, on parvient à ramener à 40° la température ; mais, à cause de l'humidité, l'on ruisselle. Je ressors me sécher sous la véranda-fournaise. On songe avec terreur que l'on n'a peut-être pas atteint le maximum. Et il ne faut pas dire : l'on s'y fait. Tout au contraire ; de jour en jour plus affaibli, on est de jour en jour plus excédé.

Cependant je savoure et déguste à petits traits la troisième livraison de *Bella,* où, à travers quelque peu de procédé, surgissent à chaque détour des choses charmantes.

« Il venait chaque après-midi avec un pliant s'asseoir

auprès du berceau et face à lui, comme auprès d'un fleuve. »

Binder, 29 mars.

Étape peu fatigante. Presque on s'étonne de toucher au but sans plus de peine. Route assez monotone, mais pays toutefois plus accidenté. Bois taillis continu, très peu exotique. On croirait un bocage français. Parfois un grand arbre. Quelques-uns, très rares, ont gardé leurs feuilles. Une espèce même est en fleurs – sortes de grandes grappes couleur canari – analogues (d'aspect) aux cytises – mais n'est pourtant pas une papilionacée.

Dîner au clair de lune. J'ai mal à la gorge. Coucher dans la cour du bordj. La température enfin baisse. Il fait presque frais au matin (16°). Repos indicible. Le lamido, extrêmement aimable – et très simple – organise ce matin une sorte de carnaval. Les chevaux des cavaliers (j'allais dire : des chevaliers) de sa suite revêtent leur extraordinaire couverture (qui semble une courte-pointe) molletonnée à losanges noirs et blancs (ou rouges et blancs). On dirait le grand Simone Martini de Sienne – qui me fait penser à

A gentle knight was pricking on the plain

de Spenser…

Mais je ne sais plus porter attention à rien.

Je quitte néanmoins ma lecture, pour rejoindre un instant le tam-tam où je pense retrouver Marc. Rien de moins particulier – de plus morne.

Subite et inexplicable pudeur des femmes. Elles ne se contentent pas de s'envelopper dans leurs boubous traînant à terre, couvrant jusqu'aux pieds. Elles tournent le dos et se cachent à la façon des lapins, la tête enfoncée dans un coin,

dans un trou.

30 mars.

Arrivés à 9 ou 10 heures du soir. Partis à 4 heures du matin, pour tâcher d'éviter la chaleur. On ne peut penser à rien d'autre. À peine trouvé-je la force de prendre ces quelques notes informes.

Un arbuste rabougri porte quelques larges fleurs tabulaires, d'un blanc de gardénia, embaumées.

Léré, 31 mars.

Le pays se creuse et s'accidente légèrement. Par une pente insensible, on s'élève et l'air est un peu moins étouffant.

Le moment fantastique où les porteurs ont une ombre double – la lune les éclairant de droite, tandis que leur flanc gauche reçoit les premières lueurs de l'aube. Tout est gris de cendre et argent.

Quelques sourires, quelques bonnes paroles ont eu raison de la mauvaise volonté des porteurs. Hier soir, ils refusaient d'aller plus loin. À présent, par enthousiasme, ils se déclarent prêts à nous accompagner jusqu'à Douala. Un vieux, chargé de la lourde caisse du cinéma, est pris d'une crise de lyrisme. Il se met à courir dans tous les sens, à travers la brousse, en riant et criant ; il tourne sur place, et, quand il voit un tronc d'arbre, court à lui, menaçant, et le frappe de trois coups de la javeline qu'il porte en main. Est-il devenu fou ? Non. C'est du lyrisme, simplement. Ce que nous appelions, enfants : « le transport sauvage ». Et, par instants les tipoyeurs, sans doute pour

appeler le matabiche, me remercient, soit séparément, soit en chœur. M'appeler « Gouverneur » ne leur suffit même plus. Ils crient « Merci, Gouvernement, merci. »

Pauvres gens ! Il n'y a vraiment pas de quoi le remercier, le gouvernement. Celui du Tchad{35} ne consentira à les payer qu'à raison de 1 fr 25 par jour de portage, sans souci des jours de retour. 1 fr 25 pour 30 kilomètres, avec 25 kilos de bagages sur la tête, et non nourris. C'est-à-dire que, sur cette minime somme, ils auront à payer leur nourriture. Et l'on m'entend bien : le trajet de retour n'est pas compris. En rentrant chez eux, on imagine ce qui leur reste.

Le Cameroun est sensiblement plus généreux que le Tchad. Il compte 1 fr 75 par jour de portage et 50 centimes par jour de retour à vide. Le règlement voudrait (et le cahier du poste le spécifie) que le porteur payât là-dessus sa nourriture ; je sais que nous n'avons pas été les seuls à passer outre. Il est certain que la bonne volonté des porteurs dépend beaucoup de la nourriture qu'on leur donne – et, de plus, pensant au pays où ils sont étrangers et souvent peu aimés, ils ont moins de facilité que le blanc pour obtenir des gens d'un village les boules de mil et le peu de « sauce » dans laquelle ils les trempent. Si on leur offre en plus quelques cabris, à défaut de la viande de chasse, voici des gens ravis : – « Merci, Gouvernement ! Merci. » Trouvant toutefois dérisoire cette rétribution, estimant que ces gens du Cameroun doivent bénéficier des tarifs du Cameroun, tout au moins pour les trois jours (sur cinq) qu'ils ont fait au territoire du Cameroun, nous proposons à M. Bénilou (chef de la subdivision de Léré) de ne leur régler (au tarif du Tchad) que les deux jours de portage sur le Tchad – et de prendre à notre charge les trois jours en plus ;

Soit	2 jours à 1,25	2,50
	3 jours à 1,75	5,25

Plus	3 jours de retour à 0,50	1,50
	9,25	

à quoi nous ajoutons 75 centimes de matabiche pour arrondir la somme et nous permettre de les payer avec deux billets de cent sous. – Ils se montrent ravis du matabiche – mais fort déçus par les billets qu'ils ne vont savoir où changer – de sorte que je doute si, les payant au tarif de famine du Tchad, mais en piécettes, nous ne leur aurions pas fait plus de plaisir.

Dans la région la plus élevée, avant Léré, la nature de la végétation change. Il semble qu'on change de saison, presque brusquement. Ce n'est plus l'hiver torride et désolé, arbres nus, buissons secs, chaumes roux ou brûlés. Soudain la presque totalité des essences nouvelles garde ses feuilles. Que dis-je ? Certains, et des plus grands, des plus beaux, sont fleuris, thyrses épais, rutilants à la lueur pourpre de l'aurore. Le pays, doucement vallonné, semble un parc de la campagne anglaise. Que cette ombre est reposante et rafraîchissante aux regards ! Et ce feuillage n'est plus d'un vert sombre, presque noir, semblable au vert des forêts du Congo, mais d'un vert aigu, joyeux, vibrant comme ces champs d'orge rencontrés soudain au défaut d'une dune, en Tunisie, après des lieues de sable roux. Arbres monstres, admirables de port, majestueux, voisinant avec des palmiers doums très ramifiés à la manière des dracénas.

Cela ne dure pas. Le pays redevient aride, ardent, recuit. Léré n'est pas sur le lac. Il est peut-être sur la rivière, en saison de pluies, mais le Mayo Kabbi qui joint au lac de Léré celui de Trêné est partiellement à sec.

Très important village composé d'un quartier Bornouan (décrire les seccos, tout neufs) d'un quartier Goubléa (?) et d'un quartier Moundang.

Nous avons vu, une ou deux heures avant d'atteindre Léré,

le premier village Moundang ; il était à 200 mètres de la route, mais nous nous sommes arrêtés pour le visiter. Architectures des plus curieuses – mais des plus laides – et d'abord à cause de la matière employée – une sorte d'argile extrêmement grossière, et mêlée de graviers. Murs très peu hauts, coupés de sortes de petits donjons ou tourelles ; le tout formant bracelet. On entre par le fermoir du bracelet et l'on se trouve dans une minuscule cour intérieure où vit la famille dans un état de complète nudité. Pourtant certains hommes ou adolescents portent des pagnes ; d'autres ont le membre engainé dans un étui de paille. Les femmes n'ont qu'une ficelle ou qu'un rang de perles autour des reins.

Quantité de ces donjons sont des greniers à mil. Ils ont la forme d'un dé à coudre allongé, et sont ouverts en haut et sur le côté, ce qui fait ressembler le tout à une construction de mouches-maçonnes. Cette ouverture, juste assez grande pour permettre à un homme de se glisser à l'intérieur, de loin forme tache noire ; à moins qu'elle ne soit exactement fermée, à la manière d'une coquille, par un opercule de paille tressée. Les autres menus édifices, sortes de tours rondes, servent de cases. Murs, cases et tout ce qui n'est pas greniers, est couvert de toits de chaume (ou roseaux) et de boue, extrêmement épais, sans aucune élégance. Dans la cour, d'assez curieuses échelles faites d'un tronc d'arbre en Y incliné, taillé d'encoches où pouvoir poser le pied. Accumulation d'objets ménagers, poussière, désordre. Quantité prodigieuse de lézards (margouillats) de toutes tailles{36}. Certaines femmes aux formes pleines, très Maillol.

Hier soir tam-tam terriblement poussiéreux.

Ce matin je laisse Marc visiter le village. Fatigue et incuriosité.

En arriver au point que l'air, à 38°, paraisse frais !

1er avril.

Il peut faire, nous dit-on, « beaucoup plus chaud ». Tant pis. On aurait voulu toucher le maximum. Mais quoi ! vais-je céder moi aussi au démon du record ? – Incapable, tout le long du jour, de rien faire. Je passe les heures les plus chaudes sur le lit de camp, dans le noir, ne laissant passer qu'un mince rai de lumière pour éclairer un peu le livre de Christy dont je ne parviens à lire que quelques pages.

2 avril.

Repartis de Léré vers la tombée du jour ; beaucoup trop tard. Mais jamais décollage n'a été plus difficile. Marc a dû tout faire ; et rien qu'à le regarder se démener je suais à grosses gouttes. À la suite d'un déjeuner trop copieux chez le chasseur Rousseau, d'un retour au soleil, de la sieste manquée, faiblesse de cœur et malaise. Incapable d'aucun effort, d'aucune décision.

Nous avons renvoyé nos porteurs de Maroua et de Binder, à l'exception de 12 qui préfèrent ne point nous quitter. Les 75 autres, réquisitionnés à Léré, se montrent fort peu satisfaits de partir. On les comprend de reste. Ces pauvres bougres viennent de s'acquitter de l'impôt. Les voici quittes. La récolte a été bonne. Ils vont pouvoir se reposer… Pas du tout ! Vous allez faire une trentaine de kilomètres par jour, avec 20 ou 25 kilos sur la tête, en temps de ramadan (ils n'observent pas tous le jeûne) et par une accablante chaleur – vous éloigner de votre patelin, à plus de douze jours de marche – et ceci à raison de 1 fr 25 par jour, nourriture à vos frais – rien pour le retour ! Esclavage *provisoire,* je le veux bien ; mais esclavage tout de même.

Doit-on emmener le marmiton ? Ce brave garçon, qui nous accompagne depuis Carnot, engagé volontaire – par enthousiasme – est très souffrant depuis deux jours. Maigre comme un clou les premiers jours, il avait, à notre service, prodigieusement « profité », était devenu costaud comme un lutteur de foire ; très endurant ; toujours de bonne humeur ; on l'eût cru capable de résister à tout. La chaleur excessive l'a fauché. Il se plaint de violentes douleurs de tête, a été pris de vomissements, est tombé de cheval entre Binder et Léré (car à cause d'un semblant d'adénite, nous l'avions fait monter). Cœur battant à crever la poitrine. 39°. Fait prendre quinine et stovarsol. Et, de nouveau : le nègre qui se croit perdu, qui s'abandonne. Plus une parole, plus un sourire. Néanmoins, hier il allait mieux. Mais nous jugeons plus prudent de le confier à l'infirmier de Léré, avec une cinquantaine de francs et prière de le diriger sur Archambault dès qu'il ira mieux. Fâcheux qu'il ne parle que le sango, que personne ne comprend ici.

Même Rousseau, depuis sept ans dans le pays – endurance parfaite, etc. (80 km par jour à la poursuite des éléphants, dit-il) déclare « qu'il fait terriblement chaud ». Ciel complètement couvert, non de brume, comme à Mala, mais d'assez épais nuages. Bénilan, chef de la subdivision de Léré, souffrant, a écrit pour demander son rapatriement.

Rousseau ressemble à Claudel : front bas, forte encolure. Tourangeau, fils unique. Durant la guerre, a fait son service dans ce pays ; et depuis ne l'a plus quitté (mais compte, lui aussi, se rembarquer à Douala le 13 mai) avec désir de revenir en septembre. Il rentre par la Bénoué ; parle de cet itinéraire de manière à nous laisser fort perplexes. Mais quand nous le revoyons, il nous fait part des dernières nouvelles reçues de Garoua : crainte de ne pouvoir trouver à Garoua les grandes pirogues permettant de redescendre la Bénoué jusqu'à Bénoué-Bridge (en vingt jours) où l'on retrouve le chemin de fer. Tout compte fait il n'y aurait pas grand avantage, même assurés de trouver des pirogues.

Idée fixe du retour.

Tout le matin, malgré le temps très défavorable, Marc a tourné une danse des Moundang en vêtements de parade des plus étranges : grand tablier brodé de noir et de bistre ; immense jupe (qu'ils écartent du corps en tournant, lorsqu'ils veulent s'asseoir). Toujours des trémoussements de droite et de gauche, assez peu plaisants ; mais par instants de très belles avancées par grandes enjambées ; puis pirouettes et évanouissements ; étalements contre le sol.

Parler aussi des énormes figures fantastiques, complètement recouvertes d'algues noires (on ne sait quel est le devant, le derrière) à crêtes de porc-épic, à voix de guignol. Terreur panique des femmes et des enfants. Je me prête au jeu, à la frénétique joie de chacun et cours chercher protection dans les bras du chef, lorsque je vois s'approcher de moi le plus petit, qu'on dit être le plus terrible ; il tient une petite hachette de bois à la main, qu'il brandit et agite avec des gestes d'insecte. Je lui fais remettre un matabiche de 5 fr, pour partager avec les autres, mais, très conscient de son rôle de père Ubu, il déclare vouloir garder le billet « pour lui tout seul ». Féroce et mystérieux. Extrêmement réussi. Ravirait Stravinsky ou Cocteau.

Une mouche-maçonne, de la plus grande espèce, commence à construire ses alvéoles sur le chambranle de la porte, à côté de mon lit (dressé à l'intérieur l'après-midi, car la nuit on dort dans la cour) au poste de Léré.

Le soir de notre arrivée je suis fort amusé à la voir apporter, puis enfermer dans l'alvéole une assez grosse larve gris-brun (j'ai cassé mes lunettes et ne puis distinguer nettement). Je me promets de défaire son travail et d'extraire la chenille (ou le ver) sur lequel, dans lequel, elle a vraisemblablement pondu ses œufs. En attendant je la laisse faire. Elle bloque complètement la cellule, mastiquant et ensalivant la glaise qu'elle apporte, bouchant hermétiquement la petite ouverture par où elle a pu introduire sa proie. Cela

est net, lisse, parfait comme un travail de potier, gros comme un noyau d'olive. À mon grand amusement, je la vois aussitôt recommencer le même travail à côté. Le soir du second jour, quatre ou cinq alvéoles ont été jointes à la première. Le tout forme un bloc ; on ne distingue plus les partitions. La terre a durci. Elle cède difficilement au couteau, se brise, et lorsque, au moment du départ, je cherche à enlever le nid pour revoir la chenille enfermée, je suis stupéfait de trouver, *à sa place,* un très gros asticot gris-blanc, sans yeux, plein de vie, la partie postérieure très fine et l'antérieure très large, autrement dit : en forme d'éteignoir. Aurait-il vraiment, en moins de deux jours, eu le temps d'éclore, de dévorer la chenille, et de grossir ainsi aux dépens de celle-ci ? À vérifier.

Très attristé par la mort de Boylesve que m'apprend un numéro de *L'Illustration* prêté par Bénilan. Je crois que je représentais un peu pour lui « les péchés qu'il n'avait pas osé commettre » (en littérature s'entend). De là la considération et l'affection très particulières qu'il m'avait toujours témoignées. Je crois qu'il se trompait en me poussant à me présenter à l'Académie et qu'il avait tort de miser sur moi. Mais il le faisait, malgré mes retraits, avec une insistance si charmante que je ne laissais pas d'être à la fin presque ébranlé.

Certain jour, après lecture attentive de *La Jeune Fille bien élevée,* qui m'avait plu, je m'étais amusé à démonter son livre. « Voici comment sans doute, vous avez été amené à le composer, lui écrivais-je dans une assez longue lettre et à la suite de sincères éloges ; et le personnage de la grand'mère) autant qu'il m'en souvient ?), dites si vous n'avez pas cru devoir le rajouter au dernier moment, le former au détriment de tel autre personnage, plus riche d'abord, et de la substance duquel vous avez nourri celui-ci ? »

Il se trouva que c'était vrai. Boylesve s'amusa de ma perspicacité, et nos relations, à la suite de cette lettre, devinrent plus étroites, sans jamais cesser, du reste, d'être

exclusivement littéraires. Il n'était pas si bourgeois qu'il le paraissait d'abord, mais chez lui tout était discret ; sa sensibilité n'en paraissait que plus exquise.

Les femmes Moundang sont d'ordinaire complètement nues. Certaines pourtant portent une étroite pièce d'étoffe, d'abord blanche, tendue entre les jambes et rattachée au cordon de perles formant ceinture. D'autres, en particulier les filles du sultan, ont, par-devant, un petit tablier de perles brodées tombant jusqu'à mi-cuisse, aux dessins toujours géométriques (losanges et triangles). Quelques-unes sont très belles.

Course de nuit, pour éviter la chaleur. On nous avait dit : 10 à 12 kilomètres, mais il y en a probablement davantage. Commencé la route en tipoye ; mais j'y suis si insupportablement secoué et les tipoyeurs, mal dressés, avancent avec une telle lenteur, que je préfère aller à pied, après avoir essayé quelque temps d'un cheval rétif. Marc m'a succédé dans le tipoye et n'arrive qu'une demi-heure après moi à Kabi ; poste fort agréable ; où nous trouvons du lait excellent. La nuit est très obscure, car le ciel est complètement couvert. Mais aucune menace d'orage, aussi dressons-nous nos lits en plein air, sur un tapis de gros sable de rivière.

Dans la campagne environnante beaucoup d'arbres, mais aucun très beau. On entrevoit, du village et du poste, la rive assez morne du lac de Léré, que nous avons longée sans le savoir, depuis hier, et que nous allons laisser en arrière.

Nous nous sentons trop fatigués pour repartir dès avant l'aube, ainsi que nous le pensions d'abord. Et, ce matin, c'est jour de marché.

Prodigieux grouillement de femmes nues. Les hommes sont vêtus de braies et de boubous, qui leur tombent jusqu'aux pieds. Sous les boubous, nombre de jeunes gens sont couverts

de colliers qui paraissent dans l'échancrure du boubou sur la poitrine. Ils portent des bracelets aux pieds et aux mains ; certains ont le dos même de la main couvert de coquillages et de perles rattachées aux bracelets des poignets. Le boubou n'est du reste pas obligatoire. Il en est qui n'ont qu'un simple pagne ou cache-sexe, mais, même si peu vêtus, ils le sont encore plus que les femmes. Quelques relations de voyage nous apprennent que les Moundang auraient pris des Foulbé l'habitude de se vêtir, à la suite de leur victoire sur ceux-ci ; ils vivaient d'abord complètement nus, ainsi que leurs femmes, portant tout au plus une peau de cabri rejetée par-derrière, à la manière des Sara, et le sexe protégé dans un étui de paille.

Ce sont exclusivement les femmes qui font le service du portage de l'eau (dans des *bourmas)*. Rareté et mauvaise qualité de l'eau. Ne pouvoir *bien* se laver, est une des pires épreuves de cette partie du voyage. État de saleté indicible, surtout après avoir cheminé dans les prairies incendiées.

Arrivés à Biparé avant le coucher du soleil. Courte étape, à cheval. Ciel toujours plus encombré. On entend au loin un tonnerre continu. Exaltant espoir d'atteindre bientôt la région et la saison des orages.

Le chef des Bororo, race nomade de pasteurs, au type sémite fortement accusé, nous a accompagnés de Léré jusqu'à Biparé. Il vient au poste ; s'installe ; on lui dit adieu et cela ne le fait point partir.

L'orage se rapproche. Il vient sur nous. Déjà la température se fait plus clémente. Comprend-on ce que c'est : *la première pluie de l'année.* On s'attend à des cataractes – hélas ! quelques gouttes seulement tombent parcimonieusement d'un ciel d'encre. Un coup de vent prolongé balaie toute la poussière du camp.

Nous traversons le petit village et poussons jusqu'au Mayo Binder ; le Mayo Kebbi est plus loin, au pied de la montagne

dont nous nous approchons.

Quantité d'éclairs énormes – et, ce que je n'avais jamais vu : *des éclairs de couleur* – la plupart *dorés ;* certains *roses* – ou mieux : *rubis pâle.*

3 avril.

Quitté Biparé vers 4 heures du matin. L'orage d'hier a complètement modifié la qualité de l'air. Détente électrique. On respire. L'air est bleu. Les bords du Mayo Kebbi, contournant une très belle montagne rousse et noire, profondément vallonnée (isolée dans le paysage ; mais on en voit d'autres, formant de très petites chaînes, sur plusieurs points de l'horizon). Bords sablonneux. Joie de revoir de l'eau courante, qui du reste se perd parfois dans le sable. Très beaux lotus blancs dans les pools dormants. Deux grandes antilopes, et des compagnies de canards, difficiles à approcher. J'en tue pourtant un (de la grande espèce, à casque noir).

Le ciel est couvert. Étape assez facilement gagnée (à pied, à cheval, en tipoye) en six heures.

Golombé. Gîte d'étape suffisant, tout à côté d'un grand arbre à capoc (faux fromager) dont nos porteurs abattent les fruits – gros comme de très grosses bananes, de même forme, écorce très dure quoique assez mince – contenant un soyeux duvet dont chaque porteur rembourre son coussin porte-charge.

Nous repartons vers 2 heures, profitant du ciel très couvert. Il fait néanmoins encore 38° dans l'ombre du gîte, et, pendant la sieste, à cause de la pluie de la veille, on ruisselle.

Pays de transition, assez mouvementé ; de la roche. Parfois le sentier (si peu tracé par endroits, qu'on a besoin d'un guide) circule dans des bosquets de mimosas, contournant, hésitant

entre des soulèvements de roches. Que cela doit être beau au printemps ! Puis de grands arbres à saucisses ; puis de soudains affaissements du sol, larges espaces sans arbres, où l'herbe est encore verte, où parfois paissent au loin de grands troupeaux de bœufs. Partout ailleurs des graminées très hautes, dépassant d'un mètre l'homme à cheval, couleur d'étoupe. Au soleil elles se dorent admirablement sous un ciel violet, presque noir.

Nous arrivons à la tombée de la nuit à Déo. Le trot de nos chevaux a beaucoup distancé nos porteurs. Nous faisons allumer un grand feu d'herbes, sur une éminence, pour leur redonner du cœur. Enfin, les voici. Malgré cette double étape : 6 heures ce matin et près de 6 heures ce soir, ils sont d'excellente humeur, chantent, rient. L'important pour eux c'est d'être bien nourris. Je leur ai donné un mouton ce matin, un mouton ce soir (c'est peu pour 80, mais impossible d'en avoir un second), plus des boules en abondance avec sauce, poissons, etc. Je leur promets un bœuf à l'étape suivante.

Certains portent, pendu à leur cou, un sifflet fait d'une corne de chevreau percée de deux trous. Ils soufflent là-dedans inlassablement, comme font ces enfants insupportables dans les petits sifflets de deux sous ; cela fait un son grêle, aigu ; un exaspérant petit air de trois notes, qui, à la longue, vous rendrait fou. Ils n'ont pas d'autres chants, pas d'autre musique. Depuis qu'Adoum nous a quittés, Outhman prend du galon. Il comprend peu, parle un indistinct charabia ; mais Madoua, le successeur d'Adoum, comprend et parle encore moins bien. De plus, je crains qu'il ne soit un peu bête. Chaque fois que nous recourions à Adoum, c'est à Outhman que nous recourons aujourd'hui. Il met toutes ses phrases à la troisième personne, qu'il s'agisse de lui, de nous ou de n'importe qui. On dirait que le « je » lui fait peur.

4 avril.

Campé hier soir dans le village de Déo, sur une petite place parmi des dépotoirs. Une odeur infecte sort de l'un d'eux, auquel, sans le savoir ou le vouloir, nos porteurs ont mis le feu. C'est une combustion cachée et lente, sans flamme, mais avec une abondante fumée âcre et nauséabonde, qu'un vent léger rabat obstinément vers nous. Si copieusement qu'on l'arrose, elle repart ; et, ce matin, je crois que c'est cette fumée étouffante qui nous a réveillés, deux heures plus tôt que nous n'eussions voulu. Notre intention était de ne quitter Déo qu'à l'aube ; mais dès 4 heures nous nous sommes remis en route. Je me sens si exténué que j'accepte bien volontiers le tipoye, qu'Outhman vient d'aménager de manière que ma tête trouve un support – et où bientôt je perds conscience. La nuit commence à pâlir lorsque nous arrivons sur les bords d'un petit lac, où les porteurs vont boire, abreuver les chevaux et se reposer un instant.

Vers le milieu du lac, un remous, puis ce bruit de soufflerie mouillée qui nous faisait battre le cœur à la descente du Chari, ou à la remontée du Logone. La surface lisse se déchire et l'on voit apparaître dans le clair de lune, à 25 mètres de nous, le mufle d'un monstre énorme. Dans ce petit paysage intime, la disproportion de cet hippopotame fait paraître aquarium ou bassin pour Zoo le petit lac. Malheureusement nos porteurs ont à ce moment une effroyable palabre avec Zézé, notre cuisinier, qu'ils menacent d'assommer, je ne sais pourquoi. Leurs clameurs effraient un autre monstre, qui s'ébrouait non loin dans les roseaux du bord et qui replonge aussitôt.

Paysage montueux, coupé de dépressions, écrins pour petits lacs d'Écosse. On rejoint et l'on traverse à nouveau le Mayo Kebbi. Suivi d'un large espace de savane. Puis à l'horizon un petit village dépendant de Bibémi, où nous décidons de nous arrêter pour le déjeuner et la sieste. Palmiers doums, baobabs et euphorbes candélabres. Non loin du

village, un nouveau lac. Le sultan de Bibémi vient à notre rencontre ; très beau : corpulent comme toujours. Le haut et le *bas* du visage cachés par la lehfa noire et vernissée du turban. Quelques captifs somptueusement vêtus l'escortent. Il nous introduit dans la poterne de sa résidence où l'on apporte des chaises, du lait, des dattes de deux espèces, l'une *violacée* (du ton des caroubes) sans noyau, des arachides, du blé. Comme j'admire les bottes en mosaïque de cuir entrelacé d'un des gens de sa suite, le sultan me fait chercher et m'offre une paire de pantoufles du même style, et pour Marc une peau de lion. On a coupé des branchages et réquisitionné des seccos pour faire, devant la poterne, un péristyle ombreux.

5 avril.

Le lamido de Bibémi, en rivalité constante avec le sultan de Reï Bouba son voisin, tient à nous montrer que lui aussi sait recevoir. Il nous a précédés à la capitale de son sultanat, d'où le voici qui revient à notre rencontre, escorté d'une centaine de cavaliers multicolores. Lui seul est en blanc, enturbanné de noir. Une douzaine de seigneurs, ou de captifs, l'accompagnent et n'arrêtent pas de vociférer, ce que l'on pourrait prendre pour des injures, d'après le ton. L'on nous traduit : – « Comme il va bien ! » (Je crois un optatif à la manière du *God save the King,* plutôt qu'un indicatif à la manière du *fluctuat nec mergitur.)* – « Il n'a pas son pareil. Aucun chef n'est aussi grand que lui. – Il est bon, généreux, il fait profiter tout le monde de sa richesse » (et sans doute parlent-ils en connaisseurs). Quand c'est le prince héritier, comme hier, lorsque prenant les devants vers nous il précédait son père : – « On comprend rien qu'à le voir qu'il est le fils d'un très grand chef. »

Tout cela est peu varié ; mais il y a plusieurs manières de le dire :

1° par enthousiasme ; échappement. Il faut que ça sorte. Je ne peux pas garder ça pour moi plus longtemps. Genre « Avez-vous lu Baruch ? »

2° par conviction profonde ; à demi-voix ; sur un ton comme rageur. Genre « e pur si muove » ; comme si quelqu'un disait le contraire.

3° Il y a enfin le genre « matter of fact ». Que dirais-je d'autre ?

4° Et celui qui ne cherche même pas à bien jouer. Genre : en voici pour ton argent.

Ces coups d'encensoir partent comme des coups de fronde, ou comme les sanglots des pleureuses salariées. Se peut-il vraiment que les oreilles du lamido s'en trouvent caressées ? Mais se peut-il de même qu'un Dieu prenne plaisir aux prières de commande, aux litanies des chapelets et des rosaires ?

La visite que nous fit hier soir le lamido, nous la lui rendons ce matin. Passé la poterne, une quantité de huttes basses forme une sorte de cité intérieure, avec détours manifestement aménagés pour rendre difficile une intrusion. Dans ces huttes, toutes à peu près semblables, se cachent les femmes et les enfants du lamido. Il m'est offert une superbe paire de bottes en cuir ouvragé, des calebasses pyrogravées et coloriées, qui pour ne valoir que quelques sous, n'en sont pas moins ravissantes et des bourses en cuir ouvragé comme les bottes. En échange de quoi nous ne savons guère que lui laisser. Nous faisons exprimer par Mahmadou, notre interprète (qui nous accompagne depuis Binder) notre regret de n'avoir rien avec nous qui soit digne d'être offert à un aussi grand chef et notre promesse de lui envoyer de Paris tels objets capables de lui plaire. Il nous remercie d'avance. Promesse également de lui envoyer les photographies que Marc a prises de lui, de son fils et de sa cour. Je n'ose proposer de rien payer, pas même le bœuf offert à nos porteurs, ou du moins

que d’une manière indirecte. Tous les gens de la suite du lamido doivent garder un bon souvenir de notre passage et je tends un billet de 100 francs qui, sitôt que le lamido le montre aux gens de son escorte, en transmettant le plus clair de mes vœux, soulève un concert de vociférations quasi terrifiantes. Certains des captifs-courtisans ont des têtes caractéristiques, l’un en particulier, très Acomat, au nez en bec-de-corbin, dont Marc prend la photo. Le jeune chef de Biparé a été longtemps « captif » de Bibémi, qui, dit-il, le traitait toujours comme son propre fils.

Nous repartons à deux heures, pour coucher à Djembati.

6 avril.

Hier, de Bibémi à D’jembati, ciel blanc ; un éblouissement diffus et morne. Oublié de parler de la soi-disant révolte de nos porteurs. Il faut dire qu’à présent notre caravane se compose de 70 Moundang pris à Léré, et dix Foulbé qui nous suivent depuis Maroua. Or, tandis que nous étions chez le sultan, l’on vient nous avertir que les Moundang refusent de nous accompagner plus loin ; qu’ils veulent repartir aussitôt pour Léré ; qu’une bande d’entre eux sont repartis déjà ; qu’on a dû les ramener de force…

Sitôt de retour je fais venir leur capita, et leur explique à travers l’interprète que je ne veux rien leur faire faire de force, que je suis venu dans le pays pour défendre les intérêts des indigènes et que, s’ils le désirent, je suis prêt à les laisser partir. (C’est m’avancer beaucoup, car s’ils me plaquaient aujourd’hui, je me trouverais fort embarrassé, le sultan m’ayant dit expressément qu’il venait d’envoyer à Garoua, sur la demande de l’administration, la totalité des hommes valides dont pouvait disposer son village.) Mais que je m’inquiétais de la manière dont ils seraient payés, car je ne pourrais, s’ils me

quittaient à présent, exiger pour eux, de l'administration de Léré, un autre tarif que celui du Tchad{37}, tarif qui restait sensiblement inférieur, ils le savaient sans doute, à celui du Cameroun que je comptais leur appliquer s'ils me suivaient jusqu'à Reï Bouba. Ce discours à la Tite-Live fait merveille et je croirais avoir retourné mes gens, si je n'apprenais aussitôt qu'ils n'ont jamais songé à s'enfuir ; que ceux que l'on a pris pour des fuyards étaient simplement partis pour aller chercher de l'eau dans le fleuve.

Je ne rapporte ceci que comme exemple de malentendu qui eût pu fort mal finir pour peu que j'eusse voulu employer la manière forte préconisée par certains. Tout s'est heureusement terminé sur des sourires et des acclamations.

La route – ce n'est qu'un presque invisible sentier, que nous ne reconnaîtrions pas sans le garde qui nous guide – s'engage dans un pays assez mouvementé, presque montagneux ; haute roche de granit ; très Fontainebleau.

Rencontre de quelques singes énormes (cynocéphales (?) qui s'en vont tout doucement à quatre pattes et ne pressent à peine leur démarche que lorsque nous faisons avancer vers eux nos chevaux.

Non loin d'un de ces misérables villages, groupes de huttes enveloppées de seccos, deux oiseaux énormes (tout est énorme, ici) un peu plus grands que des pélicans, tout noirs mais aux ailes ourlées de blanc, ce que l'on voit quand ils les ouvrent. Ils marchent à la manière des oies, la tête et le cou dressés très haut ; grande difficulté, semble-t-il, à prendre leur vol lorsque nous les poursuivons à cheval. On nous dit qu'à la saison des pluies, ils perdent leurs plumes, ce qui fait que les habitants du village s'emparent d'eux facilement. C'est, je crois, avec le jabiru, l'oiseau le plus grand que j'aie vu.

Pressant un peu nos chevaux nous arrivons avant le coucher du soleil à l'étape, laissant loin en arrière nos porteurs. L'étape a été longue. On s'attend à les voir arriver fourbus. Je fais allumer un feu qui les guide et les encourage.

La nuit est close depuis longtemps. Nous nous sommes étendus, en les attendant, sur des claies de jonc, n'en pouvant plus. Ils arrivent enfin, envahissent la cour et, à notre grande stupeur, sitôt posé leur faix, se mettent à danser autour de nous une danse échevelée, extravagante, aux cris de « Merci Gouvernement ! » Je transmets.

Ah ! que ces braves gens sont donc peu mûrs pour les revendications sociales !

Repartis de N'Djembati peu avant le jour. Passé le plissement de terrain granitique, traversée de pays d'une indicible monotonie ; sans aucun caractère. Petit bois clairsemé ; on se croirait aux environs d'Achères ; et cela durant des lieues et des lieues. Parfois une légère dépression sans écoulement, où le sol craquelé marque le marécage de la saison des pluies. Inespérément quelques gouttes d'eau viennent abattre un peu la poussière, rafraîchir et humecter l'air. On eût souhaité, après ces mois de sécheresse, quelque formidable tornade, abreuvant immensément le sol, et redonnant vie à la végétation endormie. Mais non ; à peine de quoi faire que l'on s'étonne ; les gouttes n'ont pas l'air de tomber ; on les dirait en suspens dans l'air.

On passe le lit d'un petit cours d'eau à sec. Sur l'autre rive un cavalier nous attend pour nous souhaiter la bienvenue : nous sommes chez Reï Bouba.

À l'étape, un groupe de 4 envoyés, qu'accompagnent 15 porteurs, ceux-ci chargés de 10 paniers de riz, 10 bourmas de miel, 6 de beurre, 5 calebasses de gâteaux au miel, plus un bœuf, mais qui vient de s'échapper et qu'on poursuit dans le village.

Incertain de la route que nous pourrions prendre, Reï Bouba a fait envoyer, nous disent ces messagers, de pareils présents sur l'autre route. Il n'avait pas encore reçu la lettre

que le scribe de Bibémi lui écrivait hier de notre part mais seulement celle de Chadourne, renvoyée de Garoua où l'on pensait que Reï Bouba s'était rendu.

Interminable traversée de plaines ; tous les trois kilomètres, un bel arbre… et encore. Quelques traces de gibier ; mais nos porteurs, avec leurs insupportables petits sifflets et leurs cris font tout fuir.

Est-ce en raison de cette monotonie que l'arrivée devant le Mayo Tchina paraît si belle ? De l'eau – et qui de loin paraît bleue – une vaste arène. Quelque temps le sentier suit le lit du fleuve puis se décide à le traverser en face du village où nous campons. Nous pensions arriver à Reï Bouba demain soir, mais l'on nous fait savoir que le sultan préfère nous voir différer d'un jour, afin de mieux préparer sa réception.

CHAPITRE VII – *Reï Bouba*

7 avril.

À quelle heure sommes-nous repartis, ce matin ? sans doute avant 4 heures. Dès 3 heures peut-être… Sous prétexte de remédier à certaine lenteur du réveille-matin (qui, par lubies, se remet à marcher), Marc a poussé l'aiguille du côté du *Fast ;* à l'excès.

Un nouvel envoyé de Bouba me rencontre à l'aube. C'est l'interprète particulier du sultan. Il s'exprime en français, fort décemment. Autant que j'en puis juger d'après les élèves dont voici l'un, l'école de Garoua est infiniment supérieure à toutes les écoles que j'ai pu voir en A. E. F. Il est porteur d'une longue et fort intéressante lettre du Capitaine Coste, qui commande la circonscription de Garoua. L'interprète, lui aussi, nous a d'abord cherchés sur l'autre route, qui, paraît-il, est bien meilleure (mais sensiblement plus longue). Nouveaux présents du sultan.

À l'étape, trois bœufs à l'attache nous sont offerts pour nos porteurs (nous n'en acceptons qu'un) ; des jattes d'un lait excellent, dont j'arrive à boire des quantités incroyables, et des fausses pistaches grillées – disons plus simplement, des cacahuètes.

J'étais parti en tipoye longtemps avant Marc ; il me rejoint au galop précisément au point de tangence de la route et du Mayo Reï. Voici de l'eau, de l'eau claire et courante. Je m'empare d'un peignoir et m'empresse vers une roche de granit fin au bord de l'eau. Hélas ! le fond est trop vaseux… Quelques huîtres énormes, appliquées comme des patelles contre le rocher.

Le morne aspect de la brousse ou du *bush* était agrémenté depuis hier par des fleurs, peu apparentes, tubulaires et charnues, blanc crème – sans grande beauté, mais d'un parfum suave rappelant celui de la fleur d'oranger ; et, depuis ce matin, par une exquise plante ayant l'aspect d'une asparaginée, mais grimpante et couvrant parfois un arbuste d'un voile de mousseline blanche ; fleurs très menues, comme celles des spirées. Tiges munies de quelques petits crocs. Oignons, parfois très gros. Odeur très particulière, assez forte et point désagréable.

Quelque temps avant d'arriver à Djoroum, la route s'insinue entre le Mayo et un lac assez large, où l'on voit, crevant la surface de l'eau, quelques mufles d'hippopotames et le dos d'un crocodile. Nous arrivons à Djoroum, à 8 heures. Poste très propre, au sol sablé, bien aménagé – à côté d'un village extrêmement pauvre et sordide.

Je vais avec Outhman tuer deux perdrix (c'est du reste lui qui les tue). Nous sommes très protégés, très honorés, très surveillés et ne pouvons, Marc ni moi, faire un pas sans être escortés de l'interprète et de deux gardes.

Depuis que nous sommes chez les sultans, le contact avec le bas peuple est devenu impossible.

Invasion de minuscules petites mouches, pendant le dîner, attirées par le photophore. Elles se collent aux bras nus, au front en sueur, entrent dans l'échancrure de la chemise, ne piquent pas, mais chatouillent effroyablement. On devient enragé, et l'on se précipite sous sa moustiquaire.

« Le sultan Reï Bouba est le propriétaire de tous les biens de tous les hommes{38}. La capitale est un gros centre où se trouve une élite de notables et de nombreux Kirdis de toutes les races du sultanat. Ce sont les anciens guerriers des précédents sultans qui, après avoir défendu leur maître, se sont fixés autour de sa demeure. Ils travaillent pour leur chef,

sont vêtus et nourris par lui.

« … Les autres lamidos de la circonscription, qui ont plus ou moins dépendu de Yola, sont pour lui des anciens « captifs ». Il les appelle « ses fils » et marque sa supériorité en les écrasant de son luxe et en offrant à chaque occasion des cadeaux qu'ils acceptent. *Donner* est pour lui la marque de la supériorité.

« Reï Bouba sait regarder et juge. Il ne croit pas avoir en tout blanc un supérieur ; mais il sera extrêmement dévoué à celui qui aura sa confiance. »

(Extrait de la lettre du Capitaine Coste.)

8 avril.

Nous quittons Djoroum dès 4 heures 1/2 du matin.

Il s'agit d'arriver devant Reï à 9 heures, ainsi que nous l'avons annoncé. Il y a quatre heures d'ici à Reï, et d'heure en heure un nouveau messager s'amène, renouvelant, en les amplifiant encore, les souhaits de bienvenue du sultan, l'expression de son attente et son impatience de nous voir.

À tel point désigné par l'interprète, nous avons arrêté tous les porteurs, mis pied à terre, afin d'attendre que tout soit prêt, de n'arriver ni trop tôt, ni trop tard, pour cette entrée résolument théâtrale ; afin aussi de lacer nos bottes et de passer une veste propre. Il semble qu'on joue au « Loup, y es-tu ? » des enfants.

Enfin l'on nous fait savoir que le moment est venu.

Et déjà l'on voit s'avancer vers nous 25 cavaliers d'aspect bizarre, sombre et sobre ; ce n'est que lorsqu'ils sont tout près que l'on comprend qu'ils sont vêtus de cottes de mailles d'acier bruni, coiffés d'un casque que surmonte un très étrange

cimier. Les chevaux suent, se cabrent, soulèvent une glorieuse poussière. Puis, virevoltant, nous précèdent. Le rideau qu'ils forment devant nous s'ouvre un demi-kilomètre plus loin pour laisser s'approcher 60 admirables lanciers vêtus et casqués comme pour les croisades, sur des chevaux caparaçonnés, à la Simone Martini. Et presque sitôt après, ceux-ci s'écartent à leur tour, comme romprait une digue, sous la pression d'un flot de 150 cavaliers enturbannés et vêtus à l'arabe, tous portant lance au poing.

Les nouveaux flots de gens se succèdent de plus en plus pressés, poussés en avant par une épaisse muraille d'hommes à pied : des archers, étroitement serrés, dans un ordre parfait. Derrière eux l'on distingue quelque chose d'incompréhensible d'abord : – c'est une quantité de boucliers en peau d'hippopotame, presque noirs, tenus à bout de bras par les figurants de l'arrière. Emporté moi-même dans cet extraordinaire ballet – tout se fond pour moi en une symphonie glorieuse ; je perds de vue le détail et, derrière ce dernier rideau d'hommes qui se déchire, je ne distingue plus que, devant les murs de la ville, à un jet de flèche de la porte par où nous allons entrer – au pied d'un petit dévalement et dans l'ombre d'un bouquet d'arbres énormes – le sultan environné de son escorte. À notre approche il descend d'une sorte de palanquin traîné par des hommes nus et courbés. Deux parasols, l'un pourpre l'abritant directement ; l'autre beaucoup plus grand, noir lamé d'argent, couvrant l'autre. Nous descendons de cheval et, très soucieux de représenter de notre mieux la France, la civilisation, la race blanche, nous avançons lentement, dignement, majestueusement, vers la main tendue du sultan ; flanqués de nos deux interprètes, celui qui nous accompagne depuis Binder, et l'interprète du sultan, venu hier à notre rencontre.

Le sultan est très grand ; moins pourtant que je ne le croyais d'après dire. La beauté de son regard me frappe. Certainement il cherche moins à se faire craindre qu'à se faire aimer. Il parle à voix basse, la main, le bras, posés

paternellement, comme tendrement, sur l'épaule de l'interprète. Les premiers compliments échangés, nous remontons à cheval et le précédons dans sa ville. Six trompes sonnent continûment (composées d'une très longue corne d'antilope qu'une gaine en peau de caïman relie à une embouchure d'ivoire). Le peuple au pied des murs, est harmonieusement disposé par groupes, à mi-flanc du dévalement.

Nous remontons à cheval et nous rendons au campement très net, très propre. Les cases pour notre suite sont en paille brillante, dorée, toutes neuves ; les portes sont ourlées comme une housse de malle anglaise. Notre gîte, suivant le modèle adopté presque partout, est composé de deux cases rondes, assez vastes, aux portes se faisant face, reliées par un péristyle couvert de 12 à 15 mètres, au toit retombant largement au-delà du petit mur bas… Inutile de continuer ; ces descriptions ne font rien voir. – Dans l'une des deux cases sont rangés les présents de Reï Bouba.

Une heure plus tard, visite au sultan que nous avons fait prévenir ; au pied du grand mur d'enceinte, de six mètres de haut, en terre, rangés le dos au mur, une centaine de captifs en grande tenue – les javelots jetés à leurs pieds. Très large et longue poterne. En franchissant ce seuil les serviteurs se dévêtent, car il ne leur est permis de se présenter devant le sultan que le torse nu. La toiture est soutenue par de grands piliers au faux chapiteau rappelant les entablements du palais de Suze. Massivité des portes de bois. Trois hommes nous précèdent, profondément courbés. Ils avancent comme en rampant, avec des gestes à ras de sol. Nous voici dans une cour oblongue, sablée de gros sable de rivière, en face d'une petite butte au haut de laquelle, sous un grand arbre, le sultan est assis. Il se lève à notre venue, descend du terre-plein et nous serre la main, renouvelant ses compliments de bienvenue. Nous le suivons dans une étroite pièce oblongue, une sorte de couloir ; il nous fait asseoir sur une sorte de divan-canapé ; lui-même s'étend sur un divan plus bas, non en

face de nous, mais à côté. Les deux interprètes sont accroupis devant la porte ; l'interprète particulier du sultan reste comme prosterné durant tout le temps de notre visite. Un sujet de conversation important, c'est la Citroën que le sultan a commandée et qui sans doute est restée à Lagos, attendant la saison des pluies pour pouvoir remonter la Bénoué. Marc écrira tantôt toutes les lettres qu'il faudra pour aider à la dégager.

Nous réglons les soixante-dix porteurs de Léré, qui veulent repartir. Chacune d'eux reçoit 12 francs, car nous préférons les faire bénéficier du tarif du Cameroun, beaucoup plus avantageux pour eux, je l'ai dit.

Devant la porte de la case, abrité par le toit de la véranda, je fais avancer tour à tour chacun des hommes, et remets à chacun un billet de l'A. E. F., un billet français, plus quatre pièces de 50 centimes. Mais ces pauvres gens ne connaissent pas plus ce qu'on leur doit qu'ils ne comprennent ce qu'on leur donne. Il m'a paru que tous, sans exception, étaient stupéfaits de recevoir tant ; mais qu'ils étaient encore plus sensibles aux quatre petites pièces qu'aux deux billets – et je tiens pour à peu près certain que, leur eussé-je donné à choisir entre les deux, ils eussent préféré les piécettes. Je fis cette expérience, à trois reprises, de ne tendre à tel des porteurs qu'un billet et que deux pièces ; il partait avec ses 6 francs, souriant, satisfait, presque autant, en apparence, qu'après que, l'ayant rappelé, je lui eus remis le double. Ceci suffirait à me prouver que ces pauvres braves gens sont exploitables à merci et, si l'administration ne les soutient, incapables de la moindre défense contre le commerçant qui les gruge et qui sera toujours à même de vous dire : – « Ils sont contents comme ça. Qu'est-ce que vous voulez de plus ? »

Je m'informe à travers capita et interprète de ce qu'ils vont faire de cet argent. Je crains qu'ils ne le bâfrent en route ; pourtant l'on affirme que, de ces deux billets, ils vont garder

l’un pour l’impôt.

– « Mais ils viennent de le payer.

– Oui ; ce sera pour l’année prochaine. »

Nous circulons dans le village. Rues tortueuses entre les paravents de *seccos*{39}. Vergers de papayers. Activité incessante. Longues processions de femmes allant chercher ou rapportant de l’eau. Les rues se vident à notre approche ; les enfants se cachent, les femmes se détournent ; ceux qui ne s’enfuient pas se lèvent et gardent le regard baissé. Nos deux interprètes nous enveloppent de prévenances et de respect, nous circonviennent.

À Reï, comme Marc s’apprête à filmer, l’interprète nous demande s’il est vrai qu’il y ait en France des gens qui descendent du ciel avec des ailes ? (C’est ce qu’on a cru bon de montrer aux indigènes de Garoua dans une séance cinématographique.) Je rapporte ceci comme exemple de la bêtise, non certes des indigènes, mais de celui qui a choisi le film susceptible de provoquer de telles questions.

9 avril.

Nouvelle visite au sultan, à qui nous apportons quelques menus objets que nous pensons pouvoir lui plaire : carte du pays, bouillotte en caoutchouc, miroir grossissant, feux de bengale, paquets de ouate en rouleau. Nous promettons de lui envoyer de Paris une montre et une carte neuve. Nous promettons également, de faire le nécessaire, à Douala, pour dégager une machine à coudre qui reste en souffrance. Tant d’amabilité de notre part l’encourage sans doute, et lorsque je prends congé de lui, il me tend la main en souriant, mais ne se lève pas. Ce à quoi je n’attacherais pas d’importance, si je

n'étais averti du danger qu'il y a de le laisser trop se gonfler. Pareille aventure est arrivée déjà à Bruneau de Laborie ; vais-je faire comme celui-ci et renvoyer à Reï Bouba ses cadeaux ? Non pourtant ; mais me retrouvant avec l'interprète (Hamandjoda) je laisse entendre à ce dernier que je n'ignore pas ce qui s'est passé ce jour-là, et Marc, un peu plus tard, le persuade qu'il est décent que le sultan vienne me rendre ma visite.

Nouvelle visite du sultan. Très simple, cordial, se montrant intéressé par tout ce que nous lui montrons et disons. Sans doute le rester-assis dont je m'étonnais tantôt, n'avait-il rien d'intentionnel. Sur notre demande il donne des ordres pour notre départ. Jamais il n'élève la voix, et ces ordres mêmes sont donnés dans un chuchotement au serviteur qui se tient courbé près de lui ; puis transmis aussitôt de bouche en bouche.

Nous dressons nos lits devant le gîte, sur la place, à l'abri d'un ficus géant. Par instants, cette nuit, il semble que l'air s'épaississe ; il fait intolérablement tiède et oppressant. Fatigue intense. Et, dans le grand silence de la nuit, après que les tourterelles dans le ficus se sont tues, on entend les quintes de toux, rauques comme des chants de coqs, se répondre de case en case.

10 avril.

Encore que levés avant l'aube, nous ne quittons Reï qu'assez tard, car nous avons affaire à de nouveaux porteurs et le répartissement des charges est toujours très compliqué.

Au sortir de la ville, la route traverse de larges champs de mil, vides en cette saison de l'année. Ces champs sont cultivés à la bêche. Le sultan, paraît-il, a jugé inutile d'introduire des charrues dans un pays où la main-d'œuvre est abondante et ne

lui coûte rien. Car tous les gens et tous les champs lui appartiennent.

Sur les bords de la route, de plus en plus boisés, enfin et déjà quelques fleurs : de gros panicauts azurés, de grandes véroniques, des hypericums et des promesses de pivoines.

Bouba nous a soignés : jamais nous n'avions eu si fringante équipe. Chacun des porteurs témoigne d'un zèle lyrique et, comme soucieux de prouver sa valeur, proteste si l'on trouve trop lourde pour lui la charge qu'il assume. Un enfant de quatorze ans, Wilkao, s'est emparé de la valise de Marc et tient à honneur de la porter jusqu'au bout. Mala, tout jeune archer de formes parfaites, vêtu d'une sorte de blouse qu'une ceinture de cuir relève un peu, de côté, sur sa cuisse nue ; bras nus, coiffé d'une petite toque, l'arc au bras, le carquois sur l'épaule et une calebasse pendant à son côté, il semble un Benozzo Gozzoli. Ce n'est pas un porteur ; c'est un page ; compagnon de luxe à qui nous confions le panier de Dindiki.

La forêt s'épaissit à mesure qu'on approche de la montagne, derrière laquelle le soleil se couche ; au pied de laquelle, lorsqu'on l'a doublée, apparaît Tcholéré, dépendance de Reï Bouba.

Majoresque cadunt aitis de montibus umbrae.

Nous avons dressé les lits hors du camp, dans l'enveloppement étrange de huit larges ficus. Devant les cases du gîte ils encerclent et couvrent une plateforme de sable fin. En face des cases, se dresse la montagne d'où déroulèrent jusqu'au pied des ficus ces gros boulders de granit sur lesquels s'assied, par petits groupes, notre escorte. Le soir tombe. On vient de tuer un bœuf, cadeau du sultan, pour nos hommes ; ceux-ci mangent, bavardent et par instants poussent des rires si clairs que l'on croirait des cris d'oiseaux. Quand je passe près d'eux, ils sourient, portent la main au visage dans une

sorte de salut militaire : « Merci, Gouverneur. » Quels braves gens ! – Tantôt, comme j'allais à pied, près du tipoye, par un soleil abrutissant, l'un des tipoyeurs m'a tenu un vrai discours, que Mahmadou traduit : – « Il fait trop chaud pour toi marcher sur la route. Le Gouverneur va tomber malade s'il ne monte pas en tipoye. »

Mais sous la bâche surchauffée du shimbeck, c'est un enfer.

Ce soir, étendu sur la chaise du bord, trop fatigué pour rien faire, que lire un peu de Milton.

Nuit admirable. Dans les ficus, est-ce une rainette qui jette inlassablement la même petite note perlée ? Sans doute. Outhman, que j'interroge, me dit que ce n'est pas un oiseau.

11 avril.

Nous espérions pouvoir attendre ici le soir ; mais on nous dit que l'étape est très longue. En effet, partis vers 7 heures nous n'arrivons à 13 heures qu'à moitié route ; excédés. Qu'il fait chaud ! Monotone contrée, interminable forêt, fort peu exotique (les faux karités semblent des châtaigniers) mais de plus en plus fournie, et de plus en plus vaste. De gros singes ; une antilope. Les marmitons de Zézé n'ont pas de chance ; le nouveau (remplaçant l'autre depuis Léré), souffrant depuis deux jours, ne semble guère en état de nous suivre. Je ne sais ce qu'il a ; comme tous les nègres, sitôt qu'ils sont malades, il devient *mou.* C'est du cœur qu'il semble souffrir. Dans ce cas, il me paraît absurde d'exiger de lui un tel effort. Je tâche de l'engager (Marc voudrait même le forcer) à rester. Mais l'idée d'être abandonné dans ce pays, dont il ne connaît pas la langue, le terrifie. Il ne proteste pas très fort, mais sue à grosses gouttes son angoisse. Je crois qu'il a peur que Bouba

ne le retienne captif et préfère crever près de nous. Ces malheureux se cramponnent à la caravane comme des tiques ; on songe aux soldats, en pays ennemis, qui, malades ou blessés, supplient qu'on les achève, plutôt que de languir abandonnés.

Je fais monter le marmiton sur le cheval de Mahmadou, qui prend le mien. Aussi bien suis-je content de marcher. Mais que c'est long ! Nous arrivons, exténués, à un gîte où pouvoir nous reposer quelques heures. C'est au sommet d'un tertre calciné, noir d'incendie, un groupement de mornes cases de terre au toit de paille, très laides, très délabrées. L'une d'elles a deux entrées qui permettent un presque insensible mais pourtant bienfaisant courant d'air ; nous y dressons la table et les lits, pour nous y reposer une heure, et débouchons une demi-bouteille de Clicquot.

Repartis vers 4 heures 1/2 du soir.

Le chemin s'enfonce dans la montagne (de très humbles monts). Faux acacias, faux châtaigniers, fausses Cévennes. Le soleil se couche tandis qu'on atteint le tout petit campement fort pittoresque de Jet, tout en haut du soulèvement rocheux, qui serait plus pittoresque encore si l'un des deux grands arbres qui l'abritaient n'avait été couché bas par la foudre, ou par un incendie{40}. Il est tombé fort malencontreusement sur celui qui reste, saccageant ses plus belles branches. Ces incendies de brousse finiront par faire de tout ce pays une nouvelle région désertique.

12 avril.

Partis très tôt avec l'espoir de pousser jusqu'à Tsatsa. Et même, d'abord, trompé par les feux qu'allument nos porteurs, c'est dès une heure après minuit que je me lève et m'apprête. Mais la nuit est sans lune ; il fait noir comme dans un cercueil.

Ivre de fatigue et de sommeil, je me recouche, mais dors mal et n'attends pas la sonnerie du réveil pour donner le signal du départ.

Le sentier est très mauvais : rocailleux, en pente rapide, encombré de cailloux délités sur lesquels, dans l'obscurité, le pied pose avec crainte. On n'avance qu'à petits pas, les nerfs tendus, trébuchant et glissant sans cesse. J'admire et plains nos pauvres porteurs ; chacun d'eux s'aide de sa sagaie. Enfin l'on parvient au fond de la vallée ; le jour se lève à peine ; c'est un mayo aux eaux abondantes, tumultueuses et claires. Nous nous asseyons, Marc et moi, sur une roche de granit émergeant du flot, pour regarder passer notre troupe. L'eau par endroits est assez profonde ; le courant est rapide, le fond incertain. Quand tous ont passé, nous montons à cheval pour traverser à notre tour. Tout le jour me suivra le désir et le regret de ces eaux claires.

Rencontre une heure plus tard de la sœur du Capitaine Coste, qui avec son escorte de porteurs va rejoindre son frère à Garoua, où elle dirige une école professionnelle.

Peu à peu l'on s'enfonce dans la montagne. Ce sont encore les Cévennes, mais les hautes Cévennes. Les mouvements de terrain s'accentuent et le sentier perd toute prétention à la ligne droite. Nous faisons à pied presque tout le trajet et arrivons assez tôt au petit campement de Manne, où l'on nous dit qu'il ne serait pas prudent de pousser le même jour jusqu'à Tsatsa, car nous n'y arriverions pas avant la nuit ; la route est très mauvaise et difficile, impraticable dans l'obscurité. C'était bien la peine de nous être levés si matin ! Par instants on se sent recru de fatigue ; on n'en peut plus ; on voudrait lâcher la partie et, comme l'enfant pour sortir du jeu, crier « pouce ». Mais le plus admirable de ce voyage, peut-être, c'est cette obligation d'avancer, cette impossibilité, le plus souvent, de tenir compte de l'état du temps, de la fatigue… On me dit qu'un abondant mayo est tout près. J'y cours avec ce qu'il faut

pour me baigner. Hélas ! je ne trouve, parmi les roches, que quelques mares d'eau brune, sur fond de boue et de feuilles mortes. Car nous sommes en pleine forêt. (On jurerait à présent des chênes.) De tous côtés, sur tous les flancs des monts, elle s'étend à perte de vue.

Durant quelque cent mètres, je descends le lit à sec du torrent qui forme une petite galerie forestière. (C'est-à-dire que la végétation en est assez différente ; on retrouve de grands arbres penchés, sur des restants de pools, des lianes énormes et des oiseaux chanteurs.)

Puis je regagne le camp où Marc, en attendant le gros de notre troupe, a organisé entre tipoyeurs et pages, un concours de sagaies et de flèches. Le soleil devient accablant. Je cherche de l'ombre au pied d'un énorme boulder. L'incendie a tout séché, noirci, sali, désenchanté. Au pied des arbres, sur un sol calciné, un tapis inégal de feuilles mortes, de cendres et de charbons. Plus une herbe, plus rien de frais, de tendre ou de vert. Mais comment ces feuilles mortes n'ont-elles pas brûlé ? Ce sont des feuilles qui n'étaient pas mortes, des feuilles que l'incendie a brusquement flétries. Les arbres qui les portaient pourront-ils supporter cette rôtissure et asphyxie momentanée ? Un grand nombre d'entre eux ne s'en relèveront pas. Le tronc achèvera de sécher et, l'an suivant, deviendra tout entier la proie des flammes – un de ces troncs que l'on voit parmi la désolation d'alentour, qui se consument lentement et achèvent de devenir cendres, fumant encore des jours et des semaines après que l'incendie a passé. Le plus souvent le feu, les attaquant par la base, fait œuvre de bûcheron, les abat. Si l'air est calme, on peut suivre à sa cendre, sur le sol, le dessin de chaque branche. Parfois l'arbre est creux et, se consumant tout debout, fait cheminée. Dans la nuit, on dirait un tuyau d'usine ; des gerbes d'étincelles, des flammes, jaillissent de sa cime. Parfois même, des trous, en cours de route, font appel d'air et semblent de grands yeux rouges, d'incompréhensibles signaux. Souvent cette consomption se prolonge au-delà de la surface du sol ; elle suit

la racine et s'enfonce…

Et, parmi cette désolation, au ras du sol, de-ci, de-là, ces larges fleurs mauves semblables aux fleurs de cattleyas – qui, je crois, produisent cette graine couleur de corail, que mangent les indigènes.

À cause de ces perpétuels incendies, à causes des déplacements de races, de villages, à cause du remplacement de la vieille forêt par des végétations plus récentes, l'impression constante de pays neuf, *sans passé,* d'immédiate jeunesse, d'inépuisable surgissement, domine encore, pour moi du moins, celle de l'ancestral, du préhistorique, du préhumain, dont parlent de préférence ceux qui voyagent dans ce pays. Les arbres les plus gigantesques de la forêt équatoriale ne paraissent peut-être pas si vieux que certains chênes de France, que certains oliviers d'Italie.

Nous donnons aux gens des villages qui ont apporté des boules pour nos porteurs, une assiettée de sel, qui semble leur faire grand plaisir ; et plus même que les billets. C'est que ceux-ci, nous dit-on, devront être intégralement versés à Bouba, ainsi que le moindre matabiche ; ils ne garderont pour eux que le sel, de consommation immédiate.

Ce n'est pas le tout d'emporter assez de conserves. Nous en avons été jusqu'à présent trop économes, les réservant pour de pires jours. Le moment est-il venu d'ouvrir la compote de poires ?… Aujourd'hui, deuxième breakfast avec un exquis jambonneau Olida.

13 avril.

Partis à 5 heures du matin, nous arrivons exténués, excédés, à l'étape, vers 1 heure, après deux brefs arrêts de

vingt minutes. Je m'attendris en songeant à nos porteurs. Non seulement, Marc et moi, nous ne portons rien, mais nous avons pour nous aider le cheval, le tipoye au besoin (encore que nous n'en usions guère) et, pour nous rafraîchir en route, de la citronnelle et du thé froid. Nous savons que nous trouverons à l'étape une chaise de bord où s'affaler, un lit où faire la sieste, une table toute servie. Eux feront tout ce trajet avec une vingtaine de kilos sur la tête. On s'attend à les voir arriver fourbus ? – Ils chantent. – Ronchonnants ? – Ils disent : « Merci, Gouverneur. » – Pas une récrimination, pas une plainte. Un bon sourire, en réponse à nos quelques paroles affables lorsque nous passons près d'eux. Ces gens sont admirables.

Des avant-coureurs ont averti le village invisible qui se cache on ne sait où, non loin du poste. Il faut que la caravane puisse trouver ici, en arrivant, les « boules » prêtes – et une bonne « sauce » que nous agrémenterons d'une poignée de sel. La sauce aujourd'hui ce sera d'énormes champignons blancs, semblables aux mousserons, mais d'odeur trop désagréable pour nous laisser la curiosité d'y goûter.

Ciel couvert. La nuit n'apporte aucune fraîcheur. De rampe en rampe, on finit par s'élever passablement. Même, si l'on regarde autour de soi, on ne voit guère plus haut ; il n'y a pas plus haut. Le sol est presque partout aussi sec ; mais il a dû pleuvoir dernièrement, car voici des tiges nouvelles, tendres ramilles ; de l'herbe verte… Je dresse le bilan de ce jour :

Intérêt botanique des plus vifs. Certains vallonnements forment tourbières, où l'humidité constante permet une végétation continue. Beaucoup de fleurs inconnues. D'autres dont on connaissait les parentes. Balsamines au bord des ruisseaux – à fleur mauve, largement étalée, presque plate ; moins belle que la petite balsamine à fleurs jaunes des environs de Gérardmer. Dans le lit d'un ruisselet à sec, de grands amaryllis à fleurs blanches, veinées d'un ton vineux assez inattendu. Non loin, un orchis charmant, à fleurs

discrètes sur une haute hampe, verdâtres, pétale inférieur maculé de grenat. Nombre de plantes portent encore leurs graines – en particulier des aconits (?) et une autre sorte de renonculacée, présentant d'abondantes houppes de graines duvetées à la manière de celles de nos clématites. Un petit aster grenat. Une nouvelle sorte d'éryngiums (panicauts). Mais le plus étonnant, c'est, à ras le sol et souvent aux endroits les plus calcinés, les plus rocheux, cette grande belle fleur mauve pâle, dont je parlais hier. Elle est, à mesure qu'on s'élève, toujours plus abondante. Chose étrange, certaines ont une odeur suave ; la plupart ne sentent absolument rien. J'en trouve ici une variété à peine un peu moins large, pourpre sombre. L'une et l'autre ont la carène au fond lavé de safran. Cette fleur sans tige (la tige est dans le sol et porte plusieurs fleurs ; chacune d'elles s'épanouit au ras du sol), sans feuilles, jaillissant du sol à la manière des colchiques, dont elle a presque la teinte et la fragilité, est une des plus belles de ce pays. Réapparition de quelques papillons.

Il y eut un moment exquis, au souvenir duquel céderait celui de la fatigue. Ce fut l'instant du bain. Depuis… avant Bosoum, nous n'avions plus revu d'eau claire. Un épais ruissellement frais, transparent… Quittant le sentier, avec Outhman porteur d'un peignoir, je gagne un pool assez profond pour s'y plonger, sous une épaisse voûte de feuillages.

Grande surprise de trouver, en remontant une petite rivière, à un arrêt de la caravane, quelques palmiers. Et, plus surprenants encore, des bananiers{41} (très peu fréquents – je n'en ai vu que quatre), ou du moins des squelettes, des momies de bananiers, sans plus de feuilles ni de régimes – ne présentant qu'un pauvre restant de fût calciné. Bananiers sauvages apparemment – à très grande distance de toute habitation – sur le haut du plateau, avant d'arriver à Tsatsa.

Nous renonçons à gagner Haldou le même soir, encore

qu'on le dise tout proche, mais nous sommes tous fourbus.

Ineffable détente : de la pluie, un essai d'orage. Encore qu'il n'ait pas beaucoup plu, toute la nature semble aussitôt lavée, rafraîchie, revernie. Après des mois de sécheresse et d'attente, la rapidité de la pousse, à la première averse, doit être stupéfiante.

Outhman, ce soir, accourt me signaler un oiseau balancier, que, dit-il, il vient de voir, semblable à celui qu'a tué Coppet{42}.

J'interroge les gens du pays au sujet des bananiers rencontrés sur la route. Ce sont bien, disent-ils, des bananiers *sauvages.* On en trouve un certain nombre sur le plateau, près des endroits humides. Ils sèchent ainsi, puis rechipent du pied après les pluies. Ne donnent que des fruits insignifiants.

14 avril.

De la pluie ; une douce, tranquille, lente pluie ; pas du tout la formidable tornade que j'attendais, souhaitais presque. Cette pluie même est aussi peu exotique que possible. Elle détend les nerfs délicieusement. La route fait un énorme circuit sur le plateau – assez incompréhensible puisqu'il aboutit à une descente extrêmement abrupte. Végétation très peu variée ; pas revu de bananiers. Dans un plissement humide, arbre flamboyant ; bractées d'un rouge légèrement orangé, du plus bel effet ; fleurs très petites, d'aspect insignifiant, tubulaires, jaunes, rappelant celles des *Bougainvillées,* au point que je doute si ce n'est pas une espèce très voisine, encore que de port si différent.

Toujours, partout, des traces d'incendies plus ou moins récents. Même aux endroits où repousse l'herbe verte on distingue sous elle cette constante salissure noire ; de grandes étendues ne présentent plus que, sur le sol charbonneux, ces dards de porc-épic que sont les chaumes des graminées{43}. Pas un tronc d'arbre qui n'emplisse de suie la main qui le touche. Tout le paysage est abîmé, sali.

Il semble qu'après ce voyage plus aucun pays ne paraîtra monotone ; plus aucun trajet, lent. Hier, lorsque après l'interminable montée (intéressante du reste ; et puis on revoyait de l'eau), on se croyait presque arrivé, on n'était pas même à mi-route.

Arrivés à Haldou vers 11 heures. Grande fatigue nerveuse. Exaspération contre les porteurs qui bavardent et nous empêchent de dormir. Ce n'est pas mauvais vouloir de leur part, mais impossibilité de comprendre que des bruits si menus puissent nous déranger. D'ordinaire, ils répondent admirablement au premier signal, et quand je crie « Silence ! » se le tiennent pour dit. Mais le camp est ainsi disposé qu'on est ici par trop les uns sur les autres. Trois fois je me relève ; fais emmener plus loin un cheval, arrêter un récurage de vaisselle, interrompre un jeu de je ne sais quoi… À la fin l'exaspération est telle que je renonce à la sieste.

Vers 5 heures, un peu détendu, sinon reposé, je repars avec Outhman porteur d'un fusil, car ce matin, cherchant au bord du petit mayo qui coule à deux cents mètres du campement, un endroit où me baigner (en vain : les bords étaient protégés par une barricade de roseaux) j'avais fait lever une perdrix. Nous obliquons aussitôt vers la gauche et gagnons un endroit de la rivière assez beau, où celle-ci coule sur de grosses dalles de granit. Puis l'ayant traversée nous circulons à flanc de coteau, à travers d'anciens champs de mil. Nous retraversons un peu plus loin la rivière et parvenons à un village incendié. À la seule exception de deux huttes miraculeusement et bien

inutilement préservées, tout a brûlé : j'entends tous les toits, bois et chaume. Il ne reste plus que les murs de terre des huttes abandonnées.{44}

Village assez grand ; huttes pas toutes misérables. Nombre d'entre elles ont une double entrée ; elles sont disposées presque toutes de même manière, divisées et compartimentées par un ingénieux système de cloisons basses.

Où sont partis ces gens ? Dans ce grand silence du soir, dans ce pays perdu, l'aspect de ce village abandonné est d'une mélancolie indicible. Un triste ciel de Normandie.

Haldou, 15 avril.

Trop fatigué, je ne m'endors que vers le matin, malgré la rhoféine. Et je dormais profondément lorsque Marc est venu secouer ma moustiquaire. La pluie. Il faut en hâte rentrer les lits que j'avais fait dresser en plein air. L'étape suivante est fort longue. Nous pensions partir dès 5 heures. Force est de différer un peu. Le ciel est noir. Mais nous n'en dormons pas davantage. Je suis exténué. Et c'est peut-être à l'obscurcissement de ma vue que je mesure le mieux ma fatigue… Si l'on trouve que je me plains beaucoup, je dirai que je ne vois pas pourquoi je m'en ferais faute. Par amour-propre ? Je n'en ai guère, et le mets ailleurs qu'à me taire. Ce silence stoïque, que l'on admire chez Vigny et qui lui fit prêter au loup un des plus mauvais et des plus absurdes vers de notre langue :

Puis après, comme lui, souffre et meurs sans parler,

(Comme si c'était le stoïcisme qui retenait de parler les loups plutôt que les carpes !) je ne l'admire point tant que je ne le trouve ridicule et, comme eût dit Molière : « d'affectation pure ». Quant à moi j'ai coutume, lorsque je souffre, de

pousser de gros soupirs romantiques, je veux dire : plus gros que le mal, de sorte que la douleur me paraisse toute petite à côté.

J'ai pourtant repris un peu de fraîcheur d'esprit, de vigueur et même de joie, sur la route. La forêt continue s'est faite plus dense et plus belle. Le sol même a bientôt changé. Des grandes plaques de ce que je crois être de la latérite ont commencé de recouvrir le sol, parfois dépouillé. La roche, lorsqu'elle apparaît, dans le lit des ruisseaux par exemple, n'est plus de granit, mais de pierre très dure à cassure un peu vitreuse, couleur cuir de botte.

Un des porteurs est venu nous apporter des bananes sauvages trouvées dans la brousse ; vertes encore, mais aussi grosses que les bananes du marché et comestibles, nous affirme-t-on maintenant, en contradiction avec les affirmations d'hier. C'est tout le temps comme ça dans ce pays.

Mahmadou et Outhman, ce matin, cueillent aux arbres de petits fruits de la couleur, grosseur et forme des mirabelles ; un peu sucrés mais d'une âpreté presque intolérable. Comme pour presque tous les fruits de ce pays, la chair est indétachable du noyau, ce qui fait qu'on ne peut que les sucer un peu, avant de les cracher.

J'use du tipoye, ce que je n'ai pas fait depuis longtemps ; d'où enthousiasme des tipoyeurs qui tous ces jours derniers se faisaient constamment attendre, qui maintenant partent de l'avant au petit trot, chantant, riant, poussant des cris, racontant je ne sais quoi où l'on distingue revenir les mots de *matabiche* et de *gouverneur*. Si, glissant ma main derrière le dossier du tipoye, je la laisse pendre, aussitôt Ghidda la saisit ; c'est du délire : « Merci, Gouverneur, merci. »

À quelques rares exceptions près, combien ces gens sont peu « tire-au-flanc » ! Les plus jeunes surtout mettent un point d'honneur à porter les plus lourdes charges.

Partis de l’avant avec tipoyes, chevaux et gardes (les porteurs semés loin en arrière), nous tombons sur un troupeau de grandes antilopes. Elles sont là, tout près, une dizaine je crois, qui traversent le sentier à pas lents et ne semblent pas remarquer notre présence. Nous restons longtemps à les observer. Elles s’en vont. Je pousse Marc à les poursuivre ; mais le fusil n’est point là. On envoie Mahmadou le rechercher dans la caravane, en arrière, et tandis que Marc attend, je repars, seul, à pied, et prends beaucoup d’avance. Ivresse de se trouver dans l’inconnu, très loin, tout contact perdu avec l’homme ; de n’entendre plus aucun bruit, que des chants d’oiseaux, etc. Grands espaces vides où l’on espère surprendre le gibier. Et, dans cette forêt monotone, de place en place, de surprenants palmiers bas à larges feuilles.

Arrivés à Mandoukou vers une heure. Extrême limite du territoire de Reï Bouba ; un mayo forme la frontière. La rivière est encaissée, à la manière du pays. Comme Beaucaire et Tarascon, sur les deux berges, deux gîtes d’étapes. Nous occupons celui de Reï et, pour n’être pas dérangés par les bruits, envoyons nos porteurs sur celui du territoire de N’Gaoundéré où ils mènent aussitôt grand train.

Je revois ce soir un engoulevent à balancier. Mais il doit y avoir plusieurs variétés ; car il ne me paraît pas que ce soit exactement le même que celui des bords du Chari ; qui déjà n’était pas le même que celui que j’avais vu près de l’Ouham. De vol très rapide et inconstant, très difficile à atteindre.

Libellules du soir. Ce midi, pendant le bain, j’en ai vu une couleur *corail* sur les bords de la rivière. Libellules de nuit.

Je relis *Horace* – pièce entre toutes qui m’exaspère, où les sentiments paraissent les plus forcés et le plus facilement forcés, parce qu’ils demeurent abstraits. Je suis surpris pourtant ; après un début traînant et ergoteur, Corneille

s’élève bientôt au plus haut ; le caractère de Curiace est admirablement dessiné ; admirable son opposition à celui d’Horace. Tout cela mérite d’être relu avec l’attention la plus soutenue. Tout le second acte est admirable, du meilleur Corneille, et tel que je ne connais rien de plus grand. Les adieux du vieil Horace à Curiace atteignent l’émotion la plus délicate et la plus vive.

16 avril.

La suite de la lecture me rencogne dans mon premier sentiment. Le début du troisième acte, à commencer par le monologue de Sabine : un modèle de psychologie fausse, factice, de rhétorique froide et sans beauté. Et que dire de ce qui suit ! En particulier la scène IV, où les deux belles-sœurs discutent si la perte d’un amant est plus douloureuse que celle d’un mari… etc., avec quels arguments ! Rien ici qui soit humain, sincère, vrai, naturel. Tout l’acte III est des plus médiocres lorsqu’il n’est pas des plus mauvais.

Bien absurde également le monologue de Camille de l’acte IV où se préparent et chauffent les prochaines imprécations. Ce résumé de la situation, cette récapitulation des revirements et des travers, quelle actrice pourrait jouer cela, sauver cela ?

Mais admirable de tous points le cinquième acte. Combien il me plaît qu’une plaidoirie, après l’action, parachève et couronne la tragédie.

Réveil dès 4 heures. Fatigue extrême, qui cède un peu à la curiosité et à l’intérêt que présente la forêt. Elle est à présent plus dense et plus haute. Jamais si dense pourtant qu’on ne puisse circuler partout à cheval, sans souci des routes. Mon cheval a un galop très agréable, j’en profite et nous partons,

Marc et moi, escortés d'Outhman, de Mahmadou l'interprète et des guides, loin en avant des porteurs, qui pourtant nous précédaient d'abord. Le sol est constamment coupé de brusques dévalements et de petits mayos, encore à sec le plus souvent. Pourtant on sent partout qu'il a plu. Assez belle orchidée haute sur tige ; des fleurs violet velouté, rappelant celles de l'orchis faux-bourdon. M'écartant un instant du sentier, je fais lever une exquise petite biche presque sous les pieds de mon cheval. Elle était tapie dans les chaumes. Elle part en bondissant avec une grâce et une légèreté merveilleuses.

Un peu plus loin, tandis que Marc reste en arrière, Outhman, qui est parti de l'avant avec moi, me signale un cynocéphale. « K'bir, K'bir{45}. » Un instant après je le distingue, et comme il s'en va très lentement, je pousse vers lui mon cheval à travers la futaie. Le singe en effet est énorme, presque aussi gros qu'un homme. Bien que mon cheval aille sur lui, il ne presse pas son allure ; et même bientôt, le voici qui s'arrête, se campe sur un rocher, et, tandis que je m'approche encore, se retourne, se dresse, montre les dents et commence à pousser une série de cris, sorte de jappements, non tant de fureur, semble-t-il, que d'appel. – « Il appelle des plus grands que lui », me dit Outhman, en me déconseillant d'avancer. L'on m'a si souvent dit que tous les animaux sans exception fuyaient l'homme, que je ne parvenais pas à croire que ce singe pût nous attaquer. – Non ; mais peut-être nous tenir tête… Et effectivement il fait deux pas vers nous. Nous ne sommes guère qu'à vingt mètres de lui. Je juge plus prudent de tourner bride. Mais voyant Marc passer au loin sur la route, je l'appelle. À l'approche de ce renfort, le cynocéphale s'enfuit.

Très beau ravin ; grands arbres ; grands rochers de granit. De l'eau courante ; mais il n'est pas l'heure de se baigner.

La forêt cesse ; commence un plateau dénudé. Immense

espace. De-ci, de-là, dispersés à un ou deux kilomètres de la route, petits groupements de cinq ou six cases. Nous arrivons vers 10 heures à un assez grand village (premier village *Drou)* où nous pensons que se trouve le gîte. Village le plus propre, le plus net que j'aie vu depuis que je suis en Afrique. Tous les seccos sont neufs. Malheureusement nous ne sommes pas encore au but, à Gangassao. Il faut repartir. On nous dit le gîte « tout près » – *id est :* 4 kilomètres en plein soleil, plus fatigant que toute la course du matin. Nous espérions trouver du lait. Mais les troupeaux appartiennent aux Foulbé, et nous sommes chez les Drou – qui refusent de frayer avec ces derniers. (Nous parvenons pourtant, mais à grand'peine, en envoyant une députation, à obtenir une pleine écuelle.)

Gangassao. Village à demi déserté. Quantité de cases incendiées. Les habitants ont fui le chef du village qu'ils n'aiment pas et se sont installés depuis deux ans dans le nouveau village, si propre, que nous avons d'abord traversé. Impossible de reconstituer ce qui s'est passé. On croit comprendre que le chef tâchait d'être du côté du manche et ne défendait pas suffisamment ses gens contre les exigences du lamido de N'Gaoundéré. Impossible d'obtenir des indigènes des réponses précises – fût-ce aux questions qui n'attendent qu'un oui ou qu'un non.

Nous repartons après une sieste enfin tranquille et reposante, Marc ayant exigé que les porteurs campent tous très loin de nous. Ils partent avant nous ; et comme l'étape n'est pas très longue, ce n'est qu'à M'bang, petit village Foulbé, que nous les retrouvons, encore qu'ayant fait au grand galop, sans arrêt, ces huit ou dix kilomètres ; talonnés aussi par un ciel menaçant. Ce galop, sur ce grand plateau découvert, sous un ciel de cataclysme, est si exaltant, qu'il triomphe un instant de ma fatigue.

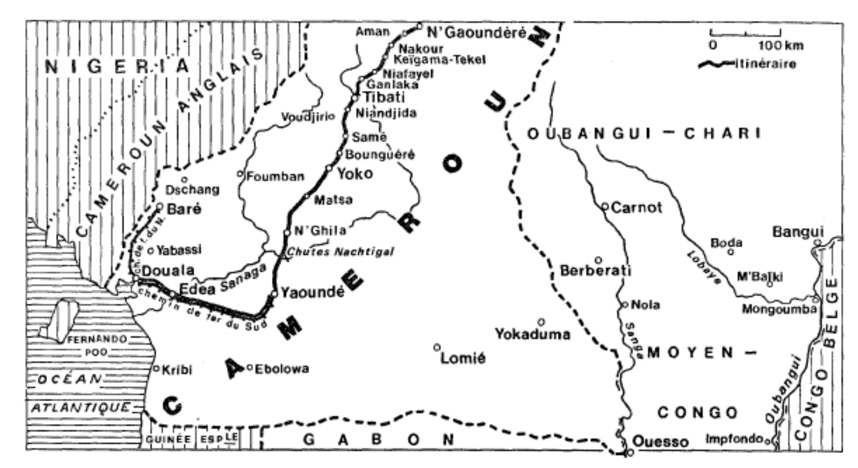
Joie de retrouver au poste d'excellentes bananes. Tout le

village est verdoyant. Le pays est sorti de la saison aride. Nous dînons devant la case, sur la place, extrêmement propre, bien sablée. Mais, sitôt à table, invasion de « bobos » – sorte d'éphémères aux très longues ailes{46}, que l'insecte laisse tomber presque aussitôt. La table est bientôt couverte d'ailes. Quant à comprendre ce que sont devenus les insectes…

18 avril.

N'Gaoundéré. Venu fort loin de la ville à notre rencontre, le lamido, seul en blanc comme toujours, environné d'un important déploiement de cavalerie, reste à attendre, au haut de la plus haute colline, la troisième avant d'atteindre N'Gaoundéré ; de sorte que la marche, ensuite au pas, car ainsi le veut le décorum, semble interminable. À peu près cinq cents figurants ; grand nombre de drapeaux français. Acclamations ; hurlements ; tout cela beau, mais sans ordre, et terriblement poussiéreux.

Rien pu noter hier. Paysage peu exotique, mais qui paraît trop vaste pour qu'une France le puisse contenir. Ciel gris. Route sans épisode. Air vif et presque frais. Nous devons être déjà à près de mille mètres{47}.



LE SUD-CAMEROUN

CHAPITRE VIII – *N’Gaoundéré*

Toute l’amabilité des administrateurs, M. L. et M. N., n’a pu faire que nous ne soyons péniblement campés. La seule case qu’on eût souhaité nous offrir vient de flamber. Force a été de se rabattre sur un malheureux bâtiment de deux pièces, à peine achevé, encore blanc de plâtre, de peinture, de mastic, car il y a des vitres aux fenêtres ; le sol est feutré d’une poussière de brique, de terre, de gravats, que le vent soulève en tourbillons. Ni tables ni sièges. Mais l’hôpital est à côté.

Étant donné l’importance de N’Gaoundéré, l’on reste stupéfait également de la laideur, de l’inconfort des bureaux de l’administration. Avec leurs toits de tôle ourlée reposant sur des murs de caserne, ils déparent hideusement la colline qui fait face à la ville indigène. Cela pourrait être très beau ; c’est affreux.

Vers le soir Marc se déclare tout à coup à bout de forces. Et je prends aussitôt honte de ma fatigue et de ma plainte. Depuis dix jours (et déjà précédemment) j’ai pris l’habitude de me reposer sur lui de tout. Sur lui retombe tout le poids des difficultés, des arrangements, de la direction du portage. Je me laisse volontiers persuader par lui qu’il est bon qu’un seul s’occupe du service de l’intendance ; mais ce service est éreintant.

Hier soir, un accès de fièvre me force à me coucher, tandis que Marc va voir le lamido. Nous décidons néanmoins de partir lundi (19, arrivés le 17), pour tâcher de prendre à Douala le bateau du 13 mai. Malheureusement les dépêches que nous voulons envoyer pour nous assurer d’une auto à Yoko, retenir nos cabines sur *l’Asie* et aviser à Paris pour que l’on me garde mon courrier, ne peuvent partir, la ligne étant momentanément coupée par suite d’une tornade.

Nous réglons le compte de nos porteurs, tant ceux de Maroua que ceux de Reï Bouba. Six hommes de cette dernière équipe nous accompagneront pourtant, jusqu'à Douala ; nous les aiderons à dégager de la consigne où elle reste « en souffrance », certaine machine à coudre que le sultan a commandée et que ces six porteurs ont mission de lui rapporter. C'est avec une réelle tristesse que nous prenons congé des autres, et je crois qu'ils ont également regret de nous quitter. Il s'était assez vite formé entre ces braves gens et nous un attachement réciproque… On va répétant qu'on n'obtient rien des indigènes de ce pays que par la force et la contrainte. Qu'on essaye seulement d'une autre méthode et l'on verra le résultat. Ils savent parfaitement bien distinguer, quoi qu'on en dise, la bonté de la faiblesse et n'ont pas besoin d'être terrorisés pour vous craindre. Mieux vaut encore se faire aimer. C'est, je crois, le système du sultan Reï Bouba. Ce fut le nôtre. Au bout de peu de jours, nous avons pu voir naître chez ces êtres naïfs un dévouement qui serait vite devenu du fanatisme.

J'ai déjà dit qu'aucun des sujets de Reï Bouba ne possède rien en propre, ni ne peut même disposer librement de sa personne. Il doit remettre au sultan tout ce qu'il reçoit, salaire ou pourboire. De cette coutume, qui d'abord peut paraître abusive, attentatoire au droit des gens, nous comprîmes la raison, lorsque nous apprîmes que tous nos porteurs libres (ceux de Maroua) s'étaient laissé rafler au jeu, par des miliciens habiles et peu scrupuleux, la totalité de leur paye le soir même du jour où nous la leur avions remise ; les sujets de Reï Bouba, par contre, s'étaient abstenus de risquer au jeu le salaire qu'ils devaient remettre à leur maître.

Amane, 20 avril.

Service d'intendance particulièrement difficile à chaque changement de porteurs.

Départ de N'Gaoundéré, hier, très tard. Regrets d'avoir dû faire à la nuit une grande partie du trajet, qui, à la demi-clarté d'une lune à moitié pleine, m'a paru belle et d'aspect assez neuf. Et ce n'est peut-être pas tant la forêt qui change, que la saison. Nous entrons dans le printemps. Forêt sillonnée d'abondants ravins aux pentes abruptes. Dans l'un de ceux-ci, que nous traversons longtemps après le coucher du soleil, nous entendons le coassement étrange d'une grenouille, énorme à en juger par le volume de son cri. Mouches à feu inconnues, beaucoup plus grandes que les lucioles du Congo, des fulgores semble-t-il. Impossible de s'en saisir. Terrain trop accidenté.

Arrivés à Amane vers 9 heures du soir.

Je n'ai rien dit de N'Gaoundéré ; à peine vu ; fatigue et incuriosité. Pourtant au petit matin, dans la brume, vue de la colline qui fait face à celle du poste, la ville paraît très belle. Vers le soir je me décide à courir les rues – grandes, propres ; – peuple obséquieux – tous les gens se lèvent lorsqu'on approche et saluent très bas – les femmes fuient et se cachent. Extraordinaire animation sur la place du marché ; mais il est tard ; on plie bagage. Les rues : on circule entre des murs de terre ; à l'intérieur de ces murs, des cases à toit pointu, d'un chaume tout différent que celui des toits précédents (dont on enlève une poignée pour faire torche), d'un chaume plus menu, plus souple, formant tignasse non égalisée et tombant en franges au bord du toit (aspect très indochinois) – couvrant le toit en éteignoir.

Nakourou, 21 avril.

Encore une étape franchie. Les indications portent de nouveau 29 kilomètres. Pays assez beau. Toujours la même

forêt (surtout des faux karités) mais plus variée. Dans les ravinements, des essences nouvelles.

Notre troupe n'a jamais été plus nombreuse, bien que les charges diminuent. Nous laissons à N'Gaoundéré deux vastes chaises de bord données par Coppet, qui n'ont plus chance de nous servir – et diverses provisions superflues. Mais nous emmenons deux tipoyes, soit seize porteurs. Tipoyes dont nous usons fort peu. C'est plutôt un « en-cas ». Mais dans l'état de fatigue ou je me trouve après deux ou trois heures de marche, et deux ou trois heures de cheval, je suis heureux de le trouver. De plus, de Tibati, à cause des tsé-tsés, et, partant, de la maladie du sommeil, nous serons tenus de renvoyer les chevaux à N'Gaoundéré.

Keïgama Tekel, 22 avril.

Nous voici à Keïgama Tekel, exactement à mi-route entre N'Gaoundéré et Tibati. Après une bonne nuit, cette étape, la plus longue, s'est effectuée sans trop de fatigue. Partis un peu avant 6 heures, après avoir expédié les porteurs. Fait la première heure à pied ; le reste à cheval. Les ravinements sont de plus en plus fournis d'une végétation toujours plus tropicale ; presque des galeries forestières déjà. Réapparition du *vernonia.* Vu de nouveau deux bananiers en pleine forêt ; le vieux fût est desséché, mais le jeune repart à côté, tout « vermeil ».

Certains passages de rivière sont enthousiasmants. Le pont en treillis de branches sèches, souvent rongé par les termites, inspirant peu de confiance, on risque de préférence cette acrobatie de lancer son cheval à côté du pont, dans la pente abrupte qu'il descend avec crainte, puis, le gué franchi, remonte en quelques bonds.

Arrêt à l'un de ces marigots pour prendre un repas d'œufs

durs, de chester et de thé froid ; sous un arbre formidable, dans l'embrassement de ses racines formant voûte au-dessus de l'eau. Petits fruits blets très agréables ; d'autres, exactement semblables à nos prunelles, mais à pulpe blanc de lait, gluante, autour d'un noyau mauve ; extrêmement astringents et à goût de térébenthine.

Rencontre de deux blancs accompagnés de leur convoi. Ce sont : Lamy, « agent spécial » envoyé à Maroua et T. Monod, préparateur au muséum, section d'ichtyologie, qu'on envoie étudier les poissons du Tchad.

Je suis presque étonné d'aller mieux. Il semble que des glandes à sécrétion interne recommencent à fonctionner : celle du cran et celle de la curiosité.

Réveillés d'une sieste profonde par l'approche d'une tornade. L'aspect du ciel est proprement terrifiant. Couleur d'encre, uniformément sombre du côté du nord. Le vent violent pousse vers nous cette menace. Il soulève des tourbillons de poussière, bouscule les tipoyes, arrache un grand morceau de toit. Nous nous asseyons au bord du plateau (sur lequel est construit le poste, dominant une immense étendue de pays boisé, très mouvementée) pour voir approcher la catastrophe. Les couleurs sont admirables ; un ocelle ensoleillé, vert pâle, se déplace rapidement parmi le vert sombre des forêts proches, et, plus loin, un fond de collines violettes, lavées de pluie. Elle semble tomber au loin avec abondance. Par instants, à l'horizon, de monstrueux éclairs, répétés. Ils jaillissent à trois et quatre reprises exactement dans le sillage du premier, ainsi que nous avions pu voir à Coquillatville. Tout cela vient rapidement vers nous. Voici déjà les premières gouttes. Nous rentrons précipitamment… Et puis non ; c'est une fausse alerte. L'orage semble respecter le poste. Il pleut partout à l'entour ; nous en sommes quittes pour une très courte et faible averse ; à peine de quoi rafraîchir le sol et abattre un peu la poussière.

Niafayel, 23 avril.

Marc a été pris hier soir d'une furieuse rage de dents qui a duré presque toute la nuit, n'a cédé que vers le matin à la double dose de sonéryl et à la rhoféine. Et ce matin, en brousse, la crise, un instant calmée, repique de plus belle.

Partis assez tard (7 h 1/2) mais l'étape est moins longue. Le pays est de plus en plus intéressant. Les abords des marigots se couvrent de fleurs ; il y eut en particulier, aux abords du premier marigot après avoir quitté le poste, des amaryllis aussi abondantes que les courbadonnes dans les prés d'Uzès. Fleurs énormes, et parfois jusqu'à sept épanouies à la fois sur la même hampe ; mais sentant un peu l'eau de Javel.

Je trouve dans le lit d'un autre marigot une autre amaryllis ; plus grande encore ; complètement blanche.

Dans une prairie (tout petit espace formant pré au bord du marigot) une fleur d'un jaune éclatant, très étrange et que je ne sais à quelle famille rattacher ; à ras de sol, dans un gobelet de feuilles rondes.

Troisième espèce d'amaryllis dans la rivière, ou sur les bancs de sable à demi couverts d'eau ; six pétales (ou trois sépales et trois pétales) très longs, blancs.

Mais la fleur la plus étonnante, Marc la trouve en descendant de la « montagne », un peu avant d'arriver au poste – sans feuilles – surgie d'un oignon peu profondément enfoncé ; semblable à une énorme graine de pissenlit rouge corail (crinium ?).

Très belle, la descente du plateau. Chemin très rapide. On longe des ravins épaissement boisés. Arbres de plus en plus hauts.

Tandis que Marc repose, je gagne à travers la savane, à un kilomètre du poste, le lit (à sec encore) d'une rivière qui suit le bas du dévalement. Fort intéressé par les termitières. J'en

bouscule une vingtaine et trouve six ou sept variétés ; incompréhensible ; parfois hantées de fourmis ; parfois cohabitant avec elles (?). Petits termites noirs. D'autres occupées par des termites adultes à très longues ailes ; on se demande comment ils pourront sortir de dessous terre, car il semble que toutes les issues soient bouchées. Ce sont ces insectes ailés qui venaient en masse sur notre table, l'autre soir, que Dindiki broutait, et *qui perdent leurs ailes ;* la table en quelques instants s'en est trouvée jonchée ; mais nous n'avons pas pu voir ce que devenaient les insectes après la perte des ailes. Dindiki, quand je le penche sur une termitière culbutée, se précipite et donne force coups de langue, s'emplissant la bouche de termites et de terre.

Ganlaka, 24 avril.

Chaque jour de nouvelles fleurs. Un tout petit crocus safran. Une large fleur de la couleur et de la forme des cistes pourpres. De nouveau, en assez grand nombre, la fleur jaune serin d'avant-hier, dans un gobelet de feuilles épaisses, charnues comme celles du sédum ou de l'écheveria (de la forme de ces dernières) délicatement lisérées de carmin. Elles poussent sur un rhizome extrêmement fragile et que je ne parviens pas à extraire intact du sol très rocailleux.

Bien dormi grâce au sédobrol. Cette étape, bien qu'une des plus longues d'après les indications officielles, ne m'a pas fatigué. Partis à 5 heures, arrivés à Ganlaka dès 11 h 1/2. S'il fallait repartir ce soir, je serais prêt. Nous savions que la route passe près d'un lac (dans un ancien cratère, dit-on… il ne me semble pas que ceci soit exact). Et d'abord on pouvait prendre pour un lac, dans une dépression de terrain non boisée, une abondance de brume épaisse. Oui, vraiment, à travers les

branches, on eût dit de l'eau. Mais plus loin, c'est vraiment de l'eau qu'on découvre sous l'écartement de la brume : on dirait un lac d'Écosse, partiellement entouré de bocages, puis de grands joncs, de roches noires ; un large espace entre la route et le lac, qui semble de tourbière, mais complètement sec, où nous lançons nos chevaux. Des brumes flottent encore sur l'eau ; le soleil n'est levé que depuis une heure. Lorsque nous approchons de l'eau, trois grandes biches s'enfuient, longeant la rive. Quantité de poissons, certains assez gros, zébrés comme des perches ; d'autres plus petits, dont Outhman et Zézé, entrés dans l'eau, cherchent en vain à s'emparer. J'aurais voulu en rapporter au muséum, ayant appris hier que Monod, bien qu'ichtyologue, ne s'était pas arrêté ici. Je me console en capturant deux cicindèles. Je les mets, sans plus songer à leur pugnacité, toutes deux dans une même petite boîte, en attendant le flacon de cyanure. Quand je rouvre cette prison préventive, je ne trouve plus que des débris.

Essaim de libellules (de deux sortes : les unes avec taches grenat ou noires, les autres aux ailes complètement transparentes) me suivant à ras de sol, enveloppant chacun de mes pas.

À un ou deux kilomètres du lac, dans un espace abondamment boisé, couvert, d'aspect un peu humide, quantité de bananiers sauvages. Rien ne peut dire la beauté de ces grandes feuilles vert tendre, encore intactes, formant *chou,* dans l'ombre et la fraîche lumière du matin. Sur l'un d'eux, je trouve une petite rainette complètement jaune ; à l'extrémité des pattes, des ventouses roses.

25 avril.

Dernière étape avant Tibati, Signalée comme la plus longue. Partis dès 4 h 1/2, les porteurs dès 4 h. Arrivés vers

11 heures, peu fatigués. À pied d'abord, devançant les chevaux qu'on a fait dormir au village. Seul, à l'aube, traversée d'un marigot, au bord duquel je m'assieds pour attendre Marc ; et bientôt je distingue dans les feuilles mortes, à mes pieds, un bruit des plus singuliers. On dirait le crépitement d'une averse, non d'eau ni de grêle, mais de grésil. Le bruit n'est pas continu ; il parcourt le sol comme une vague, se propage, meurt et reprend à intervalles réguliers. On comprend, à observer bien, qu'il est produit par une quantité d'insectes, évidemment sous les feuilles. Le sous-bois est trop sombre pour que je puisse rien distinguer. Outhman, que voici venir, reconnaît aussitôt ce bruit rythmé comme un chœur de pagayeurs : ce sont des termites. Il gratte une allumette, soulève la couche de feuilles mortes ; l'armée dévorante est là.

Traversée de deux importants oueds ; arrêt au bord du premier, à l'ombre, après traversée du gué à cheval ; l'eau lui vient au ventre. Parallèle à l'oued et non distante de lui, une tranchée allemande. Le second oued traversé en pirogue. On est déjà très près de Tibati. Deux groupes d'envoyés sont venus à notre rencontre (sans parler de ceux qui nous attendaient à l'étape d'hier, et nous ont offert du beurre horriblement rance). Bientôt le lamido lui-même avec une escorte de gens en une sorte d'uniforme rouge. Salutations, puis chacun remonte à cheval et l'on fait au petit pas les trois derniers kilomètres.

Village important. Les groupes d'habitations Sarés toujours ceinturées de seccos. Marché permanent sur la place. Importants étals de bouchers. On vend du sel de deux sortes : gris et blanc. De la farine de manioc dans des calebasses, que viennent butiner des abeilles ; de l'antimoine (?), des perles, quelques mangues ; différentes épices : clous de girofle ; des cigarettes au détail.

Mais, de ma part, *incuriosité* grandissante. Poste agréable. Non loin s'est établi un missionnaire norvégien.

Depuis deux jours, odieuse réapparition des chiques ; ce matin, extractions des plus pénibles, suivies d'arrosements d'iode pour cautériser les plaies.

Hier, quarante-deux de nos porteurs demandaient à repartir aussitôt pour N'Gaoundéré. Il avait été convenu qu'ils nous accompagneraient jusqu'à Yoko – ou même, plus exactement jusqu'à Matsa, étape suivante accessible à l'auto qui doit venir nous prendre et nous emmener à Yaoundé. Problème ; a-t-on vraiment besoin de ces gens pour les cultures, ainsi qu'eux le disent – auquel cas on les laisserait aller, le lamido d'ici se faisant fort de nous fournir d'autres porteurs. Il est inadmissible en effet que, pour la commodité d'un blanc, on risque d'affamer un village ; on emmène ces gens à 12 jours du leur, soit une absence de 22 à 24 jours environ. Ainsi l'exige l'absence, sur cette route du Cameroun, de postes administratifs qui permettraient des relais intermédiaires entre Yoko et N'Gaoundéré. Cas de conscience que nous débattons avec l'interprète ; celui-ci proteste que les cultures n'ont pas encore vraiment commencé, que ce que ces gens nous disent à présent ils eussent pu le dire au départ ; qu'on ne les prend point par surprise. Je leur fais valoir qu'il n'y a pas de poste administratif à Tibati, de sorte que le paiement régulier ne peut être fait qu'à Yoko ; que du reste ils sont bien payés, sensiblement mieux qu'au Congo, et que de plus je leur donnerai, si je suis content d'eux, un bon matabiche. Bref, je suppute le bien-fondé de leur résistance ; celle-ci cède enfin devant nos arguments et bientôt il n'en reste plus trace. Au demeurant il n'est aucune équipe de porteurs dont je me serai séparé avec moins de regrets. Pour la première fois, aucun contact cordial, ou presque, ne s'est établi entre eux et nous durant ces six jours. Ce sont des porteurs professionnels qui déjà ont pris un certain esprit de métier et de corps. Ils se soumettent à cette dure exigence de l'administration (ou des lamidos), mais avec mauvaise grâce et parce qu'ils ne peuvent faire autrement.

Les indigènes de Tibati sont plus insaisissables, inapprochables que jamais. Dès qu'ils vous voient, les enfants fuient, les femmes se cachent. Je n'ai plus la patience, ni surtout plus la curiosité qu'il faudrait pour des travaux d'approche et de lent apprivoisement. D'ailleurs ces gens de ville sont corrompus – je veux dire moins naïfs, et partant moins intéressants que ceux de la brousse.

26 avril.

Hier soir, invités à prendre le thé chez le missionnaire norvégien. Je n'ai pas assez d'imagination pour parvenir à voir dans cet être simple et naïf un espion. Séance un peu traînante, qui devait être suivie d'une prédication en plein air, comme chaque dimanche. Le brave homme a appris la langue Haoussa *en Danemark*. Il avoue n'avoir obtenu jusqu'à présent aucune conversion, et n'être pas écouté. Cette « lecture » pouvait être curieusement pénible.

– « Ils continuent à parler entre eux, mais ils m'écoutent tout de même, et la vérité du Christ les pénètre lentement », nous disait-il. Marc se proposait de filmer cela. Un violent orage souffla sur ces projets. La première tornade. Pluie diluvienne et formidables coups de tonnerre.

Vers le soir Marc pique une rage de dents. Le voici couvert de sueur et se tordant de douleur. La douleur devient bientôt si forte, que nous nous décidons à faire une piqûre. Mais quel aria ! Morphine et seringue sont dans la pharmacie, laquelle est calée dans la cantine n° 1, parmi le fourbi le plus compliqué de menus objets. Je l'atteins pourtant tandis que Marc baigne sa souffrance dans des gorgées de cognac, puis d'eau de Botot. Je réveille Zézé qui rallume le feu. Il faut d'abord faire bouillir la seringue, car, après nous en être servis pour l'injection de caféine à Dindiki, nous avons négligé de la

laver ; à présent le piston de cristal adhère. Dans mes vains efforts pour le décoller, je ne parviens qu'à briser l'instrument et à m'ensanglanter les doigts. Heureusement une double dose de sonéryl commence à agir et la nuit s'achève dans le sommeil.

Nous n'avons quitté Tibati ce matin qu'assez tard. La pluie d'hier a rafraîchi l'atmosphère. Je pars à pied, après les porteurs, mais avant Marc et les chevaux{48}qui ne me rejoignent qu'au bout d'une heure. Je vais bien ; ai pu dormir sans soporifique. J'ai plaisir à marcher, à respirer, à vivre. Extrêmement intéressé par l'élan de la végétation. Les traces d'incendie disparaissent, absentes en cette région, ou couvertes par l'éruption printanière. Mais plus encore que les plantes, les insectes ici m'intéressent. Le meilleur de cette matinée a été occupé à la chasse aux cicindèles. J'en ai trouvé, depuis quelques jours, sept espèces. Certaines sont très difficiles à saisir ; non seulement en raison de leur agilité, de la promptitude et rapidité de leur essor, mais aussi de leur habileté et de cette singulière habitude qu'elles ont de ne pas fuir *devant* l'ennemi, mais de le contourner aussitôt, de manière à échapper à sa vue. On se retourne brusquement, mais il est extrêmement difficile de distinguer où elles se posent. Nous nous mettons plusieurs à les poursuivre, à quatre pattes le long du sentier. Outhman se montre, comme toujours, particulièrement adroit et roublard, et c'est lui que j'appelle à la rescousse quand j'aperçois une espèce nouvelle (souvent, du haut de mon cheval) et que je craigne de manquer, car ma vue a beaucoup faibli depuis quelques mois. La plus petite espèce, que je ne connaissais pas encore, pas plus grosse qu'une mouche et complètement terne d'aspect, se montre particulièrement défiante. Nous parvenons pourtant à en saisir quelques-unes que je roule dans du papier de closet, en attendant le tube d'alcool.

Dans le bush, grande orchidée violette, sur hampe, comme

une digitale artiste.

C’est sans doute la tornade d’hier qui a brisé le fil télégraphique qui longe la route depuis N’Gaoundéré. Accident très fréquent. Nous retournons en arrière avec la prétention de réparer. Impossible sans instruments. Je m’étonne que le fil ne soit pas fixé sur chaque isolateur, mais simplement posé, de sorte qu’il demeure flottant, beaucoup plus capable de céder, me semble-t-il, au premier effort de la tempête.{49}

Auprès du poste de Niandjida, que nous atteignons après midi, réapparition de quelques plants d’ananas (mais rien que des feuilles). Une grande solanée à fleurs violet sombre, à fruit comme un œuf blanc luisant, déjà vue ces derniers jours.

Sitôt arrivé chacun s’occupe à examiner ses pieds. Les chiques du Congo n’étaient rien. Ici elles surabondent. Elles respectent un peu nos pieds blancs, et ceux, particulièrement cornés je suppose, de nos porteurs ; mais ceux de nos pauvres boys, encore que chaussés, en sont couverts. Et je n’avais vu, jusqu’à présent, la chique qu’enkystée ; mais Zézé nous appelle pour nous en montrer quatre, cinq, six, courant sur son pied, à la recherche d’une gerçure ou d’un endroit tendre.

Après la sieste je gagne, par un petit sentier, le marigot voisin. Chacun de ces ruisseaux, à mesure que l’on descend vers le sud, s’enveloppe d’une végétation plus tropicale. Suivant la galerie forestière, j’enfonce dans du marécage. Je revois avec grand amusement le palmier liane (eremospatha cuspidata) laissé de l’autre côté de la ligne. Eh quoi ! ce n’est pas lui ; encore que, de loin, il ait le même aspect. Je m’approche : la tige d’où jaillissent les palmes est hérissée de dards ; par contre la palme ne porte pas ces harpons qui font de l’autre une liane si redoutable.

Voudjiri, 27 avril.

Ces dernières étapes sont de beaucoup les plus intéressantes. Il semble que le pays cherche à nous laisser des regrets. Je l'interroge anxieusement ; non que j'attende de lui quelque « leçon » ; mais j'ai besoin de lui parler seul à seul, comme à l'ami qu'on va quitter bientôt. Dans la nuit qui s'achève, je pars en avant, précédant la troupe. Le jour se lève tandis que je parviens au bord d'un marigot aux eaux abondantes. Sur l'autre rive, des jappements que je reconnais pour ceux des cynocéphales ; dans la pénombre du crépuscule matinal et de la galerie forestière, je ne parviens pas à les voir, mais seulement une bande de très petits singes qui font de l'acrobatie dans les branches des plus hauts arbres, et que dénoncent leurs cris aigus.

Je m'écarte du sentier pour observer de près le drame végétal d'un arbre énorme que s'apprête à étouffer lentement un ficus. Le tronc de l'arbre est oblique. Le ficus, verticalement chu d'une des branches de l'arbre dix fois plus gros que lui, enserre celui-ci par le milieu ; ses radicelles, devenues tronc à leur tour, l'étreignent comme les bras d'une pieuvre. L'arbre est fichu.

Sur le sentier que je regagne, cinq indigènes sont arrêtés. L'un d'eux porte une charge d'éclats de bananiers prêts à être bouturés. Tous les cinq s'enfoncent bientôt dans la galerie forestière, où l'on ne distingue qu'une très étroite piste, où je les suis un instant, et je les vois traverser la rivière sur un énorme tronc d'arbre abattu.

Un nouvel orchis, que, de loin, je prends pour un glaïeul. Les fleurs, de ton citrin, sont délicatement striées d'incarnat.

Encore un marigot, caché sous une végétation toujours plus exotique. Parmi les grands arbres de la galerie forestière,

presque aussi haut que les plus hauts d'entre eux, un prodigieux pandanus, extraordinairement ramifié. Mais pourquoi, dans un repli de ce marigot, cette quantité d'arbres morts ? La mort ne semble pas due à l'incendie{50}, car le terrain très marécageux, ne se prête à aucune culture.

Sur la route, où je cherche des cicindèles, je m'attarde à observer une mouche-maçonne qui entraîne une assez grosse araignée, à reculons. Où l'emmène-t-elle ? Sans doute dans un terrier semblable à celui que nous regardions hier soir, où une mouche-maçonne de la même espèce s'enfonçait, ramenant de chaque plongée, à reculons, une pattée de terre qu'elle égalisait au-dehors et repoussait assez loin du trou pour qu'elle ne risquât pas d'y retomber.

Je retrouve cette étonnante aroïdée que j'admirais aux cascades du Djoué ; composée d'une feuille unique ; celle même, me semble-t-il, dont parle Costantin dans son livre sur la végétation tropicale{51}.

Un porteur nous apporte une des plus curieuses fleurs que j'aie vues. Une vingtaine de clochetons pentagonaux, largement ouverts, disposés autour d'un point central (comme la fleur d'ail), pédoncules mous et un peu retombés. L'étrange, le prodigieux, c'est la matière et la couleur de cette fleur. On la dirait taillée dans du velours : *gris,* couleur inconnue chez les fleurs ; gris comme des gants de Suède demi-deuil (et c'en est d'ailleurs presque la matière). Un peu plus tard, dans le bush, je vois la plante : 40 à 50 centimètres de haut ; port de l'alstrœmère ; graine semblable, autant qu'il m'en souvient (vérifier) pentagonale ainsi que la fleur. Et, faisant déterrer le pied, je sors un assez gros oignon (ou bulbe) plat comme une galette – que je vais rapporter, sans grand espoir qu'il reprenne.

Rencontre de M. Pascalet qui monte à Garoua, pour étudier la culture du coton. Il me dit, lorsqu'il apprend mon nom : « Je suis précisément en train de lire un livre de vous. » Mais, comme toujours, il y a erreur. C'est le *Traité d'Économie*

Politique de mon oncle qu'il a dans son tipoye.

Le chemin suit un dos d'âne entre deux profonds ravinements épaissement boisés. C'est la partie la plus belle et la plus intéressante depuis Pouss.

Un gros arum pourpré, à fleur basse, très large.

Sur le bord de la galerie forestière, quantité d'arbustes fleuris ; les uns à bractées blanches ; d'autres à bractées écarlates, somptueuses. Puis, dans le bush, d'autres arbustes isolés, à fleurs en boules exactement rondes, grosses comme des châtaignes, en velours épinglé blanc de lait sur fond orange. Beaucoup d'arbustes couverts de fruits. Les herbes, depuis les dernières pluies, ont atteint déjà près d'un mètre de haut. Il est vrai que nous sommes plus au sud, où tout est plus avancé.

Admirable descente, en quittant le dos d'âne. On distingue un petit village ; huttes rondes à toit de paille en pointe, dans un repli de marigot, profondément encaissé. Mais la route le laisse sur la droite et passe outre, remontant le versant opposé.

Si belle que soit la route, l'étape est trop longue. Nous arrivons à Voudjiri à midi passé, claqués.

Le village est abandonné ; transporté plus loin. Après la sieste, nous gagnons le marigot très important (abondance de crocodiles, nous dit-on). Eaux limoneuses, coulant lentement sous les rameaux penchés des grands arbres. Un petit sentier à peine visible suit le cours de l'eau, en aval, jusqu'à des rapides. Végétation luxuriante. Énormes punaises rubis et vert émeraude, lisérées d'un damier jaune et noir ; qui dans l'alcool hélas ! vont devenir noires.

Samé, 28 avril.

Presque pas pu dormir cette nuit. De nouveau très fatigué. Une sorte de courbature interne ; de point de côté ; je ne puis me tourner sur mon lit. Je suis forcé de renoncer au cheval. Je vais à pied. Je pars sans breakfast, avant les porteurs, dans la nuit, accompagné d'un type de Tibati, et gagne à pied un village encore endormi. On réveille le chef, un énorme noir tout riant, amusé d'avoir été surpris dans son sommeil ; il me fait apporter des bananes. Voici le tipoye ; je n'en peux plus.

Dindiki fait un repas de cicindèles, sur lesquelles il se jette furieusement. Deux nouvelles espèces ; en tout, neuf :

1° Une noire avec quatre paires de taches jaune clair, disposées comme celles de nos cicindèles de France, mandibules blanc d'ivoire{52}.

2° Une noire lisérée de rose.

3° Une, plus grande, de vol moins prompt (peut-être même les élytres sont-elles soudées). Serait-ce un carabe ? Il me semble également que les pattes de derrière, moins longues, ne permettent pas le bond. Noire, avec une tache blanc jaunâtre, au milieu de l'élytre, sur le côté.

4° Grande quantité de la petite arrondie, vert émeraude, qui devient bleue, ou violette dans l'alcool.

5° Noire aux rayures brunâtres, transversales.

6° Une toute petite, noire, qui semble une mouche.

7° De la taille de nos cicindèles de France, couleur carmélite, avec grosse raie médiane, en velours noir.

8° Une grosse, vert terne ; sensiblement plus grande que les autres.

9° Noire avec une petite tache de sang sur le côté.

Désolé de les voir ternir et noircir uniformément dans

l'alcool, je tente d'en garder quelques-unes, des dernières espèces capturées, dans le flacon de cyanure, puis dans une boîte d'allumettes.

Les cicindèles, avec leurs puissantes mandibules-tenailles de carnassières, sont incapables de trouer le papier dans lequel je les enferme, tandis que certains petits coléoptères couleur abricot (chrysomèles) aux mâchoires, en apparence, inoffensives, trouvent le moyen, humectant un peu le papier, de le forer très rapidement.

Étape antépénultième. Samé, où nous devons laisser nos chevaux. Poste bien tenu ; gîte très vaste (trois pièces comme toujours – celle du centre largement aérée – véranda extérieure). Au poste dernier nous avons laissé l'Islam et son influence. Le chef du village (je crois que Samé est son nom) vient à notre rencontre en redingote très longue et très fripée, casquette kaki, culotte kaki, leggins noirs, gros souliers ferrés. Le tout ineffablement laid et ridicule. Gros visage bonasse, moustaches à la Guillaume II ; mais, rasé sous le nez, il n'en a gardé que les pointes. On le revoit un peu plus tard ; il a encore la redingote, mais ses pieds nus sortent d'un pantalon de pyjama bleu et blanc. Il nous offre un ananas.

Près des marigots, de nouveau de grands et beaux papillons ; mais hélas ! je n'ai plus rien pour m'en saisir.

Bounguéré, 29 avril.

Une fameuse étape de moins à faire. L'une des plus longues et des moins intéressantes du trajet ; pourtant, à mi-route, très belle traversée d'une étroite bande de grande forêt. Chose curieuse : ce n'est pas une galerie forestière. Ou du moins, la forêt s'étend du fond du ravin jusqu'en haut de l'éminence.

Admirable épaisseur de la végétation. Disparition des cicindèles, à la seule exception de la plus petite espèce, celle si difficile à saisir ; encore ne suis-je pas sûr que ce soit la même. Quelques nouveautés végétales ; en particulier un arbuste portant des thyrses de petites fleurs vertes, en forme de cornets pointus, et un beau lys rouge et jaune, un peu « vulgaire » et, comme les amaryllis de ces derniers jours, de pas très « bon goût ». Dimension et port du lys martagon.

Yoko, 30 avril.

Étape assez courte. Partis à peine un peu avant 6 heures. Arrivés à 11 heures. Route sans grande nouveauté. Un arbre à grandes fleurs jaunes : sorte de bignonia ; feuilles de séphora. Habité par un petit charançon ; je recueille sa larve, dans la pulpe du calice.

Gîte d'étape très délabré ; toit crevé – et, de plus, la moitié du bâtiment servant de séchoir à caoutchouc (noir du Congo) pour un commerçant indigène. Odeur infecte de latrines. Les huttes pour les porteurs sont effondrées. Et nous nous étonnons également que l'administrateur, chef de subdivision, M. Berrier, ne soit pas venu à notre rencontre. Mais le voici qui arrive un peu plus tard, la pipe à la bouche. Tout s'explique. C'est la fin du mois. Surcharge de besogne administrative. Le vrai poste a flambé il y a trois semaines. On a dû se replier sur le bâtiment précédemment cédé au commerçant. Quant aux porteurs, ils ont des cases pour eux dans le village. Nous sommes attendus à déjeuner, avec le Père X…, belge, qui doit aller à N'Gaoundéré.

1er mai.

Tout assombri par la mort de mon petit Dindiki. Ce matin, je m'étonnais, en ouvrant le panier où je l'enferme toutes les nuits, de le retrouver, pour la première fois, exactement à la place et dans la position où je l'avais laissé la veille. Il était anormal que ce petit animal nocturne n'ait point bougé de la nuit. Je voulus le prendre avec moi, selon mon habitude ; mais il ne supportait point qu'on le touchât et mordait du plus fort qu'il pouvait, ce qu'il ne faisait jamais d'ordinaire. Visible inquiétude. Certainement il cherchait quelque chose (et depuis plusieurs jours) que je me désolais de ne savoir lui donner, écorce, herbe ou fruit. Terriblement constipé, il devenait depuis treize jours, de plus en plus difficile pour la nourriture ; essayant des choses nouvelles ; ces derniers jours ne mangeant presque plus ; puis brusquement, hier soir, bouffant une grande quantité de riz, et sans doute eus-je tort de le laisser faire. Son ventre était gonflé ; ses yeux rentrés ; l'expression de ce petit *visage* que je connaissais si bien ; où je lisais si bien les marques du plaisir, du désir, du mécontentement, et même de l'amusement, de la farce… Rien qu'à son regard je le jugeai perdu. On voyait qu'il devait souffrir. Quand je le mettais à terre, il se traînait de côté, se couchait presque. Je m'inquiétais beaucoup ; mais ne pouvais, avant l'étape, donner le lavement d'huile, que j'aurais dû lui donner plus tôt et qui, du reste, ne l'aurait pas sauvé. L'absurde c'est que je ne savais trop si ce que je lui donnais à manger, compote, confiture, gomme d'arbre, cicindèles – pouvait avoir un effet laxatif ou au contraire constipant. J'aurais eu besoin de conseils. À un arrêt, ayant avisé, près d'un ruisseau, un gros arbre blessé, du tronc duquel de la sève coulait en larmes semblables à de la stéarine, j'en approchai Dindiki qui commença par se jeter dessus ; puis se détourna vite, comme soudain dégoûté. Marc le prit dans son tipoye ; c'est-à-dire que Dindiki, qui s'y était introduit, refusa d'en descendre, donnant à qui tentait de le déloger de grands coups de dents, comme il n'avait jamais fait. Marc m'avertit bientôt qu'il allait plus mal. Sitôt arrivés à

l'étape nous lui administrâmes un lavement d'huile tiède. Puis je l'installai dans le panier de Reï Bouba, enveloppé dans une serviette. Nous montâmes bientôt dans les autos qu'on avait envoyées de Yaoundé à notre rencontre. Quand, au bout d'un instant, je rouvris le panier que j'avais pris avec moi, le cœur de Dindiki ne battait plus.

Près d'une heure durant, je crois bien, je tentai, ainsi que j'avais fait à Gingleï, de ramener le rythme respiratoire. Mais à quoi bon ?… Quand bien j'y serais parvenu, je n'aurais pu supprimer la cause du mal. J'étais consterné et révolté de voir me quitter ainsi ce compagnon de tous mes instants. Si monstrueux que cela puisse paraître, il me semblait que je comprenais, comme je ne l'avais jamais fait, ce que peut être pour une mère la perte d'un tout petit enfant. La ruine subite de tout un édifice de projets et le sentiment du contact charnel interrompu. Même il s'y ajoutait quelque chose de presque superstitieux ; c'était mon démon familier.

Ce dernier jour, ce petit être si affectueux, ou du moins si sensible à la caresse, s'était mis à me détester. On se rendait compte de l'inconscient travail de cette obscure intelligence qui *savait* ce qui devait guérir. Dindiki se révoltait d'être constamment arrêté par moi lorsqu'il partait à la recherche de l'herbe ou de l'écorce salutaire. Pourtant, dans les derniers moments encore, en un geste d'une gaucherie charmante, il levait au-dessus de la tête son petit bras, pour être caressé sous l'aisselle.

L'étape dernière avait été une des plus longues, mais des plus belles. La pluie nous a surpris avant d'arriver à Matsa. Le poste est tout près d'un immense rocher de granit gris, du plus étrange aspect. Les autos sont arrivées peu après nous. Nous étions donc repartis après avoir pris juste le temps de soigner Dindiki, de payer nos porteurs et de faire un maigre repas.

La route de Matsa jusqu'à N'Ghila (?) où nous couchons ce soir, m'a paru des plus belles. Elle traverse une forêt qui m'a

rappelé les plus beaux endroits de celle de la région de Bangui. Et même cette luxuriance m'a ravi plus encore qu'à mon premier contact avec la végétation tropicale.

Il fallait qu'elle fût bien belle, cette route, pour me distraire de la lecture d'un courrier qu'on nous apportait de Yaoundé.

Un flot de journaux et de revues, où s'étale cette extraordinaire et assez vaine querelle sur la « Poésie pure ». Heureux de n'être point à Paris ; je ne sais si j'aurais pu me retenir de donner de la voix, ne fût-ce que pour approuver entièrement Souday, qui parle de tout cela le plus congrûment du monde. Que prétend l'abbé Bremond ? Enseigner à faire les vers ?… À les goûter ?… Son « ut musica pœsis » est aussi ruineux pour la poésie que le « ut pictura » d'Horace. Et que ne voit-il pas qu'il suffit qu'une poésie soit essentiellement intraduisible, à cause du rythme et de la sonorité, sans aller jusqu'à dire que ce rythme et cette sonorité nous suffisent.

Jamais Gautier n'a déclaré que

La fille de Minos et de Pasiphaé

était « le plus beau vers de la langue française », ainsi que certains lui font dire. Il protestait que « ce paltoquet de Racine » n'avait pas écrit d'autre vers supportable ; ce qui n'est pourtant pas la même chose.

Il fallait s'attendre, en pendant à la « peinture pure » des cubistes, à voir ces vaines revendications se produire.

Mais qu'il y ait, dans la poésie, un élément inanalysable d'harmonie subtile, qui le nierait ? Des philistins insensibles à cette harmonie, comme ce célèbre romancier (dont *L'Illustration* publie la dernière œuvre) qui, croyant citer Baudelaire, écrit :

Là tout est ordre et beauté{53},

sans s'apercevoir de la cacophonie du : tou tes tordre…

Au demeurant, pour admirer les vers d'un athée, Souday a

beau jeu ; l'abbé, lui, doit recourir au subterfuge ; et toute cette complaisante théorie ne vient là, me semble-t-il, que pour mettre sa conscience à l'aise : Le sens de ce poème importe peu ; écoutons seulement son chant, vraie prière !

Et tandis que l'abbé Bremond désintellectualise pieusement le poème, la musique, par une déplorable revanche, tend à s'alourdir de cette signification qu'il refuse aux vers. Poèmes symphoniques, dont on suit l'explication sur les programmes ; ce qui me fait fuir les concerts. Confusion des genres.

Quelques éreintements des *Faux-Monnayeurs* m'apprennent que le livre enfin a paru.

2 mai.

Levé de bon matin, requis au-dehors par le beau temps, que positivement je *sentais* avant d'avoir vu l'éclat du ciel. Admirable sérénité de l'azur. Une lune presque pleine, encore reine du ciel, pâlissant dans l'aube. Extraordinaire qualité de l'air, d'une suavité incomparable, tiède, caressant, léger… Près des grands arbres, noyés dans les brumes que le soleil va bientôt dissiper, des parfums inconnus flottent. Végétation flexueuse et molle, riche d'une force cachée. Groupes d'arbres si beaux, si grands, si nobles, qu'on se dit : c'est là ce que je suis venu voir. Chants d'oiseaux ; bruissements d'insectes. Une sorte d'adoration confuse ruisselle de mon cœur. Mais est-ce la végétation exotique que j'admire ?… N'est-ce pas surtout le printemps ?

Nous quittons N'Ghila vers 8 heures. Peu après, traversée de forêt admirable. Étalement paresseux des feuillages ; grâce des lianes ; solennité des arbres, élancés extraordinairement. Beauté de la seule lumière. J'avais voulu partir devant, mais

l'autre camion (Berliet), où est monté Marc, me précède. Nous avions décidé de coucher au poste, sur la Sanaga, différant d'un jour notre arrivée à Yaoundé, pour nous attarder en forêt. Un indigène, assis en lapin sur le marchepied de la première voiture, a mission de regarder constamment en arrière si nous suivons et d'arrêter la voiture au premier signe. De plus, le petit Pierre (le frère de cette andouille de Madoua qui, depuis Maroua, a pris la place d'Adoum) est dans le camion, nous fait face, regardant en arrière, chargé de veiller à ce que les objets délicats, pied du cinéma, etc., ne chahutent pas.

Au passage d'un marigot particulièrement attrayant, je fais les signaux convenus pour l'arrêt. En vain hélas ! Nous jouons du klaxon, nous crions, et même, à la montée qui suit, l'indigène installé sur le marchepied de mon camion, s'élance à la poursuite de l'autre auto ; et ce petit imbécile, qui voit nos efforts désespérés, sourit et ne bronche pas ; de sorte que l'autre auto continue à prendre de l'avance. Nous ne nous retrouverons qu'au poste. Marc, convaincu, sur les affirmations mensongères du veilleur, que mon auto suivait, attendait toujours le signal que je devais donner… Tandis que je m'enfonçais seul dans un sous-bois enchanteur.

Silence, traversé de chants d'oiseaux mystérieux. Fleurs de plantes gigantesques ; l'une extraordinairement poilue, ou plus exactement hérissée de dards, porte des grappes de fruits orangés, comme de gros raisins hirsutes. Tristesse de voir tout cela sans Marc. Je ne sais jouir de rien tout seul.

Au poste, je retrouve Marc furieux et désolé. Nous engueulons le petit Pierre et son frère, dont la négligence et la stupidité nous font rater nos adieux à la forêt vierge. C'est par pure charité que nous les avions pris avec nous, pour les ramener à Yaoundé. Nous refusons de les emmener plus loin. Ces deux tristes produits de grande ville (Yaoundé), voleurs, menteurs, hypocrites, justifieraient l'irritation de certains colons contre les noirs. Mais précisément ce ne sont pas des produits naturels du pays. C'est au contact de notre

civilisation qu'ils se sont gâtés.

Nous sommes au dernier jour. Le voyage est fini. Peut-être que je ne reverrai jamais plus la forêt vierge. Elle n'a jamais été plus belle, et nous avons passé comme des voyageurs pressés d'arriver au but, alors que le but, c'était elle. Ah ! la voir encore, ne fût-ce qu'un instant. Nous ne sommes qu'à 25 kilomètres d'elle. L'auto nous y ramènerait en moins d'une heure… Hélas ! l'auto doit repartir aussitôt. Du moins télégraphions-nous à Yaoundé pour que celle qui doit venir nous prendre demain arrive d'assez bonne heure pour nous permettre ce retour en arrière.

La savane à l'entour du poste rappelle les environs de Fort-Archambault. Au poste même on retrouve la civilisation. C'est là qu'arrivent, par une route très bien entretenue, une grande abondance de marchandises pour le nord. Je gagne le bord de la Sanaga. Sur l'arène humide, des vols de papillons gris-brun, extrêmement nombreux, se lèvent à mon approche et tourbillonnent autour de moi ; il y en a non des centaines, mais des milliers. Et plus loin, je revois l'énorme papillon à ailes très longues, comme des ailes de libellules, noires zébrées de bleu clair, à l'abdomen très volumineux, jaune safran, que j'avais déjà capturé à Carnot. C'est de beaucoup le plus grand papillon que j'aie vu en Afrique Équatoriale.

Cascades et rapides en amont du poste.

3 mai.

Ciel complètement couvert. Photographie impossible. Inutile de revenir en arrière. Nous filons à Yaoundé directement.

On nous apporte ce matin, au bout d'un jonc, quelques

poissons qui ressemblent à des carpes, avec des mufles d'hippopotames.

Chaque matin on procède à l'extraction des chiques. À la quatrième, grosse déjà comme un grain de riz, on prend un verre de cognac, car on croit qu'on va tourner de l'œil. Certaines laissent des cavernes profondes qu'on arrose d'iode. De toutes petites, non encore alourdies, fuient devant le scalpel ou l'épingle et, si l'on ne se hâte, s'enfoncent toujours plus avant dans la chair. Ce sont souvent les plus difficiles à extraire. Si on les laisse, elles deviennent énormes ; elles pullulent, font colonie. Il n'y a bientôt plus qu'à couper l'orteil.

Du 3 au 6 mai.

Retour à la civilisation. Prodigieuse beauté de la forêt traversée par la ligne du chemin de fer. Nous voyageons dans un fourgon, fort bien installés, avec nos boys et tout notre fourbi. Mais je n'ai plus le goût de rien noter.

Douala, 7 mai.

Quel hôtel ! Le plus rébarbatif des gîtes d'étape est préférable. Et quels blancs ! Laideur, bêtise, vulgarité… Pour moi qui crains sans cesse de déranger autrui, la pensée d'autrui, le repos d'autrui, la prière d'autrui, tant de sans-gêne me consterne d'abord, puis m'indigne. Mais je me dis bientôt que, si ces gens nous dérangent, c'est sans le savoir, car eux-mêmes ne méditant pas, ne lisant pas, ne priant pas, et dormant d'un sommeil de brute, ne sont jamais dérangés par rien. Je voudrais écrire un Éloge de la délicatesse.

Il s'agit de rapatrier nos boys. 200 francs de Douala à Matadi. Après, je ne sais. On leur doit d'autre part près de trois mois de gages. Avec 400 francs, en plus du billet jusqu'à Matadi, j'espère qu'ils ne resteront pas en panne. Pourtant je tremble qu'ils ne se laissent voler, ou qu'ils ne jouent, et nous convenons qu'ils confieront à M. M. leur fortune jusqu'au jour du départ (le 15). Mais sur le pont de *l'Asie,* où nous allons nous embarquer et où ils nous accompagnent, je les surprends en train de se payer chacun un parapluie de 35 francs. J'arrive juste à temps pour les retenir.

14 mai.

C'en est fait. Nous avons bouclé la boucle. Le navire a levé l'ancre et le mont Cameroun disparaît lentement dans le brouillard.

J'ai confié au maître de cambuse un affreux petit animal, acheté hier soir à Douala : une civette, je crois.

Ce matin, au breakfast, l'évêque de Yaoundé, qui rentre en France, est venu s'asseoir à côté de moi. Je commande un jambon, sans réfléchir que nous sommes vendredi ; ce qui fait qu'ensuite je n'ose plus parler à l'évêque.

Quelques enfants à bord, de onze à quatorze ans ; toute pose et affectation. L'aîné d'entre eux, de beaucoup le plus poseur, déclare à une petite fille que, plus tard, il veut être « critique littéraire, ou ramasseur de mégots. Tout ou rien. Pas de milieu ; c'est ma devise ». Caché dans un coin du salon et abrité derrière une *Illustration,* je les écoute inlassablement.

Qu'il est difficile à cet âge, pour un blanc du moins, d'être naturel ! On ne songe qu'à épater autrui, qu'à paraître.

Je le retrouve un peu plus tard, accoudé au bastingage, en compagnie d'un camarade un peu plus jeune que lui ; tous deux causent avec un Suédois.

– « Nous, les Français, nous détestons les autres nations. Tous les Français… n'est-ce pas, Georges ?… Oui ; c'est très particulier aux Français, ça, de ne pas pouvoir souffrir les autres nations… À moins que nous ne leur reconnaissions des qualités… Oh ! alors, quand nous leur reconnaissons des qualités, ça, c'est à fond. » (Cette dernière phrase manifestement dite par égard pour son interlocuteur, qui a l'air de s'amuser beaucoup. Et il y a de quoi.)

– « Moi, j'appelle un musicien, dit-il encore à la petite fille, quelqu'un qui comprend ce qu'il joue. Je n'appelle pas un musicien quelqu'un qui tape sur le piano comme on donne des coups de pieds à un nègre. » Et, comme il ajoute autoritairement, qu'il faudrait « supprimer » ces derniers, non point les nègres peut-être, ni sûrement ceux qui tapent dessus, mais les faux musiciens, la petite fille s'indigne et s'écrie :

– « Mais alors qui est-ce qui nous fera danser ? »

Appendice – CONTENANT LES DOCUMENTS RELATIFS – À LA QUESTION DES – GRANDES COMPAGNIES CONCESSIONNAIRES

I

Lettre à M. le Gouverneur Général intérimaire de l'Afrique Équatoriale française

Nola, 6 novembre 1925.

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,

Je voulais vous écrire encore toute la reconnaissance que je garde de votre accueil. Sur divers points de notre parcours l'effet de votre intervention s'est déjà fait sentir et, répondant à vos instructions, les administrateurs de votre colonie ont fait de leur mieux pour faciliter notre voyage. Nous avons quitté Bangui lundi 26 octobre pour rentrer ce même jour dans le Moyen-Congo.

Ma lettre ne devait contenir que des remerciements mais voici qu'un concours de circonstances inattendues m'a soudain fait dépositaire d'un message que je me hâte de vous transmettre.

Samba N'Goto, chef de région, regagnait Boda où il réside, et y était déjà presque arrivé lorsqu'il croisa sur la route l'auto du Gouverneur Lamblin qui nous emmenait à N'Goto. Croyant avoir à faire à vous-même il rebroussa chemin tout aussitôt, arriva à N'Goto à la nuit tombée. Nous étions alors attablés,

Marc Allégret et moi ; Samba N'Goto, craignant de nous déranger, nous salua rapidement et remit au lendemain la conversation qu'il se promettait d'avoir avec vous-même. Mais déjà sa contre-marche avait été connue. Un coureur, dépêché par M. Pacha, administrateur de Boda, arrivait à N'Goto quelques heures après Samba N'Goto, et lui transmettait l'ordre de revenir.

Je comprends de reste que M. Pacha craignît la divulgation des tristes faits dont Samba N'Goto voulait vous instruire. Celui-ci, pressé par l'ordre de l'administrateur, plutôt que de laisser éteindre cette lueur d'espoir, prit sur lui de nous réveiller à deux heures du matin. Il y eut long discours, à quoi, faute d'interprète, nous ne comprîmes pas un mot. Assumant la responsabilité de son retard, nous lui promîmes une attestation qui le couvrît auprès de l'administrateur, et remîmes au lendemain la palabre. Or voici ce que Samba N'Goto, chef de tous les villages Bofi de la région de Boda, avait à vous dire :

Le 21 octobre dernier, le Sergent Yemba fut envoyé par l'administrateur de Boda à Bodembéré pour exercer des sanctions contre les habitants de ce village (les Bossué, entre Boda et N'Goto). Ceux-ci avaient refusé d'obtempérer à l'ordre de transporter leur gîte sur la route de Carnot, désireux de n'abandonner point leurs cultures. Ils arguaient, en outre, que les gens établis sur la route de Carnot, sont des Baya, tandis que eux sont des Bofi.

Le sergent Yemba quitta donc Boda avec trois gardes (Bondjo, N'Dinga et N'Gafio). Ce petit détachement était accompagné de Baoué, capita, et de deux hommes commandés par ce dernier. En cours de route, le sergent Yemba réquisitionna deux ou trois hommes dans chaque village traversé, et les emmena après les avoir enchaînés. Arrivés à Bodembéré les sanctions commencèrent. On attacha douze hommes à des arbres, tandis que le capita du village, un nommé Kobelé, prenait la fuite. Le sergent Yemba et le garde

Bondjo tirèrent sur les douze hommes ligotés et les tuèrent. Il y eut ensuite grand massacre de femmes que Yemba frappait avec une machette. Puis, s'étant emparé de cinq enfants en bas âge, il les enferma dans une case à laquelle il fit mettre le feu. Il y eut en tout trente-deux victimes.

Ajoutons encore à ce nombre le capita M'Biri lequel s'était enfui de son village (Boubakara, près de N'Goto). Yemba le retrouva à Bossué, premier village au N.-E. de N'Goto, et le tua le 22 octobre environ ; je n'ai pu m'assurer de la date.

Veuillez croire, Monsieur le Gouverneur, qu'il n'était nullement dans mes intentions, en venant dans ce pays, de mener une enquête. Encore une fois c'est à vous que Samba N'Goto prétendait parler ; qu'il croyait parler tout d'abord, car il va sans dire que je l'ai vite détrompé, lui promettant pourtant de faire parvenir jusqu'à vous le récit de ces faits, qui risquerait sinon de ne jamais vous atteindre. Ils me paraissent graves et ne laisseront pas de vous alarmer, j'en suis certain.

Veuillez considérer, Monsieur le Gouverneur, qu'une instruction imprudemment conduite risque d'entraîner la perte de Samba N'Goto à qui M. Pacha ne pardonnera pas d'avoir parlé. Si vous interrogez M. Pacha, tout porte à croire qu'il fera retomber la responsabilité de ces actes abominables sur le sergent Yemba, qui aura mal compris ou mal exécuté ses ordres. Il me paraît pourtant que Yemba n'avait fait que s'inspirer de l'esprit de son maître, homme sombre et maladif, m'a-t-il paru lorsque je l'ai vu à mon passage, qui ne se cache point de « haïr le nègre » et qui le prouve.

À Bambio le 8 septembre, jour du marché, dix récolteurs de caoutchouc travaillant pour la C. F. S. O. – pour n'avoir pas apporté de caoutchouc le mois précédent (mais ce mois-ci ils apportaient double récolte) – furent condamnés à tourner autour de la factorerie, sous un soleil de plomb, et porteurs de poutres de bois très pesantes. Des gardes, s'ils tombaient, les relevaient à coups de chicotte. Le « bal » commencé dès 8 heures dura tout le long du jour sous les yeux de MM. Pacha

et Maudurier, assis au poste de la C. F. S. O. Vers 11 heures, le nommé Malingué, de Bagouma, tomba pour ne plus se relever. On apporta son corps à M. Pacha, qui dit simplement : « Je m'en f… » et fit continuer le bal. Tout ceci se passait en présence des habitants de Bambio rassemblés, et de tous les chefs des villages voisins venus pour le marché. Je tiens le récit de plusieurs.

Croyez bien que, déjà sceptique par nature, le peu de mois que j'ai passés en A. E. F. m'a mis en garde contre les « récits authentiques », les exagérations et les déformations des moindres faits. C'est pourquoi j'ai tenu dans mon premier récit à préciser les noms et les chiffres. Pour cet autre fait, qui, je le crains, n'eut rien d'exceptionnel s'il faut en croire les racontars – j'ai procédé à des recoupements divers et n'avance rien que je ne tienne à la fois de plusieurs témoins directs, de situation et d'origine très différentes (car il n'y eut pas rien que des noirs présents ce jour-là) et ne se connaissant pas. La terreur que leur inspire Pacha les a fait me supplier de ne point les nommer. Il se peut que par la suite ils se « défilent » et nient avoir rien vu. Lorsque M. Antonetti ou vous-même parcourez le pays, vos subordonnés se présentent, et présentent dans leurs rapports, de préférence, les faits qu'ils jugent les mieux capables de vous contenter. Ceux que je vous rapporte ici échapperaient à votre investigation, je le crains, et l'on étouffera soigneusement les voix qui risqueraient de vous les faire connaître. Voyageant en simple touriste, il peut m'arriver parfois de voir et d'entendre ce qui est trop bas pour vous atteindre.

En acceptant la mission qui me fut confiée, je ne savais trop tout d'abord quel pourrait être mon rôle et à quoi je serais utile… Si cette lettre peut vous servir, je ne serai pas venu en vain.

Hélas ! Monsieur le Gouverneur, j'aurais encore beaucoup à vous dire et ma lettre serait bien plus longue si je ne craignais de vous importuner. Depuis que me voici dans la

colonie, j'ai pu me rendre compte du terrible enchevêtrement de difficultés que votre intelligence et votre zèle seuls peuvent résoudre. Loin de moi la pensée d'élever la voix sur ces points qui échappent à ma compétence et nécessitent une étude suivie. Mais il s'agit ici de certains faits précis, complètement indépendants des difficultés d'ordre général. Peut-être serez-vous instruit de ceux-ci d'autre part – et dans ce cas je vous prie de vouloir bien excuser une lettre qui perd sa raison d'être.

Je quitte Bambio demain à l'aube pour gagner Nola par la forêt, puis Carnot, d'où, par Bosoum, je pense rejoindre la grande route de Batangafo et atteindre Fort-Archambault où je séjournerai quelque temps. C'est là que je fais adresser mon courrier. C'est là qu'un mot de vous me soulagerait d'un grand poids, s'il me disait que vous n'avez point trouvé ma lettre importune. Peut-être même ce mot m'inviterait-il à vous parler davantage :

– et du régime des prisons de Boda (où par suite des sévices et de l'alimentation insuffisante, meurent plus de 50 % des prisonniers. Sur vingt indigènes d'un village en particulier, il n'en est revenu que cinq. À noter que les trois quarts au moins de ces gens (dont des chefs) sont emprisonnés pour avoir apporté une quantité de caoutchouc que certains représentants de la Forestière, approuvés par M. Pacha, ont jugée insuffisante) ;

– études travaux de la route de Bambio (cette route qui a déjà coûté un si grand nombre de vies humaines – vous le savez, n'est-ce pas – et qui ne sert qu'une fois par mois à la seule auto qui emmène au marché de Bambio M. Maudurier de la C. F. S. O. accompagné de l'administrateur Pacha) ;

– et du portage incombant uniquement aux femmes et aux enfants, tous les hommes étant occupés fort loin de leurs villages à la récolte du caoutchouc pour faire face aux exigences de la Forestière ; partant, du délaissement des cultures (sur la route que nous suivions dans la subdivision de

Boda, le manioc, le ricin, etc., n'ont pu être récoltés) ;

– des divers procédés employés parfois par la C. F. S. O. pour ne point payer à l'indigène les 2 francs par kilo consentis par le dernier contrat – pour un caoutchouc de qualité supérieure (de l'aveu de M. Béroule représentant de la Forestière) ;

– enfin de l'inquiétant exode des indigènes de la subdivision de Boda pour une moins maudite contrée.

Sur tout ceci j'ai pris des notes précises que je tiens à votre disposition.

Je dois ajouter que ce triste état de choses me paraît très particulier à Boda ; sitôt quitté cette subdivision pour entrer sur celle de Nola, nous n'avons plus entendu de plaintes ; l'indigène au contraire se déclare satisfait ; on le laisse vaquer à ses cultures, et la production de caoutchouc ne l'accapare plus exclusivement.

. . . .

II

(1)

Lettre à M. Poissenot, Directeur Général de la Compagnie Forestière Brazzaville

Carnot, le 19 novembre 1925.

MONSIEUR,

C'est en tant qu'ami de M. J. Weber, que je me permets de vous écrire, et en reconnaissance de la grande amabilité que MM. Allibaud et Béroule m'ont témoignée rue de la Rochefoucauld avant mon départ pour l'A. E. F.

N'était la distance, c'est à M. Weber directement que j'écrirais, désireux de l'avertir, en toute cordialité, que, devant l'acte d'accusation porté contre M. B. par la Forestière, je vais me trouver amené à faire usage des notes que j'ai prises en cours de route ; notes ayant rapport avec les accusations de M. B. contre la Forestière, et laissant paraître le bien-fondé de certaines de celles-ci.

Je ne connais pas M. B. pour l'avoir rencontré deux fois, et ne sais rien de ce dont on l'accuse. Je sais, par contre, que l'acte d'accusation dressé contre cet administrateur, émane de la direction de Paris ; que du moins, elle a reçu son approbatur. Mais M. Weber n'est jamais venu en A. E. F. et, sans doute, ignore beaucoup de ce qui s'y passe. Je vous serais obligé de bien vouloir lui envoyer au plus tôt cette lettre, après en avoir pris connaissance, et d'accepter, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués ;

Signé : André GIDE.

(2)

Réponse de M. Poissenot

Colombes, 13 janvier 1926,

85, rue du Sud.

MONSIEUR,

Votre lettre du 19 novembre dernier m'est parvenue en France, étant rentré fin novembre dernier en congé régulier.

Suivant votre demande, j'ai fait tenir de suite votre lettre à M. Weber.

Notre Président du Conseil *en a pris attentivement connaissance et ne manquera pas de vous parler de cette affaire à votre retour en France*{54}.

Avec mes souhaits de bonne continuation de voyage, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués ;

Signé : POISSENOT.

(3)

Lettre à M. Weber, Directeur à la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui.

Je n'ai malheureusement gardé de cette lettre que le brouillon incomplet ; il se peut que certaines phrases en aient été légèrement modifiées.

Cher Monsieur Weber,

« Je viens d'envoyer à M. Poissenot une lettre que je le prie de vous communiquer ; à vrai dire c'est à vous que cette lettre devrait être directement adressée ; mais pour des raisons que vous pouvez entrevoir, j'étais désireux que votre représentant en prît connaissance au passage. Je ne veux point douter que cette lettre vous parvienne ; je vous en envoie le double néanmoins. Il importe que vous soyez averti. L'excellent souvenir que je garde de votre accueil, ainsi que de celui de M. Allibaud, m'y presse et vous ne pourrez vous méprendre, j'en suis sûr, sur le sentiment qui dicte ma lettre.

« Savez-vous ce que disent ici ceux qui vous connaissent et qui connaissent M. Allibaud ? C'est que tous les deux vous êtes « roulés »… Je ne puis croire que vous soyez au courant… M'eussiez-vous si obligeamment guidé de vos conseils pour visiter cette contrée, si vous aviez connu ce qui s'y passe ? »

Cette lettre est restée sans réponse.

Par la suite, lors de l'Assemblée ordinaire (20 décembre 1927), de la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui dont il est président, M. Weber déclara : « M. Gide s'est prévalu d'une lettre, laissée par moi sans réponse, qu'il m'a adressée alors qu'il était déjà en route pour le retour et était passé par les territoires du Tchad. »

Monsieur Weber fait erreur.

La lettre que j'adressai au Gouverneur Général fut expédiée de Nola ; celles adressées à MM. Weber et Poissenot, écrites sitôt ensuite, furent expédiées de Carnot, premier poste après Nola d'où il m'était possible d'expédier un courrier. Pour plus de célérité, je dirigeai la lettre à M. Weber, *par coureur spécial,* vers le Cameroun (où je ne devais moi-même pénétrer que six mois plus tard), ce qui faisait gagner environ six semaines. D'où le timbre « YOKA-DOUMA-CAMEROUN 27 NOVEMBRE 1925 » que porte le *reçu* que l'on me fit parvenir ensuite, et que j'ai eu le bon esprit de conserver. C'est ce timbre du Cameroun, sans doute, qui abusa M. Weber, et lui permit de croire que je ne lui avais écrit que « sur le point de rentrer en France ».

Je ne fais nul grief à M. Weber de cette erreur ; mais une simple collation des dates de ma relation de voyage l'eût retenu de la commettre. Elle marque le peu d'attention qu'il prête à cette grave affaire. Quoi qu'en dise dans *Le Temps* M. Ed. Julia, son beau-frère, la « légèreté » n'est pas de mon côté.

III

« … Je crois à la sincérité de M. Gide », écrit M. Weber dans sa longue lettre ouverte à Léon Blum, en réponse aux articles que celui-ci fit paraître dans Le Populaire *au sujet de mon* Voyage au Congo *et des accusations que ce livre contient sur la Compagnie Forestière dont M. Weber est le Directeur.*

Je ne puis lui donner meilleur gage de ma bonne foi que de reproduire in extenso *sa longue défense. Il me permettra d'y ajouter quelques réflexions que l'on trouvera en notes :*

Lettre de M. Weber à M. Léon Blum, député, directeur du Journal Le Populaire.

Paris, le 12 juillet 1927.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Sous le titre « Voyage au Congo » vous avez publié les 5 et 7 juillet deux articles contenant de graves accusations contre la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui, que j'ai l'honneur de représenter. Veuillez me permettre de vous adresser à ce sujet une protestation courtoise mais énergique, et de demander à votre impartialité l'insertion de la présente réponse.

Vos articles, je ne l'ignore pas, résument simplement un livre récent de M. André Gide. Je n'en suis que mieux à l'aise pour vous prier d'apporter, dans l'instruction de cette cause devant l'opinion, un esprit d'équité et un souci des formes élémentaires de la justice qui me paraissent avoir fait défaut à l'auteur de cet ouvrage.

C'est un principe admis par toute conscience droite, qu'on ne condamne personne sans l'entendre et lui avoir donné les moyens de se défendre. M. Gide l'a oublié. Il le devait d'autant moins qu'il était porteur, en Afrique, de lettres des dirigeants de la Compagnie Forestière lui assurant toutes facilités d'information auprès des agents de celle-ci. À aucun moment, au cours de la parodie d'enquête qu'il s'est à lui-même donné mandat de conduire{55}, il n'a voulu provoquer ni les explications des personnes qu'il incriminait, ni celles de leurs chefs, ni les témoignages de tiers indépendants et honorables.

L'autorité de ses jugements est encore infirmée par la légèreté et la crédulité dont il a fait preuve en édifiant son réquisitoire sur les dires, acceptés sans contrôle, de deux repris de justice, l'un noir, le nommé Samba N'Goto, l'autre Européen, le sieur X…{56}.

Je me permets de vous mieux présenter ces deux sympathiques personnages.

Samba N'Goto, ancien boy de tirailleurs, parvenu en 1906 par son intelligence et ses intrigues à se faire nommer chef du

village, a eu depuis vingt ans maille à partir avec tous les administrateurs militaires ou civils de la région. Au début de la guerre, en 1914, il faisait assassiner nos soldats ; déporté en 1918, remis en fonctions, destitué de nouveau, il fut encore une fois replacé à la tête de sa tribu par le fonctionnaire même contre lequel il a déchaîné les foudres de M. Gide. Anthropophage avéré, commerçant en esclaves, pillard et voleur, il a totalisé par ses nombreux crimes tellement d'années de prison que, si l'inexplicable longanimité de l'administration se détendait, il lui faudrait deux existences pour accomplir ses peines.

Quant au sieur X…, seul Européen dont M. Gide ait recueilli la déposition, c'est un escroc en fuite du Congo belge, où la prison le guette. Réfugié en territoire français, il y a vécu d'expédients, profitant de l'inertie d'une autorité démunie de tous moyens de police.

Je suis étrangement surpris que ce soit à moi qu'il incombe de discuter les faits rapportés par M. Gide et de redresser les erreurs et les exagérations qui en faussent le récit. Cette tâche ne devrait incomber qu'à ceux à qui ils peuvent être reprochés. Or je nie péremptoirement que la Compagnie Forestière, directement ou indirectement, y ait eu une part quelconque de responsabilité, et je le démontrerai{57}.

M. Gide du reste n'a pas apporté le plus petit commencement de preuve à l'appui de sa thèse. Pour prétendre, comme il le fait, que la seule présence de notre Compagnie dans le pays est l'explication profonde des abus qui ont pu être commis, tout à fait en dehors d'elle, par quelques égarés, il faut autre chose que des suppositions, des déductions, des inférences arbitraires et une argumentation où la passion a plus de part que la logique{58}.

Je repousse avec indignation cette dialectique faite de pétitions, de principes et d'affirmations gratuites, émaillée au surplus d'erreurs matérielles.

Plus que quiconque, nous déplorons l'état de barbarie où

végète notre malheureux Congo. Ce n'est pas en traitant de pirates ceux qui essayent d'y faire œuvre utile au milieu de conditions terribles, qu'on remédiera à des maux dont la cause première est l'incapacité du noir à s'élever lui-même et à se défendre contre la nature, et dont la persistance ne s'explique que par la misère chronique de l'administration française. Comment faire régner l'ordre, distribuer la justice, provoquer le développement économique d'une population qui croupit depuis des millénaires dans l'inertie et la famine, quand le pouvoir directeur n'est représenté que par de rares fonctionnaires isolés, ayant chacun la responsabilité de territoires grands comme plusieurs départements, au surplus mal payés, surmenés, souvent malades, et ne disposant comme auxiliaires que de quelques tirailleurs indigènes prêts à confondre la plus minime parcelle d'autorité avec un droit à la violence, voire la férocité ?

Je crois à la sincérité de M. André Gide.

Mais notre charité envers l'humanité souffrante ne doit pas aller jusqu'à prendre de paisibles moulins à vent pour de méchants géants.

Avec une aussi aventureuse imagination, M. Gide se représente la Compagnie Forestière comme une sorte de monstre capitaliste qui, tapi dans son anonymat, manœuvrant par je ne sais quel pouvoir occulte les fantoches administratifs, exploite sauvagement le pays et transmue en or le sang et les larmes des malheureux noirs.

Vision de poète – comme la pieuvre de Victor Hugo.

La réalité est moins romantique.

La Compagnie Forestière est une société comme toutes les sociétés, et qui n'a guère fait jusqu'à présent le bonheur de ses 6 000 actionnaires, tous modestes épargnants de France et petites gens, très peu « puissances d'argent ».

Elle n'est pas une Compagnie à charte.

Elle n'est même pas une Compagnie concessionnaire selon la formule du partage du Congo en 1899. Il ne reste plus d'ailleurs que cinq entreprises de ce type périmé. Toutes les autres ont renoncé à un privilège anormal, qui avait été de la part du Gouvernement une erreur et pour elles un vain mirage. La Compagnie Forestière s'honore d'avoir été la première à accomplir ce geste de progrès et de sagesse{59}.

Elle n'a aucun droit territorial, aucun monopole commercial, encore moins aucun pouvoir vis-à-vis des populations. Elle est une entreprise de commerce comme toutes les autres qui existent à ses côtés dans la même région ; sa seule particularité est d'avoir acquis, à titre onéreux, le droit à la récolte du caoutchouc dans des forêts domaniales nettement déterminées ; son contrat n'a rien de plus exorbitant que celui que peut passer en France l'exploitant d'une coupe de bois ou d'un peuplement d'arbres résineux appartenant à l'État.

Naturellement elle a recours pour cette récolte à la main-d'œuvre indigène. Jamais elle n'a éprouvé la moindre difficulté à recruter ses travailleurs. Les hommes groupés dans ses équipes se montrent satisfaits de leur sort. Ils se rengagent en grande majorité. Ils sont placés sous le contrôle de l'administration, tutrice des indigènes ; aucun contrat n'est passé, aucun paiement n'est fait, aucune contestation n'est jugée que devant celle-ci et par ses soins. La Compagnie n'a aucun pouvoir de molester ni de punir qui que ce soit. Son seul recours, dans le cas très rare d'indélicatesses commises à son préjudice, est de déférer le coupable au représentant de l'autorité.

À côté de la récolte ainsi organisée par la Compagnie, il existe celle – qu'elle tolère simplement – à laquelle procèdent de temps à autre, surtout au moment de la perception de l'impôt, les indigènes des villages. Ceux-ci opèrent en dehors de tout contrôle de sa part. Elle se borne à leur payer leur production au même prix que celle de ses équipes. Ce genre de

travail, destiné essentiellement à procurer aux noirs l'argent nécessaire au paiement de leur taxe de capitation, n'est évidemment pas populaire parmi eux{60}. En France, la feuille du percepteur n'est pas accueillie avec plus de joie. Il serait loisible aux villages de s'assurer autrement les ressources nécessaires, en produisant d'autres denrées qui trouveraient acheteur au prix de la concurrence. S'ils ne le font pas, c'est sans doute que la récolte intermittente du caoutchouc convient mieux à leur indolence native.

La Compagnie Forestière, dit M. André Gide, paie le caoutchouc 1 franc le kilo ; pour gagner 10 francs, il faut à un récolteur un mois de travail en forêt. Dans l'Oubangui, où la récolte n'est pas affermée, le caoutchouc est acheté à l'indigène 10 francs le kilo.

Au moment où M. André Gide passait dans la région, la Compagnie, en vertu de ses accords officiels avec l'Administration, payait 1 fr 50 le kilo sec, plus un sursalaire de 0 fr 75. Elle venait, par une nouvelle entente avec l'autorité locale, de porter ce salaire total de 2 fr 25 à 3 francs, taux qui a été aussitôt après appliqué{61}. Il a été en outre convenu que *la ration serait servie en plus de ce prix,* ce qui représente une dépense totale de 3 fr 60 par kilo au profit de l'indigène. Si l'on veut comparer avec l'Oubangui, il faut dire qu'en outre de ce salaire, la Compagnie doit une redevance à l'État, dont le montant atteignait alors près de 3 fr 50 par kilo – et que par contre la taxe de récolte perçue dans l'Oubangui venait d'être portée à 5 francs, ce qui ne laissait aux mains de l'indigène, sur un prix de vente de 10 francs, que la moitié, 5 francs.

D'ailleurs les cours élevés dont fait état M. Gide n'ont duré que quelques semaines. Ils avaient rapidement monté à raison de la hausse en Europe, où ils avaient atteint 4 et 5 shillings par livre-poids anglaise. Aujourd'hui qu'ils sont retombés au tiers de cette valeur, personne ne paie plus le caoutchouc 10 francs le kilo dans l'Oubangui.

J'ajoute que la maison de commerce qui les a

imprudemment poussés jusqu'au niveau indiqué par M. Gide, est aujourd'hui dans une situation voisine de la faillite.

Au Cameroun, où la récolte est libre et où les forêts sont exactement semblables à celles du Congo, mais où les difficultés d'évacuation sont moindres, le caoutchouc est actuellement acheté aux indigènes 2 fr 50 le kilo tout venant, ce qui correspond à 3 fr 50 le kilo sec.

Quant à l'effort nécessaire pour récolter 10 kilos de caoutchouc, voici la vérité : un *funtumia,* l'arbre à caoutchouc commun dans la forêt congolaise, fournit en une seule saignée 100 grammes de caoutchouc sec. Pour produire 10 kilos il faut donc que le récolteur traite 100 arbres. Un travailleur de plantation en Extrême-Orient saigne 300 à 400 hévéas dans sa journée{62}.

M. André Gide mêle abusivement{63} le nom de la Compagnie Forestière aux actes qu'il reproche à M. P…, commis des affaires indigènes faisant alors fonction d'administrateur dans la région.

Celui-ci a eu à en répondre devant la justice, et à aucun moment notre Compagnie, au cours du procès, n'a été directement ni indirectement mise en cause. Les faits sont aujourd'hui établis judiciairement et les voici.

En raison de la pénurie des fonctionnaires, l'action administrative s'étant détendue en 1924 dans la circonscription de la Lobaye, diverses tribus s'étaient mutinées ; des gardes de cercle avaient été attaqués, cinq d'entre eux tués et mangés.

La recherche et l'arrestation des coupables donna lieu à divers incidents qui créèrent un état de tension entre certaines tribus et les miliciens.

Un chef, de complicité avec quelques-uns de ceux-ci, crut l'occasion opportune pour mettre à mal les gens d'un village voisin, avec lesquels il avait d'anciens dissentiments. C'est au cours de cette opération, en dehors de la présence de tout

Européen, sans ordre aucun du chef de la subdivision, et à son insu, que furent commises les atrocités rapportées. Il s'agit là d'une querelle de nègres, qui laisse à supposer dans quel état idyllique vivraient ces malheureux, si l'autorité française venait à disparaître.

Pour tenter d'impliquer la Compagnie Forestière dans ces événements, il faut toute la fourberie et la mauvaise foi du bandit qu'est Samba N'Goto. Il est absurde de prétendre, comme l'a écrit légèrement M. Gide{64}, que les victimes avaient commis le « crime » de refuser « d'abandonner leur gîte et leurs cultures qui gênaient apparemment la Compagnie ». Celle-ci n'a pas même une sous-factorerie dans le lieu visé, et l'on se demande comment et en quoi ces pauvres gens auraient pu la gêner.

Même chose en ce qui concerne les prisonniers laissés sans nourriture au poste et dont l'un aurait été tué d'un coup de crosse à la mâchoire par un milicien{65}. Ces hommes n'étaient nullement, comme il a été faussement avancé, des récolteurs de la Compagnie Forestière. C'étaient des malfaiteurs condamnés ou en prévention pour crimes divers (incendies, destruction de plantations, meurtres, cannibalisme, etc.) ; les miliciens qui les gardaient, sachant que certains avaient mangé leurs camarades, leur appliquaient avec la logique nègre, à l'insu de l'administrateur, une sorte de talion en les privant d'aliments. Quant à l'homme qui succomba, dans des conditions d'ailleurs demeurées obscures, c'était un infâme féticheur coupable d'assassinats et d'autres méfaits innombrables, de plus anthropophage notoire.

Je passe rapidement sur le récit relatif à la réfection de la route de Bambio. Ce n'est pas la Compagnie Forestière qui décide des travaux de ce genre ni qui en règle l'exécution{66}. Si l'outillage nécessaire manque, il n'y faut chercher d'autre raison que l'indigence de l'administration. Il est ridicule de dire que cette route ne sert qu'à l'automobile de la Compagnie. Une route, c'est l'instrument indispensable de la

suppression du portage{67} ; et le portage généralement effectué par les femmes tandis que leurs maris se livrent aux charmes de la fainéantise{68}, est un mal autrement grand que l'effort de construction et d'entretien d'une voie convenable.

Quand la route existe, elle sert tout d'abord à faire les transports à l'aide de charrettes à bras traînées par des hommes – qui souvent ne se font pas faute de les jeter dans les ravins pour se dispenser d'un travail beaucoup moins dur que celui qu'ils imposaient à leurs femmes.

Vient ensuite l'automobile, et il faut vraiment une singulière conception des choses pour reprocher à la Compagnie Forestière d'avoir doté ses exploitations de moyens de transport modernes, qui constituent l'une des améliorations les plus pratiquement utiles et les plus bienfaisantes dans des pays où il n'existe pas d'autre bête de somme que l'homme.

J'arrive enfin au seul fait précis{69} où le nom de notre Compagnie a pu être prononcé sans un évident affront à la plus élémentaire bonne foi : le « bal » auquel furent condamnés à Bambio, le 8 septembre, dix récolteurs, et au cours duquel l'un serait mort à la suite de sévices graves.

J'ai dit plus haut et je répète que la Compagnie n'a aucun pouvoir de punir ses engagés indigènes ; tout ce qu'elle peut, c'est les signaler au représentant de l'autorité.

L'Administration lui impose, lorsqu'elle envoie ses équipes en forêt, de faire aux hommes diverses avances, notamment celle de leurs rations. S'ils s'égaillent en route et se livrent à un farniente d'autant plus agréable qu'ils ont les provisions de bouche les dispensant de tout souci alimentaire, ils commettent à son égard un véritable vol. Le fait, en France, serait puni. Il est particulièrement fréquent aux Colonies.

Dans le cas qui nous occupe, il s'agissait sans doute d'une indélicatesse de ce genre. Peccadille, dira-t-on ; soit, mais peccadille qui, si elle n'était pas réprimée, démoraliserait vite les équipes fidèles par l'effet du mauvais exemple toléré.

La peine prononcée par l'administrateur était en soi bénigne ; c'est celle qu'accomplissent dans nos corps de troupe les hommes punis de prison ou de salle de police – le sac et le fusil étant remplacés par un morceau de bois porté sur l'épaule. – Elle avait le tort d'être illégale. Mais ceci ne concerne que le fonctionnaire qui l'a infligée. L'enquête judiciaire a établi que les hommes n'avaient été ni frappés ni malmenés{70} ; la mort de l'un d'entre eux fut un accident déplorable, qui a rendu plus grave l'irrégularité commise. Si M. P… avait prononcé une peine légale, par exemple un jour de prison, il n'aurait pu, quoi qu'il fût advenu, être recherché à ce titre.

Au surplus, la Compagnie n'a aucune responsabilité dans cet incident{71}. Elle n'a ni décidé ni conseillé la peine infligée. Elle n'est pas plus sujette à reproche que vous ne le seriez si, ayant fait arrêter un serviteur indélicat, vous vous trouviez ainsi indirectement cause qu'il aurait été, selon l'expression consacrée, « passé à tabac », ce qui est aussi une sanction illégale.

Je vous prie en terminant, Monsieur le Directeur, de croire que la Compagnie Forestière est aussi désireuse que quiconque de contribuer à l'amélioration du sort des indigènes congolais. La politique féroce qu'on lui prête ne serait pas seulement une monstruosité dont l'idée même lui est intolérable ; ce serait aussi la plus absurde des folies. Elle sait que rien d'utile ne peut être accompli dans nos Colonies qu'avec le concours des populations locales, et que le premier devoir de tous, fonctionnaires et colons, est de s'appliquer à relever leur niveau matériel et moral, à les rendre plus nombreuses, plus prospères, plus heureuses.

Une telle œuvre se heurte, en des pays sans moyens économiques, sans outillage et où l'administration ne parvient même pas à constituer ses cadres les plus élémentaires, à de grandes difficultés, parmi lesquelles l'indolence et la barbarie natives des autochtones sont les pires. N'oublions pas que dans

les langues rudimentaires de ces primitifs, le mot « bonté » est le même qui signifie « faiblesse », et le mot « force » traduit en même temps le concept de « méchanceté ».

La Compagnie Forestière n'a pas les lourdes responsabilités ni la grande tâche qui incombent à l'administration. Elle s'efforce toutefois de seconder celle-ci, en apprenant à ses employés noirs les bienfaits du travail, en leur faisant apprécier les satisfactions matérielles que celui-ci procure.

L'une des Sociétés dont elle a repris la suite a, dès avant 1910, organisé et payé une mission de vaccination qui a jugulé dans la contrée le fléau, alors terrible, de la variole. Elle-même, dans ses contrats avec l'État, a suggéré la création d'un poste médical dont elle ferait les frais ; ce n'est pas sa faute si la subvention bénévole ainsi offerte a été affectée par une administration à court de ressources, au simple maintien d'un poste antérieurement existant. Récemment, elle a proposé d'attacher à ses équipes des infirmiers indigènes dont elle paierait les soldes ; ce n'est pas sa faute encore si les services de Brazzaville, manquant de personnel, n'ont pu jusqu'à présent lui donner satisfaction. En créant aujourd'hui des plantations, elle espère régulariser la production du caoutchouc et en rendre le travail plus aisé et plus rémunérateur pour ses engagés. Et j'ajoute qu'au cours des dix-sept années de son existence, elle n'a jamais reçu une seule communication de l'administration réclamant contre tel ou tel de ses agents pour sévices ou exactions, la révocation qu'elle s'est par contrat obligée à prononcer dans ce cas.

Les accusations de M. André Gide sont les premières qui aient été articulées contre elle. Je pense en avoir démontré la fragilité et l'inanité{72}. Je n'en éprouve par ailleurs aucun ressentiment contre un écrivain que je crois animé par des sentiments élevés d'humanité, mais qui n'a pas suffisamment contrôlé ses informations, ni cherché la vérité plus loin et plus haut que dans une première impression tout impulsive. La Compagnie Forestière ne voit dans ce regrettable incident, qui

laisse en paix la conscience de ses dirigeants, qu'une raison de plus de redoubler de vigilance et d'efforts pour que ses intentions ne soient pas méconnues et que son rôle soit, comme elle le conçoit, celui d'un facteur de progrès et de prospérité.

Je m'excuse, Monsieur le Directeur, de la longueur de cette lettre et je vous prie d'agréer les assurances de ma haute considération.

WEBER.

IV

La Détresse de notre Afrique Équatoriale.

(Article paru dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1927)

I

Lorsque je me décidai à partir pour le Congo, le nouveau Gouverneur Général eut soin de m'avertir : – « Que n'allez-vous plutôt à la Côte d'Ivoire, me dit-il. Là tout va bien. Les résultats obtenus par nous sont admirables. Au Congo, presque tout reste à faire. » L'Afrique Équatoriale Française a toujours été considérée comme la « cendrillon » de nos colonies. Le mot n'est pas de moi ; il exprime parfaitement la situation d'une colonie susceptible sans doute de devenir une des plus riches et des plus prospères, mais qui jusqu'à présent est restée l'une des plus misérables et des plus dédaignées ; elle mérite de cesser de l'être. En France on commence à s'occuper d'elle. Il est temps. Au Gabon, par suite de négligences successives, la partie semble à peu près perdue{73}. Au Congo elle ne l'est

pas encore si l'on apporte un prompt remède à certains défauts d'organisation, à certaines méthodes reconnues préjudiciables, supportables tout au plus provisoirement. Autant pour le peuple opprimé qui l'habite, que pour la France même, je voudrais pouvoir y aider. Les intérêts moraux et matériels des deux peuples, des deux pays, j'entends le pays colonisateur et le pays colonisé, s'ils ne sont liés, la colonisation est mauvaise.

Je sais qu'il est des maux inévitables ; ceux dus par exemple au climat ; des difficultés très lentement et coûteusement surmontables, dues à la situation géographique et à la configuration du pays (et celles du Congo sont particulièrement défavorables, expliquant, excusant dans une certaine mesure les lenteurs de sa mise en valeur) ; il est enfin certains sacrifices cruels, j'entends ceux qui se chiffrent par vies d'hommes, certaines misères douloureusement consenties en vue d'un plus grand bien-être futur – et je songe ici tout particulièrement à celle qu'entraîne l'établissement des grandes routes et surtout de la voie ferrée.

Aucun progrès, dans certains domaines, ne saurait être réalisé sans sacrifice de vies humaines. Sacrifice imposé ou généreusement consenti. Du moins s'il profite à la communauté, si, en fin de compte, il y a progrès, peut-on dire que ce sacrifice était utile. Le mal dont je m'occupe ici empêche le progrès d'un peuple et d'un pays ; il ruine une contrée pour le profit de quelques-uns. Je me hâte de dire qu'il est particulier à notre Afrique Équatoriale ; et plus spécialement encore au Moyen-Congo et au Gabon : il a disparu de l'Oubangui-Chari depuis que les Compagnies concessionnaires de cette colonie ont d'elles-mêmes renoncé à leurs privilèges.

Par quelle lamentable faiblesse, malgré l'opposition des compétences les plus avisées, le régime des Grandes Concessions fut-il consenti, en 1899, ce n'est point tant là ce qui nous étonne. Car, après tout, ce régime put, en ce temps,

paraître utile. Pour mettre en valeur un pays neuf, allait-on repousser les capitaux et les énergies, les bonnes volontés qui s'offraient ? Non ; l'étonnant, c'est qu'après avoir été reconnu néfaste, c'est qu'après avoir été dénoncé tant de fois par les Gouverneurs de la colonie, après qu'on se fut rendu compte qu'il ne s'agissait point d'une mise en valeur, mais bien d'un écrémage systématique du pays, d'une exploitation éhontée, l'affreux régime subsiste encore{74}.

Mais lorsqu'on vient à reconnaître l'occulte puissance et l'entregent de ces sociétés, l'on cesse de s'étonner. C'est à Paris d'abord qu'est le mal. Et je veux bien croire que le cœur manquerait à certains responsables s'ils se représentaient nettement l'effet de leur coupable complaisance. Mais le Congo est loin. Et pourquoi chercher à connaître ce qu'il est si reposant d'ignorer ? Voudrait-on se renseigner, combien n'est-il pas difficile de découvrir ce que tant de gens ont si grand intérêt à cacher. Allez donc y voir ! Et quand on est là-bas, encore que de camouflages. On peut circuler durant des mois dans ce pays sans rien comprendre de ce qui se passe, sans rien en voir que du décor. Ainsi fis-je d'abord. J'ai raconté dans ma relation de voyage par quel hasardeux concours de circonstances mes yeux se sont ouverts. J'y reviendrai.

On ne voyage pas au Congo pour son plaisir. Ceux qui s'y risquent partent avec un but précis. Il n'y a là-bas que des commerçants, qui ne racontent que ce qu'ils veulent ; des administrateurs qui disent ce qu'ils peuvent et n'ont droit de parler qu'à leurs chefs ; des chefs tenus par des considérations multiples ; des missionnaires dont le maintien dans le pays dépend souvent de leur silence. Parfois enfin quelques personnages de marque, en un glorieux raid, traversent la contrée entre deux haies de « Vive la France ! » et n'ont le temps de rien voir que ce que l'on veut bien leur montrer. Quand, par extraordinaire, un voyageur libre se hasarde là-bas, comme j'ai fait moi-même, sans autre souci que celui de

connaître, la relation qu'il rapporte de son voyage ne diffère pas sensiblement de la mienne, où l'on s'étonne de retrouver la peinture des mêmes misères qu'un Auguste Chevalier par exemple dénonçait il y a déjà vingt ans. Rien n'a changé. Sa voix n'a pas été écoutée. L'on n'a pas écouté Brazza lui-même, et ceux qui l'ont approché savent avec quelle tristesse, dans les derniers temps de sa vie, il constatait les constants efforts pour discréditer son témoignage, pour étouffer sa voix{75}. Je n'ai pas grand espoir que la mienne ait plus de chance de se faire entendre. « Je tiens de source certaine, m'écrivait X., fort bien placé pour le savoir, que l'on s'apprête à *torpiller* votre livre. » Et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Dès que l'on vit que mon témoignage courait risque d'être écouté, l'on s'ingénia à mettre en doute sa valeur ; je me vis traité d'esprit léger, d'imagination chimérique, de « chercheur de tares »… Ces accusations tendancieuses me laisseraient indifférent s'il ne s'agissait ici que de moi ; mais il y va du sort d'un peuple et de l'avenir d'un pays. Le reproche de partialité, que l'on me faisait également, je me défends de l'encourir. Tous les renseignements que je donnerai dans ces pages sont officiels. Même le commentaire que j'y ajoute n'est le plus souvent qu'un centon impersonnel formé de phrases extraites de rapports administratifs. Car, tout au contraire de ce que certains ont pu dire, ce n'est nullement contre l'administration que je m'élève ; je ne déplore que son impuissance en face de ces maux que je signale ; et cet article n'a d'autre but que de tâcher de lui prêter main-forte.

« Que la haute administration, que le haut commerce prennent garde de vouloir mettre trop vite en coupe réglée une possession qu'à vrai dire nous connaissons insuffisamment et dont les indigènes ne sont pas encore initiés à ce que nous attendons d'eux », écrivait Savorgnan de Brazza en 1886. « Notre action, jusqu'à nouvel ordre, doit tendre surtout à préparer la transformation des indigènes en agents de travail, de production, de consommation. Ce qu'il faut redouter par-dessus tout, c'est de renverser en un jour l'œuvre de dix

années, car l'intervention de la force, dans une œuvre préparée par la patience et la douceur, peut tout perdre d'un seul coup. »

Ces sages conseils ne furent pas suivis. Dès 1887, une compagnie fut créée au Gabon : la S. H. O., dans des conditions si scandaleuses que le Parlement la fit dissoudre. En dédommagement de quoi, les directeurs de la S. H. O. réclamèrent et obtinrent le droit de choisir un terrain de 3 à 400 000 hectares, donné en toute propriété. Deux ans plus tard, le Parlement approuva la formation de quarante compagnies, à qui 650 000 kilomètres carrés furent concédés. (Je rappelle que la superficie totale de la France est de 551 000 km^2.) Ces sociétés n'ont, du reste, pour la plupart, pas longtemps vécu. Certaines se sont transformées ; d'autres ont fusionné. Nous ne nous trouvons plus aujourd'hui en face que de quelques sociétés, et n'avons plus à nous occuper que de celles-ci.

Mais, avant de commencer à parler d'elles, je voudrais mettre mon lecteur en garde de confondre ces Concessions congolaises avec les concessions ordinaires telles que peuvent les obtenir les colons ou de grandes sociétés financières, pour la mise en culture d'un terrain ou l'exploitation de richesses minières. Celles-ci concourent, en même temps qu'à l'enrichissement du colon ou de la société, à l'enrichissement du pays et du peuple qui l'habite. Qu'un parti politique anticapitaliste les désapprouve, peu m'importe ici ; je prétends n'avoir pas à me solidariser avec ce parti pour m'élever contre les abus particuliers à l'A. E. F.

Le concessionnaire congolais obtint donc la propriété exclusive de tous les produits naturels{76} d'immenses régions à peu près inexplorées, aussi peu connues du gouvernement qui les accordait que du concessionnaire lui-même. Jusqu'à ce moment les produits de chasse et de cueillette avaient appartenu aux indigènes ; mais l'on peut à peine dire que ceux-ci furent expropriés, car, en fait, ils furent concédés eux-

mêmes avec les terrains. Le concessionnaire put alors les contraindre au travail moyennant tels salaires qu'il se réservait toute liberté de fixer. Quant aux produits, il estimait que, dans ce cas, il n'avait plus à les payer.

Les concessionnaires s'engageaient par contre à verser au gouvernement de la colonie 15 p. 100 de leurs bénéfices, et à respecter les clauses d'un cahier des charges. Certaines de ces clauses prétendaient, il est vrai, protéger les « droits d'usage » que nos principes reconnaissent aux indigènes de toutes nos colonies. Ces clauses donnèrent satisfaction à l'esprit de justice de l'opinion publique et l'endormirent. En pratique elles ne furent jamais appliquées, et les populations habitant les immenses terrains concédés furent, en fait, réduites à un état qui ne diffère de l'esclavage, je voudrais que l'on me dise en quoi ?

Les Grands Concessionnaires du Congo parlent volontiers des importants services qu'ils rendent à la colonie et de leur « rôle civilisateur ». Qu'ils nous permettent d'examiner ces deux côtés de la question.

Prenons par exemple la Compagnie française du Haut-Congo, la plus importante des survivantes, dont les privilèges arrivent à expiration en 1929, mais, qui, si invraisemblable et alarmant que cela puisse paraître, semble en passe d'en obtenir le renouvellement.

La C. F. H. C. couvre une superficie de 2 600 000 hectares. De plus, la C. F. H. C. contrôle les territoires de l'ex-concession Alimaienne et de l'ex-concession N'Gogo-Sangha, de sinistre mémoire. Elle possède donc un monopole commercial absolu sur 5 600 000 hectares peuplés de 120 000 habitants (je donne les chiffres officiels).

Cette Compagnie, et les Grandes Compagnies en général, font grand état de l'aide indirecte qu'elles apportent au budget de la colonie par les redevances qu'elles lui versent (à savoir,

en plus de quelques légères redevances fixes, le pourcentage de 15 p. 100 dont je parlais, sur les bénéfices effectués). Mais il est aisé, d'après le tableau des ventes, de calculer ce que la colonie eût regagné d'autre part en droits de douane et autres si la Grande Compagnie eût fait place au commerce libre. La haute autorité que je cite estime que, pour 10 millions de produits négociés dans une zone de commerce libre, la colonie peut percevoir 3 600 000 francs d'impôts directs ou indirects (laissant d'autre part 6 400 800 francs à l'indigène) ; tandis que les mêmes produits, vendus dans une région concédée, ne rapportent à la colonie que 900 000 francs, et ne laissent à l'indigène que 1 600 000 francs ; tant est grande la différence entre les prix payés par le commerce libre et ceux consentis par la Grande Compagnie{77}.

Ajoutons que les Grandes Compagnies ne se montrent guère empressées de s'acquitter envers la colonie. N'a-t-il pas fallu toute l'énergie du Gouverneur Général actuel pour faire rentrer dans la caisse un million de redevances arriérées, dont certaines remontaient à dix ans ? Ce chiffre en dit long sur la faiblesse dont faisait preuve l'administration locale devant les Grands Concessionnaires.

Si d'une part le bas prix que le concessionnaire paye les produits naturels pousse l'indigène à refuser ou à limiter son concours, d'autre part les prix exagérément élevés des marchandises d'importation, *que seul le concessionnaire a le droit de vendre,* limitent, empêchent les achats. Encore les Compagnies Concessionnaires négligent-elles le plus souvent de fournir leurs factoreries des objets les plus nécessaires ou les plus appréciés par les indigènes. « Devant cette carence des Sociétés Concessionnaires et devant les nombreuses difficultés pour se procurer les articles d'importation européenne qu'il désire, l'indigène s'est vite découragé et n'a pas cherché par son travail à augmenter sa production », lisons-nous dans un rapport ; et dans un autre : « On imagine sans peine l'état d'esprit des indigènes, aujourd'hui parfaitement renseignés, qui savent de combien on les frustre dans chaque transaction,

et qui attendent avec angoisse, mais sans beaucoup d’espoir, la fin de ce régime. »

Enfin, malgré ses bénéfices considérables, la C. F. H. C. n’a jamais rien fait pour améliorer le sort des indigènes qu’elle exploite : ni route, ni école, ni hôpital ; pas la moindre organisation sanitaire. Elle laissera en s’en allant, si tant est qu’elle s’en aille enfin, un pays saigné à blanc et des indigènes plus misérables qu’avant l’arrivée des blancs.

II

La Compagnie Forestière de Sangha-Oubangui a ceci de particulier qu’elle ne fait pas de bonnes affaires. C’est ce que nous apprend son directeur, et qu’elle a déjà perdu 45 p. 100 de son capital. « En seize exercices, nous dit-il, les actionnaires n’ont touché que six fois un dividende variant de 5 à 20 francs. » La C. F. S. O. travaille présentement à se renflouer et procède à l’émission d’actions nouvelles pour appeler à la rescousse de nouveaux capitaux, qui vont lui permettre de continuer à fatiguer la colonie.

Mais laissons de côté la question financière. J’ai traversé à pied les régions où opère la C. F. S. O. et puis parlé en connaissance de cause de ses rapports avec l’administration et avec les indigènes, ainsi que de son « rôle civilisateur ». J’ai pu constater, comme eût pu le faire n’importe quel voyageur averti, que les « plantations » dont parle le directeur de la C. F. S. O. (qui n’a jamais été au Congo et doit se reposer sur les rapports de ses agents) sont dérisoires ; que ce qu’il a dit au sujet des mesures d’hygiène, de prophylaxie, des campements de récolteurs, en un mot de toutes les mesures humanitaires prises en faveur des indigènes et que prescrit le cahier des charges, n’existe, le plus souvent, que sur le papier.

Je n’ai pas à m’étendre ici sur le dur travail auquel est astreinte toute la population mâle indigène, dans les territoires

concédés à la C. F. S. O. (car il ne s'agit point seulement, comme on le verra, des seuls « engagés volontaires » et travailleurs recrutés spécialement par la Compagnie). L'on comprend de reste et sans qu'il soit utile d'insister, le funeste effet de ce régime, qui maintient les hommes constamment à de grandes distances de leur village, sur la vie de famille, sur la natalité, sur les cultures, et, partant, sur la prospérité générale du pays. Dans les territoires non concédés, le caoutchouc de céaras, cultivé à l'entour des villages, grâce à l'initiative du Gouverneur Lamblin, tend à remplacer le caoutchouc dit « de cueillette », produit naturel, auquel seule a droit la Société Concessionnaire ; l'autre, elle est obligée de l'acheter, ce qui fait qu'elle n'encourage pas beaucoup les cultures. L'on n'a, pour plus de détails, qu'à se reporter à ma relation de voyage.

Certains se sont émus de quelques atrocités, dont je dus me faire le dénonciateur, et que je relate au cours de ce récit{78}. L'avouerais-je ? Pour révoltants que fussent ces crimes, ils me paraissent beaucoup moins importants que quelques méfaits, d'apparence plus bénigne, que je dénonce sitôt après. Les premiers, abominables mais exceptionnels, n'étaient dus qu'au défaut de surveillance d'un administrateur insuffisant, qui, par la suite, obtint acquittement sur ce point. Les seconds, que je vais dire, dont la responsabilité incombe au même administrateur, présentent un caractère non accidentel ; leur constance même est alarmante. Comment ne pas y voir la conséquence naturelle, fatale, inéluctable, du régime appliqué à cette partie de la colonie ? Voici les faits – sans grande importance peut-être, je le répète – mais particulièrement révélateurs, et, si j'ose dire : exemplaires.

Sous les yeux de l'administrateur et du représentant de la C. F. S. O., des indigènes, fournisseurs de caoutchouc au marché mensuel de Bambio, avaient été brimés dans la cour même de la factorerie de la Compagnie, jusqu'à ce que mort de l'un d'eux s'ensuivît. Par ordre de l'administrateur, ces gens étaient punis pour n'avoir pas apporté une quantité de

caoutchouc suffisante. Je ne puis entrer dans les détails et exposer comme quoi ces gens n'avaient nullement cherché à se soustraire au travail, mais que, vu la très grande distance où les forçait d'aller la dévastation progressive de la forêt (souvent à plus de huit jours de marche pour trouver encore du caoutchouc de liane), ils étaient demeurés un mois sans revenir, pour s'épargner le double trajet, rapportant le mois suivant double charge. Je signalais ces faits alarmants dans une lettre au Gouverneur ; une enquête administrative, déclenchée par ma lettre, vint à l'appui de mon récit et entraîna la mise en accusation de l'administrateur. Mais il ne me paraît pas qu'on ait cru devoir, dans cette affaire, s'appesantir sur le rôle de la C. F. S. O., dont la complicité ressort pourtant nettement de ces phrases du rapport du Procureur Général, chef du service judiciaire de l'A. E. F. :

« Celui-ci (M. P., l'administrateur en question), parce qu'il avait reçu l'ordre, dit-il, de forcer la production du caoutchouc mit *au service des intérêts privés de la Compagnie Forestière* tout l'arsenal de ses pouvoirs disciplinaires dans le but d'activer l'apport de ce produit, qui était payé au prix modéré de 2 francs le kilo{79}…, et ces sanctions, il les appliqua, il faut le constater, *à des indigènes qui n'étaient liés à cette compagnie par aucun contrat de travail collectif ou individuel.*

« Contre ceux qui lui parurent insuffisamment actifs dans leurs travaux de récoltes, il prononça des peines *d'amende absorbant la totalité de leurs gains et le maximum des peines d'emprisonnement.* En outre il infligea à ceux qui furent particulièrement signalés *pour leur faible rendement,* un châtiment corporel : chargés de lourdes poutres, ils furent astreints à tourner sans arrêt *dans la cour de la factorerie.* Cette épreuve, commencée à huit heures du matin, ne fut arrêtée qu'à midi, à la suite de la chute d'un homme, Malingué, qui mourut la nuit suivante. »

Nous ne pouvons citer tout au long le reste de l'enquête

ayant trait à l'état de la prison de Boda (lieu de résidence de l'administrateur) où les indigènes « insuffisamment actifs dans leurs travaux de récoltes » purgeaient leur peine, et où « de sérieuses présomptions », dit le rapport, permettent d'attribuer le nombre effarant des décès « au travail trop pénible, aux mauvais traitements, à l'alimentation insuffisante »… Quant au nombre des décès, M. P. l'administrateur « n'a même pas accompli cette élémentaire obligation de sa charge d'en tenir le compte ». (Et pour cause…)

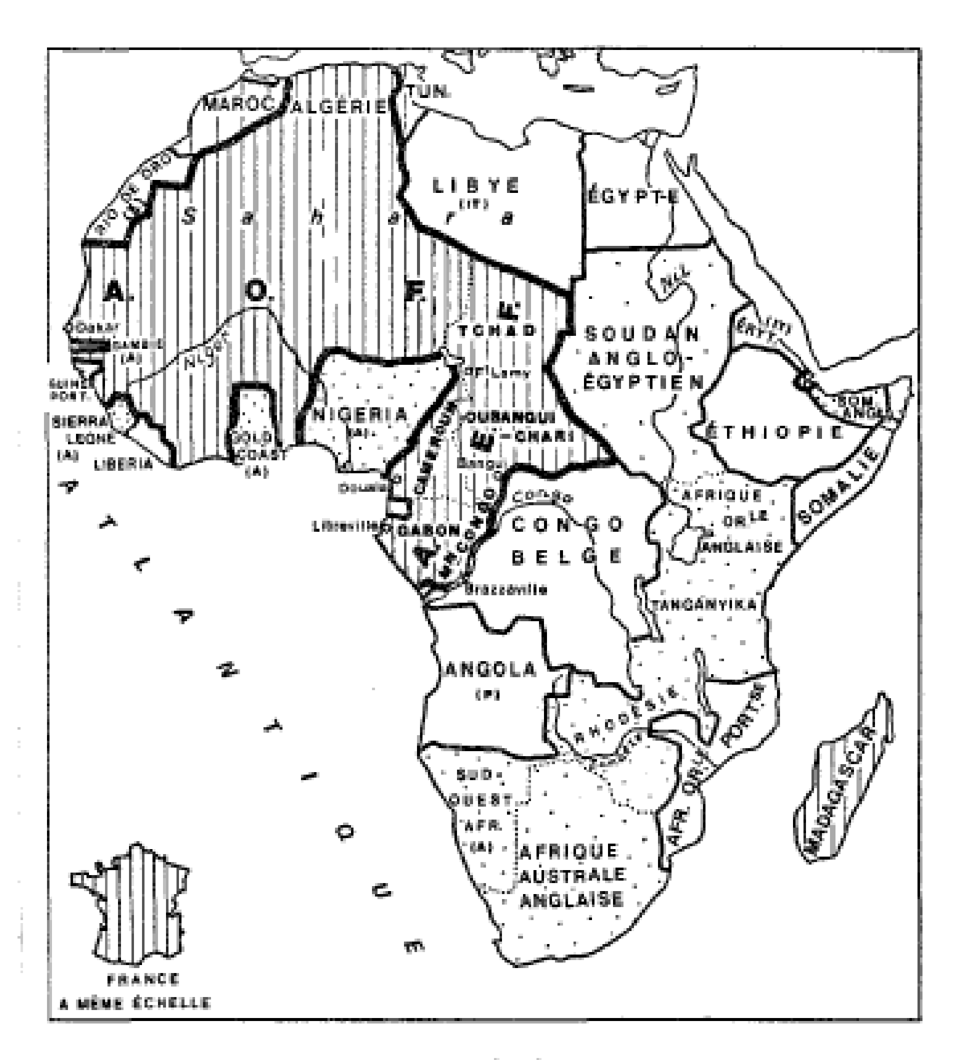
« Nous n'avons pas à défendre la Compagnie Forestière, *puisque aussi bien elle est sous le contrôle de notre administration »,* écrivait récemment à ce propos le collaborateur d'un grand journal parisien, laissant apparaître par ces mots son ignorance de la question. Dans toute la région de la forêt où la question du caoutchouc est étroitement mêlée à tous les problèmes qui peuvent surgir dans une circonscription, le rôle de l'administrateur est particulièrement difficile. Il est de force à tenir tête aux commerçants libres, qui ont besoin de lui, et qui le craignent. Les Grandes Sociétés ont montré maintes fois qu'elles ne craignaient nullement les administrateurs subalternes, ni même les supérieurs. Combien de fois les Gouverneurs Généraux qui se sont succédé au Congo, et le Gouverneur Général actuel, qui m'autorise à le dire, ont-ils dû céder aux pressions et accepter de placer, dans les territoires concédés, des administrateurs protégés par les Compagnies, des « créatures » de celles-ci ! Le Gouverneur Général lui-même ne s'est-il pas vu menacé dès qu'il eut fait connaître son intention formelle de s'opposer au renouvellement des privilèges d'une de ces Compagnies toutes-puissantes ? Et, de toute manière, que peut un administrateur, chef de subdivision, de circonscription même, insuffisamment rétribué, à la tête de territoires trop vastes, débordé de toutes parts par des fonctions et des attributions trop multiples – que peut-il, dis-je, en face d'un représentant de ces Compagnies, d'un agent plein d'attentions d'abord, très aimable, trop aimable, mais

qui peut devenir menaçant, car il dispose par-devers lui de puissances et de protections dont dépend le plus souvent la carrière de l'administrateur.

Une sélection fatale s'opère : les mieux cotés, n'étant pas toujours, hélas ! les meilleurs, restent. Je n'entends nullement par ces mots jeter le discrédit sur aucun des administrateurs des régions concédées, ni même sur les agents des grandes compagnies ; mais je dis que, résultant de ce déplorable régime, les invitations aux abus de pouvoir, d'une part, aux complaisances, sinon même aux complicités, de l'autre, sont si fortes, qu'il faudrait, pour y résister, en l'absence de toute approbation, de tout encouragement, de tout appui, plus que de la simple honnêteté ; une valeur intellectuelle, une sorte d'héroïsme moral, auxquels le milieu n'invite guère, et que, même en France, on ne serait que bien rarement en droit d'espérer.

Deux articles récents, soucieux de discréditer mon témoignage, m'accusent de décourager toute initiative coloniale. Si le renouvellement des Grandes Concessions vient à être discuté par le Parlement, il faut s'attendre à voir les amis des Compagnies Concessionnaires chercher à tirer parti d'une confusion si favorable à leur cause. C'est pourquoi l'on ne saurait trop redire que l'effort colonisateur et l'existence d'un commerce actif dans nos colonies ne sont aucunement liés à un régime abusif qui tout au contraire les compromet. Je ne voudrais pas d'autre part que l'on se méprît et que cette question très particulière d'un abus localisé l'on cherchât à la noyer dans une discussion spéculative de principes et de théories. Cette question des Grandes Compagnies Concessionnaires, sous la forme que j'incrimine, n'existe, encore une fois, qu'au Congo (lorsqu'on tenta de soumettre au même régime notre colonie du Dahomey, le Gouverneur de celle-ci eut la fermeté de s'y opposer énergiquement{80}). Cette question échappe à la politique et mérite de rallier les consciences droites de tous les partis. Il est grand temps de se ressaisir, de mettre fin à un régime qui n'est pas seulement

stupide et déplorablement onéreux, mais inhumain et déshonorant pour la France.



CARTE GÉNÉRALE

DERNIERE HEURE

I

Dans la séance du 23 novembre 1927, M. Fontanier, député du Cantal, occupa longuement la Chambre du scandaleux régime des Grandes Concessions. À défaut de rapports administratifs, toujours confidentiels, c'est à mes renseignements qu'il dut se reporter, et à mon livre dont il lut de nombreux passages. M. Léon Perrier, Ministre des Colonies, lui répondit.

Lorsque, à mon retour du Congo, j'allai remettre à M. Léon Perrier le rapport que je lui devais, je remportai l'impression la plus réconfortante de l'entretien qu'il me permit d'avoir avec lui. D'autre part l'envoi d'une commission d'enquête, aussitôt qu'il fut avisé de l'inquiétante mortalité parmi les indigènes réquisitionnés pour le chemin de fer de Brazzaville à Pointe-Noire, témoignait d'un zèle humanitaire efficace et qui ne se payait pas de mots. Les déclarations qu'il fit en ce jour à la Chambre contiennent mieux que des promesses ; elles annoncent comme déjà prises les mesures les mieux propres à nous rassurer :

« M. Fontanier a rappelé avec raison que l'administration coloniale doit surveiller très étroitement les contrats qui lient les travailleurs indigènes aux entreprises privées. Comme l'a fort bien dit notre collègue, un contrat ne vaut que par le contrôle qu'on exerce sur son exécution.

« C'est là une de mes préoccupations principales et je tiens à dire que je viens d'inviter les Gouverneurs des Colonies, notamment celui de l'Afrique Équatoriale, à organiser soigneusement ce contrôle de la main-d'œuvre, que je conçois

sous une forme précise. J'ai indiqué au Gouverneur que je désirais que l'organisme de contrôle fût constitué par un ensemble de fonctionnaires comprenant un administrateur, un médecin et un commis.

« Ainsi le contrôle pourra porter, non seulement sur l'exécution matérielle du contrat, salaire, durée du travail, etc., mais encore sur l'état de santé des indigènes qui sont utilisés dans les concessions privées. »

J'applaudis de tout cœur.

M. Léon Perrier déclare ensuite :

« … Ce régime des Grandes Concessions, tel qu'il a été institué doit prendre fin. Du reste, toute les Grandes Concessions expirent en 1929. Je donne à la Chambre l'assurance qu'aucune d'elles ne sera renouvelée ou prolongée, du moins dans les conditions où elles ont été accordées. »

– C'est la victoire, direz-vous ; et l'on peut s'étonner que les journaux aient semblé si peu faire état d'un engagement qui ne tend à rien moins qu'à délivrer 120 000 nègres de l'esclavage{81}.

Mais… Le privilège de la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui, renouvelé sous une forme sans doute un peu modifiée en 1920, n'expire qu'en 1935{82}.

Comme M. le Ministre a déclaré que toutes les Grandes Concessions expiraient en 1929, c'est donc qu'il ne considère pas que le privilège dont jouit la Compagnie Forestière Shanga-Oubangui, puisse faire entrer celle-ci dans la catégorie des Grandes Concessions.

Le *« du moins dans les conditions où elles ont été accordées »* laisse entrevoir que ces engagements, en apparence si prometteurs, pourraient bien, si M. Perrier n'y veille, (mais sera-t-il encore au pouvoir pour y veiller), n'annoncer rien de plus qu'une assimilation prochaine des autres compagnies au régime actuel de la Forestière.

Rappelons que les immenses régions sur lesquelles s'étend l'empire de la Forestière sont celles mêmes où nous avons pu constater les abominables abus que je dénonçais dans mon *Voyage au Congo*.

L'attention, un instant émue par mon livre, puis presque aussitôt rassurée, se reposant sur des déclarations ministérielles, va-t-elle se rendormir… jusqu'au jour où, dans quelque vingt ans, un autre voyageur, poussé comme moi par la folle idée d'aller voir là-bas ce qui se passe, découvrant de nouvelles exactions, dénonçant de semblables horreurs, laissera comprendre au public que rien n'a changé de ces abus, que l'étiquette pour les couvrir ?

Puisse M. le Ministre lui-même ne pas se rassurer trop vite. Si excellentes que soient les décisions dont il nous fait part, le mal ne cessera que lorsque ces grandes privilégiées lâcheront prise – que lorsqu'on leur aura fait lâcher prise.

II

31 décembre 27.

M. Weber fait effort pour ramener mon accusation à une question personnelle : « M. Gide a été frappé par la révélation… On discute avec les esprits critiques, non pas avec les croyants », déclare-t-il à l'assemblée de ses actionnaires du 20 décembre 1927. Je me vois forcé de lui redire qu'il ne s'agit pas ici de mon opinion personnelle. Ce ne sont ni des impressions subjectives, ni même des raisons que je lui oppose ; ce sont des rapports officiels de hauts fonctionnaires coloniaux, dont il ne peut mettre en doute ni la compétence, ni l'autorité. En veut-il un de plus ?

La vie de ces hommes (les récolteurs de caoutchouc en forêt) est bien peu attrayante à côté de celle que mènent les sédentaires

du village. Ils ignorent le séjour en famille et dans une bonne case. Partis pour la récolte, ils sont absents un mois environ, pendant lequel ils produisent de 5 à 30 kilos de caoutchouc. Le village est quelquefois éloigné de deux à trois jours du lieu d'exploitation. Ils y reviennent pour un jour, partent à la factorerie où ils vendent leurs paniers, rentrent au village et, vingt-quatre heures après, repartent pour la forêt…

Cet état nomade, qui ne cesse pas, est une véritable imposition.

… Un récolteur « part au caoutchouc » parce qu'on l'y fait partir. C'est un producteur qui paye toujours bien plus que sa capitation personnelle et celle de sa femme. Il est la ressource du village, acceptée par tous, sauf par lui.

De plus c'est en général un individu jeune qui est déclaré corvéable soit par sa famille même, soit par le chef. Son âge moyen est de quinze à seize ans seulement. Vite fatigué par cette vie continuelle en forêt, il travaille avec dégoût pour un salaire dont la plus grande partie ne lui restera pas…

Constamment exposé à la piqûre des mouches, le récolteur devient, dès qu'il est trypanosomé, d'autant plus dangereux pour le village pendant les rares journées qu'il y passe, qu'il sera exceptionnellement visité par le médecin, à cause même de la continuité de son absence.

Suit un tableau dont voici le résumé :

Individus trypanosomés chez les sédentaires : 3,15 %

Individus trypanosomés chez les récolteurs : 30,00 %

Suspects de trypanosomiase chez les sédentaires : 5,18 %.

Suspects de trypanosomiase chez les récolteurs : 85,00 %.

Ces chiffres sont concluants. Ils montrent combien il est important de ne pas imposer au même individu un séjour continu dans la forêt où se trouve ce qu'offre peu le village : de nombreux gîtes à glossines, un travail fatigant, une alimentation forcément défectueuse.

Le rapport médical dont j'extrais ces lignes est de 1919. Quelques améliorations ont-elles été apportées ? Je voudrais le croire ; mais je n'en suis nullement convaincu. En tout cas, les conditions de vie et la longueur du séjour des travailleurs en forêt restent exactement les mêmes. La différence la plus notable avec 1919, c'est que, lorsque je parcourus la contrée, ce n'étaient plus seulement quelques adolescents désignés par un chef, mais bien tous les hommes valides, que l'on réquisitionnait pour la récolte du latex.

Je le répète : il y a là un état de choses qui ne dure que parce qu'il est ignoré du public – peut-être et, je veux bien le croire, de M. Weber lui-même.

III

En réponse indirecte à mes accusations, le *Journal des Débats* crut devoir rassurer ses lecteurs. En tête de son numéro du 8 janvier 1928 parut, sous le titre : « L'Exploitation d'une accusation » un article signé Édouard Payen : « La suppression pure et simple des concessions » paraît à M. Payen « une solution simpliste qui pourrait retarder beaucoup la mise en valeur de vastes régions et, par voie de conséquence, l'accroissement du bien-être des indigènes. »

Suit une description de la situation faite aux indigènes par ces sociétés de bienfaisance :

« La société entretient un approvisionnement d'environ deux mois de vivres de réserve. L'installation des cases a été surveillée.

« Le service médical est assuré par un médecin-major des troupes coloniales assisté de plusieurs infirmiers. Il dispose,

pour donner ses soins aux indigènes, d'un hôpital de cent soixante-dix lits construit en briques et couvert en éverite, et comprenant salle de visite, salles de malades, laboratoire, salle d'opérations, pharmacie approvisionnée de médicaments, même les plus coûteux, reconnus comme étant les meilleurs pour le traitement des endémies qui frappent la population. Il existe, en outre, en dehors de l'hôpital, une infirmerie et plusieurs postes de secours.

« Une grande partie des travailleurs viennent de l'intérieur et sont recrutés par contrat. Ils sont soumis à leur arrivée à un examen médical et reçoivent le traitement exigé par leur état physiologique ; d'une manière presque générale, un traitement destiné à les débarrasser de la vermine qui est à l'origine de beaucoup de maladies graves du tube digestif. Ils sont affectés à des travaux légers : désherbage, propreté, plantations, jusqu'au moment où le médecin les juge aptes aux travaux normaux de l'exploitation.

« Un économat constitué par la société leur fournit, à prix coûtant, les marchandises de consommation indigène : étoffes, pagnes, ustensiles de cuisine, vêtements, verroterie, etc. La vente de l'alcool est absolument prohibée.

« Des dispositions sont enfin prises pour donner aux travailleurs quelques distractions : orchestre, cinéma, etc. »

On croit rêver : « Que les nègres sont donc heureux ! et que l'on est mal venu de se plaindre », doit penser l'honnête lecteur des *Débats.*

Mais de quelle société s'agit-il ? C'est ce que les *Débats* se gardent de nous laisser connaître. L'on ne put me renseigner, non plus au Ministère des Colonies qu'à l'Agence Économique de l'Afrique Équatoriale, où ceux à qui je montrai ledit article partagèrent ma stupeur. Ce dont parlait cet article existait-il ailleurs que dans la confiance abusée de son signataire ? Le certain, c'est que *rien* de tout cela n'existait encore au Congo

lors de mon voyage, *rien* encore lorsque le Gouverneur Général déclarait que les grandes compagnies en question *n'avaient absolument rien fait pour le bien des indigènes.* Devions-nous supposer que telle Grande Concession menacée venait de tenter un immense et subit effort pour permettre à M. Payen un si réconfortant tableau ? Et, dans ce cas, ce Boucicautisme tardif laissait entendre que ladite Société prétendait bien éluder d'une manière ou d'une autre la déclaration que le Ministre des Colonies fit à la Chambre le 23 novembre 1927 : « … Ce régime des grandes concessions, tel qu'il a été institué, doit prendre fin, etc. » Désireux d'en avoir le cœur net, j'écrivis au *Journal des Débats* pour obtenir quelques précisions. M. de Nalèche lui-même voulut bien me répondre : l'article signé Edouard Payen célébrait la *Société des Consortiums Forestiers et Maritimes des Grands Réseaux.*

Ô *Débats,* que ne le disiez-vous tout de suite. C'était donc là tout ce que l'on trouvait à m'opposer.

J'écrivis à M. de Nalèche :

Paris, le 8 février 1928.

MONSIEUR,

Je vous remercie des renseignements que vous voulez bien me donner au sujet de la Société à laquelle faisait allusion l'article des *Débats* du 8 janvier. La Société en question ne saurait être assimilée en bonne foi aux Grandes Concessions que je dénonce dans mon livre. Celles-ci ne doivent de continuer à vivre qu'à l'ignorance où l'on maintient le public des abus qu'entraîne fatalement leur exploitation. Tous les rapports administratifs qu'il m'a été donné de lire permettent de s'en rendre compte. Veuillez prendre connaissance des quelques citations que j'en fais.

Pourquoi chercher à ruiner mon témoignage lorsqu'il a déjà tant de peine à se faire entendre ? Quoi d'étonnant, lorsque des journaux comme le vôtre font la sourde oreille devant une protestation si juste, lorsqu'ils en faussent la

direction, la signification, la portée, quoi d'étonnant si les journaux de partis extrêmes s'en emparent ? Ne pas consentir à reconnaître le mal (en limitant strictement le danger, ainsi que j'ai pris soin de faire, empêchant toute généralisation injurieuse et préjudiciable aux intérêts matériels et moraux de la France), c'est empêcher la guérison de ces plaies d'un pays malade et risquer de permettre au mal de s'étendre.

Estimez-vous vraiment que, pour l'honneur de la France, il vaille mieux dissimuler un état de choses qui, au dire des personnalités désintéressées les plus compétentes, devient un danger menaçant ?

Heureusement un article de M. A. Géraud, dans votre numéro du 28 janvier, remet en place les cartes brouillées par M. Payen. C'est cet article qui m'encourage à vous écrire, ainsi que le vif souvenir que j'ai gardé de ces autres articles auxquels M. Géraud fait allusion, parus également dans votre journal sous ce titre : *La Grande pitié des populations africaines*{83}.

Dans l'exposé de la question des Concessions, exposé tout objectif, que je donne en appendice au second volume de ma relation de voyage, j'ai fait en sorte de ne point fournir des armes aux partis extrêmes. C'est vous qui ferez leur jeu si vous abandonnez à leurs seuls soins une cause qui déjà rallie les Administrateurs et Gouverneurs de la Colonie, ainsi que leurs chefs. Persuadez-vous qu'elle mérite de rallier tous les honnêtes gens.

Veuillez croire, Monsieur, etc.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Novembre 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : JacquesC, Jean-Marc, MauriceC, PatriceC, Coolmicro et Fred.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} La baleinière est une barque de 9 à 12 mètres de long, composée de plaques de tôle reliées entre elles par des boulons. Le milieu de la baleinière est le plus souvent protégé par une toiture de nattes, qui se recourbe en cintre et forme tunnel ; c'est *le shimbeck,* sous lequel, durant la nuit, le lit de camp est dressé ; à côté du lit, un étroit pliant, où poser ses vêtements, peut tout juste trouver place.

{2} Nom arabe de l'antilope-cheval.

{3} Le Logone sépare l'Afrique Équatoriale (Colonie du Tchad) du Cameroun.

{4} En Cameroun. La plus importante agglomération de race Kotoko, après Goulfeï.

{5} Nous verrons plus loin un chef de canton exiger en marks la totalité de la capitation, dans une contrée où le mark est coté deux francs.

{6} « Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes : même, de près, il paraît carné, et tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. » *(Les Amours de Psyché.)*

{7} Même remarque que précédemment (voir *Voyage au Congo*). Je ne puis récrire ces notes, et renonce à regonfler artificiellement ces souvenirs.

{8} Les plateaux sont néanmoins beaucoup moins larges que ceux de certaines autres tribus, des Sara en particulier.

{9} Un ficus, en effet ; j'ai pu le constater par la suite et apprendre que cet arbre ne pousse pas d'abord directement sur le sol. Un autre arbre, sur lequel une fiente d'oiseau contenant la graine l'a semé, sert d'abord de support au ficus, qui, de ce perchoir, laisse tomber en abondance de flottantes racines. Celles-ci, sitôt en contact avec le sol, s'y enfoncent et s'y affermissent. C'est bientôt un réseau compliqué qui s'anastomose et peu à peu enveloppe et étrangle l'arbre premier support, lequel finit par disparaître complètement. Et

le plus étrange, s'il faut en croire quelques naturalistes, c'est que la coupe en largeur d'un tronc de ficus de quelques années, présente un aspect parfaitement homogène.

{10} V. *Amyntas.*

{11} Les noms qu'ils donnent à leurs enfants marquent souvent le désir de soustraire ceux-ci à l'attention des puissances malfaisantes, ou de désarmer leur malin vouloir. En M'bochi : *Ilonguebé* (mauvais sang). En Ouolof : *Ken bougoul* (personne n'en veut), *Amoul Yahar* (pas confiance).

{12} J'ai omis de dire que, depuis Fort-Lamy, les boys, et à leur suite tout l'équipage, m'ont fait monter en grade. « Commandant » ne leur suffit pas. Et, plus tard, « Gouverneur » non plus. Rien à faire à cela. Par enthousiasme ils m'appelleront « Gouvernement ».

{13} Ici encore je me suis montré bien naïf. Voici ce que je lis dans Lévy-Bruhl, *(la Mentalité Primitive, p.* 317 et sq.) :

« Quels sentiments éprouvera-t-on à l'égard de ceux qui ont été tout près de la « mauvaise mort », qui y ont presque succombé… Viendra-t-on à leur secours, leur tendra-t-on la perche, fera-t-on l'impossible pour les arracher à la mort ?… Un sentiment irrésistible de crainte et d'horreur pousse le primitif, presque toujours, à faire précisément le contraire… Si quelqu'un tombait à l'eau accidentellement, c'était, selon les indigènes, un grand péché s'il s'en tirait. Puisqu'il avait été destiné à se noyer, il aurait eu tort, dans leur pensée, en se soustrayant à cette mort. Si un homme tombait à l'eau en présence d'autres, ils ne lui permettraient plus d'en sortir : au contraire, ils employaient la force pour le faire noyer et pour assurer sa mort.

« Peut-on imaginer une conduite plus inhumaine et plus atroce ? Pourtant, une minute avant que le malheureux ne fût en danger de mort, ses compagnons étaient prêts à tout partager avec lui, provisions, munitions, abri, etc., prêts à le défendre s'il en était besoin, à le venger si un membre du

groupe ennemi lui faisait tort, à remplir en un mot, envers lui comme envers tout autre, les obligations multiples que l'étroite solidarité de ces sociétés impose. Il tombe à l'eau par accident et va se noyer : aussitôt il devient un objet de crainte et de répulsion. Non seulement on ne s'empresse pas de le secourir, mais, s'il a l'air de se sauver, on l'en empêche ; s'il reparaît à la surface, on le renfonce dans l'eau. Parvient-il cependant à survivre, le groupe social ne veut pas admettre qu'il ait échappé à la mort. On ne le connaît plus. C'est un membre retranché. Les sentiments qu'il inspire, le traitement qu'on lui inflige rappellent les excommuniés du moyen âge.

« C'est que les cas de ce genre sont rigoureusement comparables à la « mauvaise mort ». Ce qui épouvante la mentalité primitive dans celle-ci, ce n'est pas la mort elle-même ni les circonstances matérielles qui l'accompagnent : c'est la révélation du courroux des puissances invisibles, et de la faute que ce courroux fait expier. Or, quand un homme risque de périr accidentellement, cette révélation est aussi nette et aussi décisive que s'il était déjà mort. Il a été « condamné » : peu importe que l'exécution ne soit pas achevée. L'aider à échapper, serait se rendre complice de sa faute, et attirer sur soi-même le même malheur. Le primitif ne l'osera pas… L'accident – qui n'était pas un accident, puisque rien n'est fortuit – équivaut à une sorte d'ordalie spontanée. De même que l'ordalie, dans nombre de sociétés africaines, décèle le principe malfaisant qui habite en telle personne, ici l'accident trahit la faute qui a fait condamner l'homme par les puissances invisibles. Dans les deux cas, cette révélation terrible détermine, instantanément, la même révulsion sentimentale. En une seconde, l'homme qui était un compagnon, un ami, un parent, est devenu un étranger, un ennemi, un objet d'horreur et de haine. »

Il s'agit ici des indigènes primitifs du Kamtchatka ; mais sans doute même remarque peut-elle être faite pour les peuplades centre-africaines.

{14} Ce grand espace vide, *intra muros,* était réservé pour permettre des cultures vivrières, en cas de siège.

{15} Dès les premiers temps de notre séjour à Brazzaville, je notai que les rapports de causalité semblent n'exister point pour eux. Ce qui m'est confirmé par Lévy-Bruhl, dont je fus bien maladroit de ne lire les livres sur *la Mentalité Primitive,* qu'à mon retour de voyage. Ils m'eussent épargné nombre de bévues, éclairé bien des ténèbres.

{16} Mais ici encore Lévy-Bruhl me rend circonspect.

{17} Lisant ensuite l'excellent livre de Christy, *Big Game and Pigmies*, je fus particulièrement amusé de le voir se poser la même question au sujet des éléphants. Selon lui ces grands animaux n'ont besoin que de très peu de sommeil et ne s'assoupissent jamais.

{18} J'ai plaisir à lire, dans la relation de voyage de Bruneau de Laborie (p. 356), qui d'abord s'irrite de certains défauts des indigènes de ce pays, défauts qui contrarient insupportablement nos méthodes et nos habitudes : « On distingue alors, chez ces primitifs, de rudes et fortes qualités, insoupçonnées d'abord ; on les découvre sensibles au bienfait, fidèles dans l'attachement et dans la gratitude, hospitaliers, capables d'oublier leur cupidité pour une libéralité inattendue, leur égoïsme pour une généreuse assistance. »

{19} Quelques jours plus tard nous en retrouverons un à demi brisé dans une cantine.

{20} Ou pour sont ami Farigoule, auteur de « la Vision extrarétinienne ».

{21} Non ; je crois, à présent, que les meilleurs sont les plus gros ; crêtés de noir, de la grosseur d'une oie, aux ailes vertes et mordorées.

{22} Dernier village Kotoko.

{23} Ou plus exactement : par les tiques.

{24} J'appris bientôt après que M. Thiébaut avait fait le nécessaire pour mettre fin à cet abus. Hélas ! j'appris également, quelques mois plus tard, que cet administrateur excellent venait d'être emporté par un accès de fièvre bilieuse, dans un des gîtes d'étapes de cette longue route que nous venions de parcourir, alors qu'il était sur le chemin du retour, avec sa jeune femme.

{25} Ainsi que le propose M. Van Gennep pour éviter les confusions et erreurs de prononciation, nous n'avons pas mis d's au pluriel des noms de tribus centre-africaines.

{26} Mur d'enceinte de la ville.

{27} Sachant que je partais pour un long voyage, la *Clarendon Press,* par l'entremise d'Abel Chevalley, avait eu l'extrême gentillesse de m'envoyer ce livre, qui me fut précieux entre tous.

{28} Je crois aujourd'hui que je prêtais à ces gens des sentiments dont ils sont incapables. Il n'y avait sans doute pas là du dégoût, mais respect des « appartenances », dont la salive fait partie. Voir à ce sujet Lévy-Bruhl.

{29} C'est bien pourquoi il accepte si volontiers une poignée de sel en paiement d'un travail.

{30} Sultan.

{31} Est-il bien nécessaire de rappeler que les saisons des régions équatoriales n'ont aucun rapport avec les nôtres. Il n'y a pas là-bas, à proprement parler, d'hiver ni d'été, mais bien une saison sèche et une saison des pluies.

{32} Ce n'est qu'à mon retour en France que je reçus des nouvelles de mon boy et de son compagnon de retour. Le lendemain du jour de leur départ, à la première étape, Gabriel Loko mourait, brusquement emporté par cette terrible épidémie, sorte de méningite cérébrospinale, qui ravageait encore la contrée. « Ce décès nous a beaucoup laissé à désirer », dit avec une maladresse émouvante la lettre de

l'assistant sanitaire indigène de Logone-Birni qui me faisait part de ce triste deuil.

{33} Billets de cinq francs.

{34} Rivières.

{35} La subdivision de Léré, que nous traversions, appartient à notre colonie du Tchad et fait enclave dans le Cameroun.

{36} Les plus grands, toutefois, ne dépassent pas la longueur de l'avant-bras. Certains semblent peinturlurés – coupés en quatre : rouge, bleu, blanc, rouge. Au repos, ils hochent la tête continuellement.

{37} La circonscription de Léré fait partie, je l'ai dit, de la colonie du Tchad.

{38} « La famille *Hilaga* a conquis le pays il y a deux cent cinquante ans.

Ardo Boudi meurt âgé de cent ans.

Ardo Djoda meurt âgé de soixante-douze ans.

Boubandjiba meurt à quatre-vingt-dix-neuf ans, après soixante-neuf ans de règne.

Bouba, son fils, règne de cinquante-deux à quatre-vingt-dix-sept ans.

Malou Hamadou, nommé sultan, de préférence à ses quatorze frères, qui sont tués après révolte. Seul le quatorzième échappe, père de Bouba, le sultan actuel. »

{39} Sortes de longues nattes en herbes treillissées.

{40} Voir deux pages plus loin.

{41} Mon étonnement vient de ce que je croyais le bananier importé d'Amérique.

{42} Voir *Voyage au Congo*, chapitre VII, 20 janvier.

{43} Ils offrent de régulières alternances de blanc et de

noir, exactement semblables à celles des pointes du porc-épic, qui, parmi elles, peut circuler inaperçu. L'espace blanc est dû à la protection momentanée de la feuille qui, elle, brûle mais dont la base engaine la tige et la soustrait en cet endroit à la carbonisation.

{44} Le « mur » de la case (en particulier des gîtes d'étape) dans ce pays, consiste parfois simplement en un *secco* dressé comme un paravent rond, contre douze pieux plantés circulairement.

{45} « Grand », en arabe.

{46} Termites adultes.

{47} Je laisse ces notes telles quelles et m'excuse de l'informe aspect qu'elles doivent à ma fatigue. J'ai craint, en m'efforçant de les récrire, de leur faire perdre cet accent de sincérité qui sans doute fait leur seul mérite.

{48} Car si l'on nous a priés de ne pas emmener les chevaux de N'Gaoundéré plus loin que Tibati, le lamido de Tibati propose de nous en prêter de nouveaux pour les deux ou trois premières étapes vers Yoko, les tsé-tsés n'étant à craindre qu'ensuite

{49} La ligne a été réparée ce même soir, par un ouvrier envoyé aussitôt de Tibati, qui nous rejoint ce soir au poste. Elle était brisée en deux endroits. Le service semble parfaitement bien organisé.

{50} Procédé de défrichement le plus souvent employé par les indigènes, en vue d'une mise en culture.

{51} Dracontium gigas (?).

{52} La même, sensiblement plus grande (femelle ?), a les mandibules noires, lisérées de blanc.

{53} Le vers de Baudelaire :

Tout n'est qu'ordre et beauté.

{54} C'est moi qui souligne.

{55} Je proteste que je n'étais nullement qualifié pour mener une enquête judiciaire. Tout ce que je pouvais faire était d'avertir le Gouverneur, et de provoquer cette enquête officielle qui vint bientôt apporter pleine confirmation des abus que je dénonçais.

Le témoignage des commerçants d'une part, parce que suspect, des administrateurs d'autre part, parce que risquant de les compromettre, étaient ceux dont je pouvais le moins me servir, tout au moins de manière directe, car n'allez pas croire que je n'en fisse pas état.

Vous représentez-vous la situation dans laquelle je me trouvais vis-à-vis des représentants, là-bas, de la Forestière ? J'arrivais avec des lettres de recommandations pour eux, lettres extrêmement aimables et qui déjà m'obligeaient. Pensez-vous que, quoi que ce fût qui se passât de répréhensible, c'est par eux que je l'eusse appris ? M. X., un de ces agents, nous reçut fort aimablement à M'Baïki ; ce n'est qu'à grand-peine et en le pressant indiscrètement de questions, devant l'administrateur, que je parvins à savoir de lui que la ration donnée aux travailleurs (dont parle l'exposé de M. Weber) était prélevée sur les salaires (ce qui change complètement l'aspect de la question et dégage l'indigène de cette accusation « d'indélicatesse » qui provoqua, selon M. Weber, le bal de Bambio). Cette conversation était également pénible pour nous quatre. J'ai cru ne pas devoir la renouveler (ni non plus la mentionner dans mon livre), et du coup renonçai à me servir des autres lettres de M. Weber à d'autres agents.

{56} Ma lettre au Gouverneur a été motivée en effet par les dires de Samba N'Goto, du Sieur X…, et de plusieurs autres (« repris de justice » ou non). Mais, encore une fois, je n'en aurais pas fait état, si l'enquête administrative, et maints autres témoignages n'étaient venus apporter confirmation des faits incriminés. Nous assistons ici, comme dans toute affaire de ce genre, à un effort systématique pour discréditer les

témoins à charge. Certes, je ne cherche pas à prendre la défense de Samba N'Goto, dont je ne connais à peu près rien. Il se peut que ce soit un bandit. Mais, pour faire peser sur lui de telles accusations, M. Weber s'est-il entouré de toutes les garanties qu'il me reproche de ne pas avoir prises ? Quant au sieur X…, je puis douter que ce soit « un escroc en fuite du Congo belge où la prison le guette ». En effet, si mes renseignements (faciles à contrôler) sont exacts, c'est précisément en Congo belge qu'il se serait réfugié à la suite des brimades de tous genres que lui a values la dénonciation où j'avais dû faire appel à son témoignage.

{57} Lorsqu'il écrivit ceci, M. Weber ignorait sûrement encore le rapport de M. de N., Procureur Général, Chef du Service Judiciaire de l'A. E. F. dont je cite plus loin les phrases les plus significatives. V. page 470.

{58} Il ne s'agit pas ici de *ma* sincérité, de *ma* dialectique, ni de *ma* vision personnelle, mais de renseignements officiels. Voir mon article de la *Revue de Paris* (15 octobre 1927), où je n'avance rien dont ne témoignent les rapports administratifs. V. p. 473 et sq.

{59} Que M. Weber ne se méprenne pas. Ce n'est pas particulièrement à la Forestière que j'en ai, mais bien au régime même apporté par les grandes compagnies. Il se peut, après tout, que la sienne soit une des meilleures. Si je ne parle que de celle-ci, c'est que je connais insuffisamment les autres. Ces grandes compagnies ont exploité le pays, ne l'ont nullement mis en valeur. D'autres, plus importants que moi, l'ont officiellement constaté. M. Weber dit que je n'apporte pas de preuves. Quelles preuves demande-t-il et que veut-il de plus convaincant que la comparaison du résultat de ses dix-sept années d'exploitation avec les admirables résultats obtenus en dix ans par le Gouverneur Lamblin, dans la contrée voisine, *où le commerce est libre ?* M. Weber nous apprend au surplus que la Compagnie Forestière n'a pas enrichi ses actionnaires. C'est vraiment dommage. Car alors, je voudrais

bien savoir à quoi elle a servi.

{60} Les noirs assimilent volontiers la capitation à une rançon de guerre exigée par le peuple vainqueur, ce qui fait qu'ils ne la contestent pas. Je n'ai pas rencontré un seul cas de protestation contre un impôt qui n'a rien d'excessif, du moins lorsqu'un recensement bien établi ne fait pas retomber sur la tête d'un seul, la capitation de plusieurs. Voir mon *Voyage au Congo*, chapitre VII, 1er-2 février.

{61} Je connais parfaitement ces chiffres. Il ne me paraît pas qu'ils diffèrent de ceux que j'ai donnés, et que M. Weber cite inexactement (voir note du chapitre IV, 1er novembre, du *Voyage au Congo).* Mais je dis également que je doute que les tarifs consentis en théorie soient souvent appliqués. Ce doute, je ne suis pas seul à l'avoir : plusieurs administrateurs les plus dignes de foi, me l'ont également exprimé – en particulier le très regretté M. Michaut, directeur du bureau politique de l'Oubangui-Chari. C'est le seul administrateur dont j'ose citer le nom, *parce qu'il est mort,* et que par conséquent je puis le nommer sans courir le risque de ruiner sa carrière : « Si, comme il est probable, ce sursalaire n'a jamais été versé aux indigènes… », m'écrivait-il en janvier 1926, se montrant moins crédule que moi, qui suis encore un peu novice en ces matières.

{62} Je fais toutes réserves sur les chiffres que fournit M. Weber au sujet du rendement des funtumias. Mais, même en prenant ces chiffres pour exacts, comment M. Weber ose-t-il comparer l'exploitation méthodique d'une plantation dont les arbres se touchent et qui est située aux abords immédiats d'un village, à la saignée des funtumias de la forêt vierge, toujours plus rares et qu'il faut aller chercher toujours plus loin, puisque l'indigène, imprévoyant et harcelé, les détruit pour en extraire le latex. Au surplus les quelques phrases que je cite plus loin (p. 489) d'un rapport médical officiel, éclaireront suffisamment le lecteur sur les conditions de vie faites aux récolteurs de caoutchouc, dans les régions

précisément soumises au régime de la Compagnie Forestière.

{63} Abusivement ? Voir le rapport du Procureur, pour ceci et pour tout ce qui suit. Ce que dit ensuite M. Weber peut être parfaitement exact ; mais il se défend, à propos de la participation de la Compagnie Forestière aux massacres de la Lobaye, d'une chose dont je ne l'ai jamais accusé – non plus que Samba N'Goto, que je sache. La phrase qu'il cite un peu plus loin « d'abandonner leur gîte et leurs cultures qui gênent apparemment la Compagnie », et trouve absurde n'est pas de moi, et je ne sais où M. Weber a pu la lire.

{64} Même remarque. Je ne me pique nullement à ce reproche de « légèreté » que M. Weber m'adresse. Mais j'admire qu'il me l'adresse précisément au sujet d'allégations que je n'ai jamais écrites, dites ou pensées, et qu'il a ramassées je ne sais où.

{65} Je n'ai jamais parlé de cette histoire et n'en connaissais rien. Je ne sais d'où M. Weber la tient ni à qui il en a. Quant à l'état de la prison de Boda je ne puis que renvoyer au rapport du Procureur. Les considérants de M. Weber n'ont qu'un rapport lointain avec les faits précis dont il est question. J'ajoute que, pour discréditer un indigène de tribus anthropophages, comme le sont toutes celles parmi lesquelles nous circulions, l'on peut toujours, sans grand risque, l'accuser de cannibalisme.

{66} En apparence ; mais en fait c'est tout comme. Ce qui est ridicule, ce n'est pas de le dire, mais bien de le contester.

{67} Je répète que cette route n'a servi et ne peut servir, qu'aux intérêts particuliers de la C. F. S. O. Il est souhaitable en effet que le pays soit sillonné de routes, qui permettront de mettre fin au portage lorsque des services de camions automobiles seront plus tard organisés. Et de ce que je disais ici, je ne faisais point grief à la Compagnie Forestière. Je constatais simplement que cette route, particulièrement difficile à établir en raison de la nature du sol, n'avait servi jusqu'à présent, et d'ici longtemps ne pourrait servir, qu'aux

intérêts particuliers de la C. F. S. O. En plus de l'auto que nous occupions, je ne sache pas qu'elle ait servi, qu'elle ait pu servir à d'autres véhicules que la voiture du représentant de la Compagnie. M. Weber me force ici d'insister :

1° La route en question devait en principe, il est vrai, être menée jusqu'à Nola et permettre une communication rapide entre le Bassin de l'Oubangui et celui de la Haute-Shanga.

2° Mais cette route allait nécessairement se heurter à l'obstacle du Grand Marigot (région marécageuse) infranchissable sans d'importants et coûteux travaux d'art, inexécutables avec les moyens très réduits dont disposaient les administrateurs. Dès lors la raison première qui faisait entreprendre cette route tombait.

3° Or depuis trois ans l'on continue néanmoins à l'entretenir et il n'y a dans la région d'autre auto que celle qui permet au représentant de la Forestière de se rendre une fois par mois au marché de Bambio. En fait de portage je ne vois pas que cela en supprime d'autre que celui de 8 ou 16 tipoyeurs. Car la Compagnie n'a pas de camions, et le transport du caoutchouc continue à être effectué à dos d'hommes (ou de femmes) malgré la route.

{68} « Fainéantise ». – C'est-à-dire à la récolte obligatoire du caoutchouc à plusieurs jours de distance de leurs villages.

{69} C'est bien aussi le seul où je me prononce. Pour toute l'affaire précédente, sur laquelle M. Weber s'étend si longuement, c'est contre les dires de M. Garron, non contre les miens qu'il proteste. Bien qu'il n'y ait que trop lieu de croire à l'exactitude du témoignage de M. Garron, témoin oculaire, je ne puis en prendre la responsabilité. M. Weber embrouille ici la question, et je prie le lecteur vraiment soucieux d'y voir clair, de se reporter au chapitre IV, 29 octobre, de mon *Voyage au Congo*

{70} Quant à tout ce que dit M. Weber de la prison de Boda, qu'il me permette de lui répondre qu'il est en complète

contradiction avec le rapport de l'enquête, lequel confirme et renforce tous mes dires.

M. Weber parle de rations alimentaires données aux indigènes, qu'il appelle fort justement des « avances », car elles sont retenues sur les salaires, comme finit par nous l'avouer, à M'Baïki, le représentant de la Compagnie, en présence de l'administrateur. C'est sans doute ce qu'ignore M. Weber lorsqu'il parle de l'« indélicatesse » c'est-à-dire de l'abus de confiance, qui aurait eu pour sanction le « bal » de Bambio.

Au surplus, puisque M. Weber semble ne pas le connaître, je copierai pour lui ces quelques phrases du rapport de M. le Procureur général, chef du service judiciaire de l'A. E. F., ayant trait au « bal » de Bambio :

« M. P. ayant reçu l'ordre, dit-il, de forcer la production du caoutchouc, mit *au service des intérêts privés de la Compagnie Forestière* tout l'arsenal de ses pouvoirs disciplinaires, dans le but d'activer l'apport de ce produit, qui était payé au prix modéré de deux francs le kilo… et ces sanctions il les appliqua, il faut le constater, à des indigènes *qui n'étaient liés à cette compagnie par aucun contrat de travail collectif ou individuel.*

« Contre ceux qui lui parurent insuffisamment actifs *dans leurs travaux de récolte* il prononça des peines d'amendes *absorbant la totalité de leurs gains* et appliqua *le maximum des peines d'emprisonnement.* En outre, il infligea à ceux qui furent particulièrement *signalés pour leurs faibles rendements,* un châtiment corporel : chargés de lourdes poutres, ils furent astreints à tourner sans arrêt *dans la cour de la factorerie.* Cette épreuve, commencée à 8 heures du matin, ne fut arrêtée qu'à midi, à la suite de la chute d'un homme, Malingué, qui mourut la nuit suivante. »

Des extraits de l'effroyable rapport de l'enquêteur dont j'ai reçu communication confidentielle, seraient plus accablants encore, mais j'avais promis de n'en point prendre copie et j'ai

tenu parole.

{71} En ce qui concerne le « bal » de Bambio, et la prison de Boda, il suffira au lecteur de lire le rapport du Procureur Général que je cite. Il jugera lui-même si, comme le dit M. Weber, la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui n'a « aucune responsabilité dans cet incident ».

{72} En réponse à tout ceci et à ce qui précède, voir mon article de la *Revue de Paris* ci-après.

{73} « … La question de main-d'œuvre… se présente au Gabon avec un caractère d'extrême gravité. Ce n'est plus le développement plus ou moins rapide de nos exportations qui est en cause, mais notre renom de nation colonisatrice. La crise est arrivée à un tel degré qu'elle compromet la vie sociale indigène et l'existence même des populations…

« Les mesures que nous proposons sont absolument nécessaires si l'on veut éviter de voir disparaître ce qui reste de la population de la colonie. En en poursuivant l'application, les autorités administratives devront *avoir l'énergie nécessaire pour résister à certains intérêts particuliers* qui se croiront lésés, mais dont la considération ne saurait cependant compromettre l'œuvre coloniale que nous poursuivons en Afrique et dont la base est le respect de l'indigène et l'amélioration de ses conditions de vie. » (Rapport de février 1927.)

{74} « Qu'ont fait les colons en A. E. F. ? Assez peu de choses. Et ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre, mais au régime détestable qui a été imposé à l'Afrique Équatoriale : le régime des Grandes Concessions… Dans peu de temps les Grandes Concessions auront définitivement quitté l'Afrique… L'Afrique sera un peu moins riche qu'avant leur venue », disait un des anciens Gouverneurs Généraux de l'A. E. F., M. Augagneur. « Dans peu de temps »… Espérons-le. Mais il est aujourd'hui sérieusement question de renouveler leurs privilèges. C'est bien pourquoi j'écris ces lignes.

{75} « … Les rapports rapportés par la Mission Brazza n'ont

pas été publiés, et les atrocités commises n'ont été soulignées que par quelques orateurs, et par quelques articles de revues ou de journaux. » (Extrait d'une lettre particulière de Mme de Brazza, février 1928.)

{76} Caoutchouc, noix de palmes, ivoire, peaux d'animaux.

{77} « Parallèlement, l'indigène restant pauvre, force nous est de proportionner son impôt personnel à ses ressources. La colonie perd encore, de ce fait, un million au moins chaque année, pour la seule concession C. F. H. C. », dit un rapport administratif.

{78} Il s'agit, en l'espèce, de représailles et « sanctions » exécutées avec férocité par quelques miliciens indigènes, qui furent, par la suite, condamnés.

{79} Payé de 10 à 15 francs, par le commerce libre, dans la contrée voisine.

{80} « En 1900, M. Pascal, le Gouverneur du Dahomey, reçut une dépêche du Département disant en substance « que, le Congo étant partagé, on allait commencer le partage de l'A. O. F. », et on l'invitait à préparer « un projet de distribution du Dahomey en Grandes Concessions ». Le gouverneur Pascal protesta au nom des droits des indigènes et du principe de la liberté commerciale avec une véhémence telle que sa voix fut entendue. » (Extrait d'un rapport officiel.)

{81} Je reproduis ici le chiffre donné par M. le Gouverneur Général Antonetti, pour la seule Concession de la C. F. H. C.

{82} Un communiqué paru dans le journal *L'Information* du 29 novembre 1927 nous renseigne : Nous y apprenons que la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui envisage une augmentation de son capital qui lui permette : « l'exécution du programme de plantation auquel est lié le renouvellement des concessions *en 1935* »… la C. F. S. O. veut « s'assurer dès maintenant les possibilités de maintenir un *privilège* qui

constitue *la source la plus importante des revenus de la Compagnie »* (je ne le leur fais pas dire).

{83} Octobre 1924.